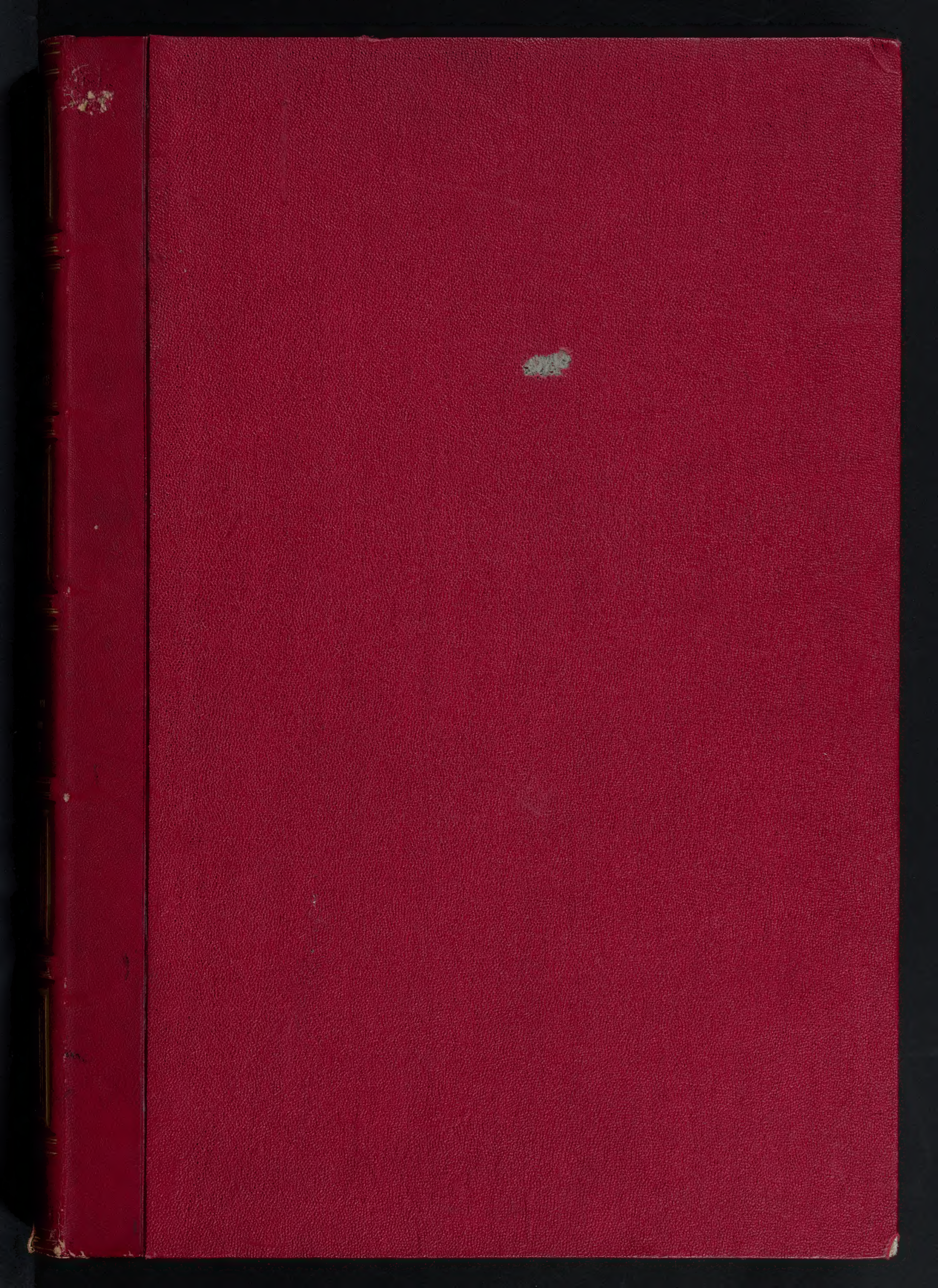
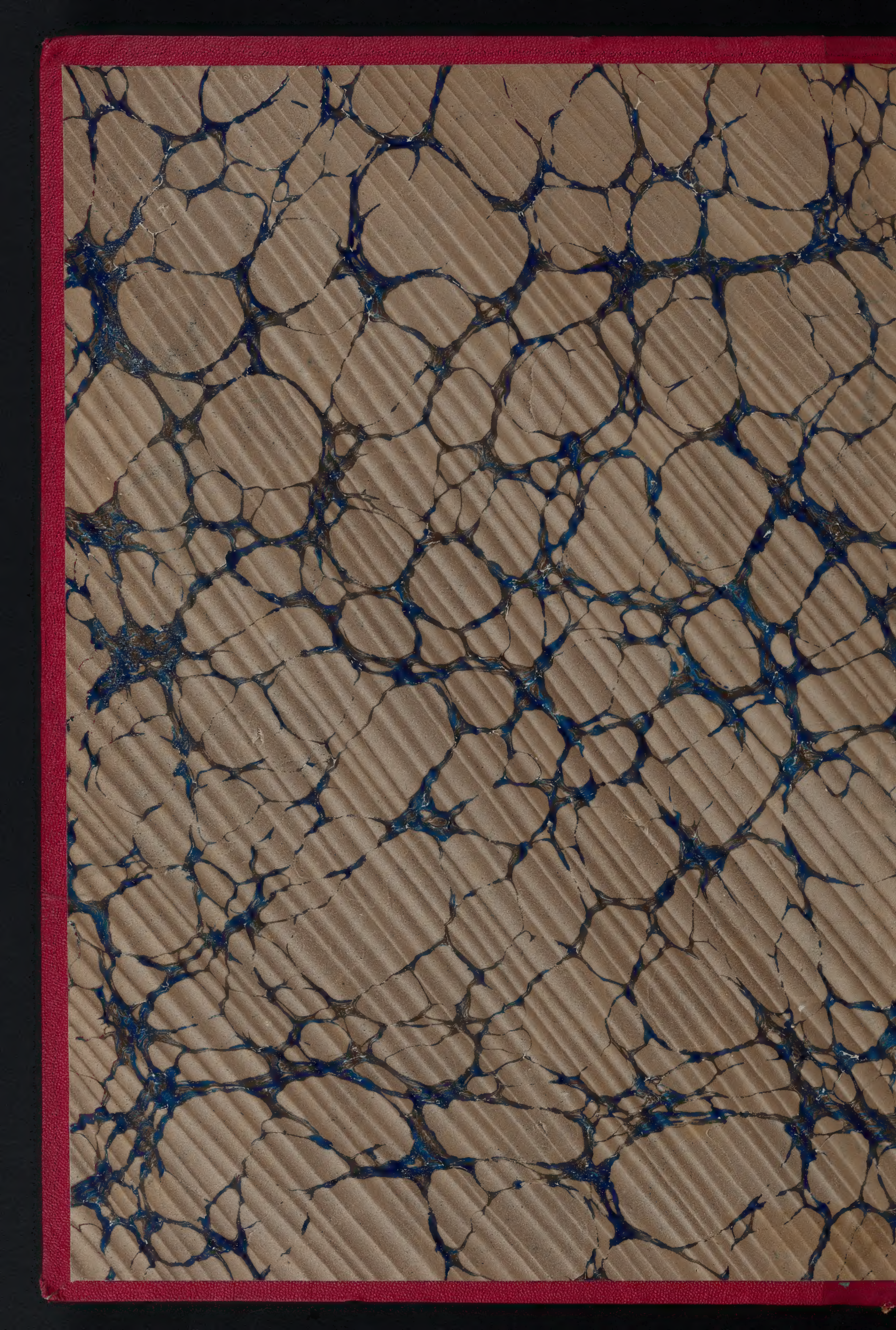
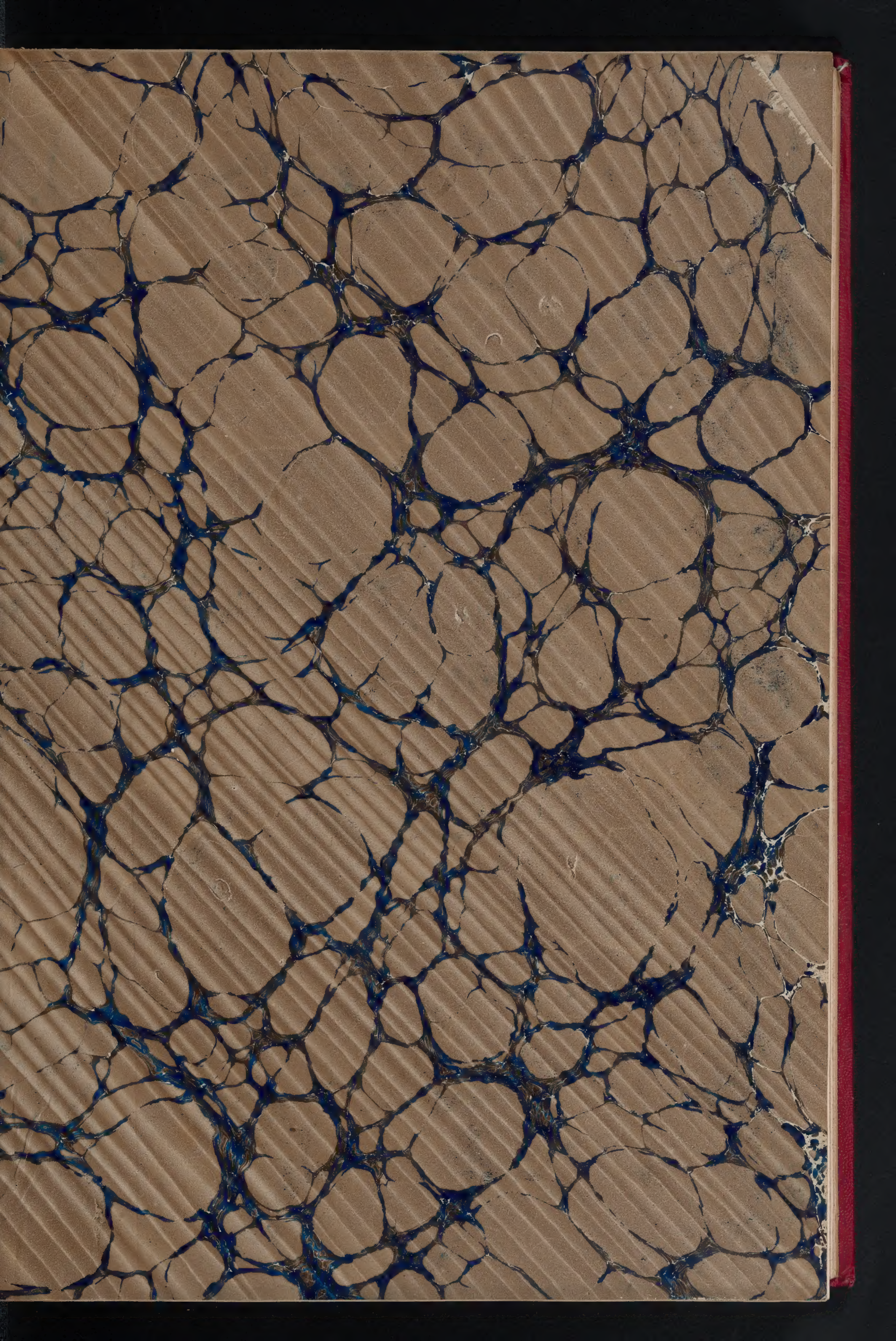








GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



SÉRIE II — SECTION III

RÈGNES DE PHILIPPE III, DIT LE HARDI, A FRANÇOIS I[er]

ANNÉES 1270 A 1547

E. Duverger, typ.

PRISE DU CHATEAU DE FOIX,

1272.

Peint par SAINT-EVRE en 1837.

Philippe III (le Hardi) venait de recueillir, par la mort de son oncle Alphonse, l'héritage du comté de Toulouse; mais la prépondérance de la couronne était trop récemment établie dans les provinces méridionales du royaume pour n'y être pas contestée. Retranchés au pied des Pyrénées, les seigneurs de Foix et d'Armagnac osaient débattre contre le Roi une question de suzeraineté. Philippe-le-Hardi comprit qu'il lui importait de frapper un coup rapide et décisif, pour mettre son autorité hors de doute dans ces contrées. Il convoque aussitôt à Tours les vassaux de la couronne, marche sur Toulouse, où il prend solennellement possession du comté qui vient de lui échoir, et, malgré les prières du Roi d'Aragon et de tous les seigneurs de la Langue-d'Oc, qui implorent sa clémence pour le comte de Foix, il va mettre le siége devant le château où cet audacieux vassal s'est renfermé. Roger Bernard, n'osant se fier aux murs épais de sa forteresse, la remit, au bout de deux jours, entre les mains du Roi, qui l'envoya garrotté à Carcassonne.



BATAILLE DE MONS-EN-PUELLE,

18 AOUT 1304.

Peint par Larivière, gravé par Gelée.

La Flandre, mécontente de son seigneur, s'était abandonnée aux armes de Philippe-le-Bel. Mais Jacques de Châtillon, lieutenant du Roi dans cette riche contrée, eut l'imprudence de la traiter en pays conquis. Les Flamands opprimés se révoltèrent, Bruges égorgea sa garnison, et l'armée française, accourue à Courtray pour y chercher la vengeance, n'y trouva qu'une sanglante défaite (1302). Philippe-le-Bel comprit à quel peuple il avait affaire, et ne crut plus à une facile conquête. Il profita des loisirs d'une trève pour lever de l'argent et mettre sa chevalerie ainsi que l'infanterie des communes sur un pied plus que jamais formidable. Puis il marcha contre la Flandre (1304), força le passage de la Lys, et trouva l'armée flamande rangée en bataille près de Mons-en-Puelle.

Les Flamands, pour briser l'impétuosité de la cavalerie française, avaient formé avec leurs chariots une double enceinte qui leur servait de retranchement. Mais, instruits cette fois par l'expérience, les Français n'allèrent pas se heurter témérairement contre cet obstacle; ce furent eux au contraire qui lassèrent la patience de l'ennemi, et l'attirèrent dans la plaine. Le premier choc des Flamands fut terrible : ils pénétrèrent jusqu'à la tente royale, qu'ils pillèrent, et peu s'en fallut que le Roi lui-même, surpris et désarmé, ne tombât entre leurs mains; mais le sang-froid de Philippe-le-Bel ne l'abandonna pas au milieu de cette alarme. Dès qu'il eut trouvé un cheval et une arme, ce fut lui qui, au fort même de la mêlée, rallia les siens par sa voix et son exemple et les ramena à la charge contre l'ennemi. La résistance des Flamands fut aussi opiniâtre que leur attaque avait été impétueuse. La nuit étant venue, ils continuèrent à se battre à la lueur des flambeaux. Mais enfin ils furent rompus et renversés par la cavalerie, et laissèrent le champ de bataille couvert de tous leurs bagages et de six mille cadavres. Philippe, visitant peu de jours après cette plaine ensanglantée, fit enterrer ses morts, et défendit qu'aucun des Flamands reçût la sépulture, en punition de leur félonie.





PRISE DE RHODES

PAR LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN,

15 AOUT 1310

Peint par FERON, gravé par BRUNELLIÈRE.

Ptolémaïs, dernier reste de la puissance chrétienne en Orient, était tombée sous les coups de Melec-Seraf, l'an 1291, et l île de Chypre avait accueilli les débris de l'Ordre de Saint-Jean, échappés au sabre des Mamelucks, mais le rôle d'obscurs auxiliaires du roi de Chypre ne pouvait longtemps convenir à un Ordre qui s'était couvert de tant de gloire, et qui aspirait à être encore le boulevard de la chrétienté contre les infidèles. Les chevaliers transportèrent sur mer leur activité guerrière. Ils firent pendant quelques années des courses glorieuses contre la marine du soudan d'Egypte, et finirent par tourner leurs pensées vers la conquête de l'île de Rhodes. Le grand-maître Foulques de Villaret, après avoir vainement sollicité de l'empereur Andronic la cession de la souveraineté nominale qu'il gardait sur cette île, la vint attaquer avec les forces réunies de l'île et les secours de l'Europe. Le siége dura quatre ans; toutes les ressources de l'Ordre s'y épuisèrent, et il fallut recourir aux banquiers de Florence pour obtenir les moyens de poursuivre l'entreprise. D'assiégeants, les chevaliers devinrent assiégés, et les Grecs s'unirent aux Sarrazins pour les emprisonner dans de formidables retranchements. Foulques de Villaret, hasardant un effort désespéré, sortit alors de ses lignes, et se porta sur celles de l'ennemi avec une héroïque résolution. Les plus braves chevaliers tombèrent à ses côtés; mais la victoire lui resta, l'armée des Grecs et des Sarrazins se dispersa, et la place réduite aux défenseurs enfermés dans ses murs fut bientôt emportée d'assaut. Ce fut le jour de l'Assomption (15 août 1310) que l'étendard de la religion fut arboré sur la brèche de Rhodes conquise.





AFFRANCHISSEMENT DES SERFS,

3 JUILLET 1315.

Peint par ALAUX.



Gravé par TRANCHARD

Ce fut en 1315 que le Roi Louis X, surnommé Hutin, publia la belle ordonnance qui dans ses domaines appelait à la liberté les serfs des campagnes.

« Comme selon le droit de nature, dit-il, chacun doit naître franc, et par anciens usages ou coutumes, qui de grande ancienneté ont été introduites et gardées jusqu'ici en notre royaume, et par aventure pour le méfait de leurs prédécesseurs, beaucoup de personnes de notre commun peuple voient déchues en lien de servitude de diverse condition, ce qui moult nous déplaît; nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulant que la chose en vérité soit accordant au nom, et que la condition des gens amende par nous en notre nouveau gouvernement... Voulant aussi que les autres seigneurs qui ont hommes de corps prennent de nous exemple de les ramener à franchise... Nous voulons que franchise leur soit donnée à bonnes et convenables conditions. »



BATAILLE NAVALE

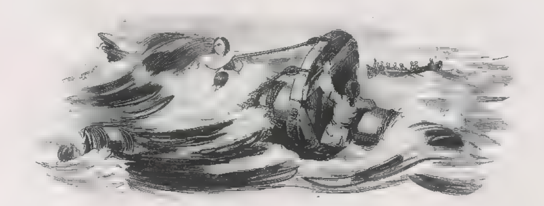
GAGNÉE PAR LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN.

PRISE DE L'ILE D'EPISCOPIA SUR LES TURCS OTTOMANS,

1323.

Peint par MAYER, gravé par OUTHWAITE.

Au même temps où les chevaliers de Saint-Jean s'emparaient de l'île de Rhodes, s'élevait en Orient une puissance nouvelle destinée à porter au christianisme les coups les plus redoutables. Othman, fils du Turc Erdomane, et son successeur Orkhan, établi à Brousse, dans l'ancienne Bithynie, commençaient contre l'empire grec cette longue guerre qui ne devait finir que par la prise de Constantinople. Orkhan reconnut bientôt que l'ordre de Saint-Jean, placé comme une sentinelle aux portes de l'Asie, était le plus grand obstacle à ses projets ambitieux. Maître de presque tout le littoral de l'Asie-Mineure, il n'y avait qu'un étroit canal qui le séparât de Rhodes, et il en résolut aussitôt la conquête. Il équipa une flotte de quatre-vingts navires, et, instruit des divisions intestines qui déchiraient l'ordre, il se flatta d'une facile victoire. Mais le commandeur Gérard de Pins, avec dix galères et quelques navires marchands rassemblés à la hâte, ne craignit point d'aller au-devant de son puissant ennemi. Le combat s'engagea près de la petite île d'Episcopia. Orkhan avait chargé ses vaisseaux de cette milice nouvelle qu'il venait d'instituer, et qui, sur terre, n'avait point encore rencontré d'égale. Mais la mer n'était pas l'élément des janissaires, et les chevaliers, au contraire, aguerris aux combats maritimes, dispersèrent aisément, par l'habileté de leurs manœuvres, une flotte mal gouvernée. Orkhan perdit le plus grand nombre de ses vaisseaux pris ou coulés à fond.



Dessiné par RAYNAUD, grav.' par BUDZILOWICZ.



ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS

(1328).

Peint par **Alaux**, gravé par **Thomas**.

A la mort de Charles IV, troisième fils de Philippe-le-Bel, la succession au trône demeurait incertaine. Si la veuve de ce prince, qui était grosse, mettait au monde un fils, la branche directe des Rois capétiens devait se perpétuer en lui; mais si elle accouchait d'une fille, une importante question se présentait, déjà décidée à l'avénement des deux Rois précédents, mais qui demandait alors une solennelle et dernière solution. Philippe de Valois, neveu de Philippe-le-Bel, et le plus proche héritier mâle de la couronne, crut devoir, en cette circonstance, comme Philippe V l'avait fait en 1317, soumettre ses droits à l'arbitrage national. Ce ne furent pas toutefois des États-Généraux, comme ceux de 1302, avec le vote séparé des trois ordres, qui furent convoqués par lui à Paris. Il y réunit tout le baronnage avec les principaux prélats du royaume, en leur adjoignant des docteurs en droit civil et canonique, dont la science devait appuyer ses prétentions par l'autorité des textes. On sait que leur grand argument fut emprunté à l'antique loi des Francs Saliens, qui interdisait aux femmes l'héritage de toute terre emportant l'obligation du service militaire. De là le nom de *loi salique*, imposé depuis lors au principe de droit national qui fait passer en France la couronne de mâle en mâle. Philippe de Valois, déclaré régent par les suffrages de cette assemblée, se trouva Roi le jour où Jeanne d'Évreux mit au monde une fille.





BATAILLE DE CASSEL,

AOUT 1328.

Peint par HENRI SCHEFFER, gravé par PIGEOT.

Les Flamands avaient contraint Philippe-le-Bel, quoique victorieux, à leur laisser l'indépendance sous leurs seigneurs nationaux. Mais leur génie turbulent ne tarda pas à les mettre en querelle avec ces seigneurs mêmes, et lorsque vingt-quatre ans plus tard leur comte Louis Ier vint en grande pompe au sacre de Philippe de Valois, ce fut pour invoquer en même temps l'assistance du Roi contre les communes révoltées de Bruges, d'Ypres et du Franc. Philippe de Valois, heureux de l'occasion qui lui était offerte de rassembler tout le baronnage de France sous sa bannière, et jaloux aussi d'inaugurer son règne par une victoire, embrassa avec empressement la querelle du comte de Flandre. Ses vassaux y portèrent une ardeur égale à la sienne; c'était toujours un grand bonheur pour les gentilshommes que de châtier l'orgueil de ces communes de Flandre, aussi puissantes et plus riches que la noblesse, et qui donnaient aux villes de Picardie et d'Artois, leurs voisines, de fâcheux exemples d'indépendance. Aussi l'armée, qui, sur la convocation du Roi, se réunit à Arras le 22 juillet 1328, était peut-être la plus belle qu'on eût jamais vue en France; elle ne comptait pas moins de cent soixante-dix bannières.

Les Flamands, quoique privés de la puissante assistance des Gantois et de la noblesse du pays, firent néanmoins tête à l'orage. Réunis sous les ordres de quatre de leurs bourgmestres, de ceux-là même qui avaient été leurs chefs dans leur résistance à l'oppression, ils s'avancèrent intrépidement vers Cassel et prirent position sur une hauteur hors de la ville. En dérision des Français ils avaient fait peindre un coq sur leur étendard avec cette inscription :

Quand ce coq chanté aura
Le Roi Cassel conquérera.

Ce fut la même scène qu'à Mons-en-Puelle. Les Français, n'osant assaillir un ennemi aussi fortement retranché, restaient dans leurs lignes ou se contentaient de ravager les campagnes environnantes. L'impatience prit aux Flamands à la vue de leurs villages en feu, et vers le soir du 23 août 1328, partagés en trois colonnes, ils livrèrent une furieuse attaque au camp français. Ici encore le Roi, sans armes, faillit être surpris; il ne dut son salut qu'à la vaillance de quelques-uns de ses gendarmes qui se firent tuer pour lui. L'alarme fut vive, mais courte; les comtes de Hainaut et de Bar rétablirent la bataille, et, enveloppés de toutes parts, ces fiers bourgeois, dont la plupart avaient endossé la cuirasse comme des chevaliers, succombèrent sous le poids de leurs armes aussi bien que sous les coups de l'ennemi. Trois monceaux de cadavres marquèrent la place des trois colonnes qui avaient pénétré dans le camp français. Les gentilshommes n'avaient fait aucun quartier; on trouva treize mille morts sur le champ de bataille.





JACQUES DE MOLAY

PREND JÉRUSALEM

(1299)

Peint par Jacquand.

Les chevaliers du Temple, ayant à leur tête Jacques de Molay, surprennent à la pointe du jour la ville de Jérusalem. Ce fut la dernière occupation de la cité sainte par les chrétiens. Ce même Jacques de Molay, victime d'une odieuse proscription, devait mourir neuf ans plus tard sur un bûcher allumé par Philippe le Bel.

PRISE DU CHATEAU DE SMYRNE

(1344)

Peint par Debacq.

Les chevaliers de Rhodes, conduits par Biandra, grand prieur de Lombardie, firent en 1344 une tentative près la ville de Smyrne, et s'emparèrent du château qui commandait le port. Tout ce qui se trouva dans ce fort, Turcs et Arabes, fut exterminé.

LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN

RÉTABLISSENT LA RELIGION EN ARMÉNIE

(1347)

Peint par Delalande.

Le royaume chrétien d'Arménie était près de succomber sous l'invasion des Sarrasins, qui l'occupaient en grande partie. Le roi Constant avait envoyé demander du secours en Europe. Le grand maître Dieudonné de Gozon répondit à son appel : il envoya les troupes de la religion en Arménie, et les Sarrasins furent entièrement chassés de ce pays.









BATAILLE NAVALE D'EMBRO

GAGNÉE PAR LES CHEVALIERS DE RHODES SUR LES TURCS,

1346.

Peint par Eug. Lepoitevin, gravé par Outhwaite

Dieudonné de Gozon, le vainqueur du terrible serpent qui avait épouvanté Rhodes pendant quelques années, venait de remplacer Hélion de Villeneuve à la tête de l'ordre. Il voulut tout aussitôt justifier son élévation par quelque action éclatante. Grâce à ses soins, la ligue chrétienne fut ranimée, et le commandement de la flotte rendu au prieur de Lombardie. Biandra eut bientôt frappé un coup aussi hardi que la prise de Smyrne. Les Turcs, qui croyaient les Chrétiens encore renfermés dans leurs ports, étaient négligemment à l'ancre, dans la petite île d'Embro, à douze milles des bouches des Dardanelles. Biandra les surprit lorsqu'ils n'attendaient rien moins que le combat, et qu'une partie des équipages était même répandue dans l'île. « Ce fut, dit Vertot, moins un combat qu'une déroute générale : les soldats qui étaient sur cette flotte l'abandonnaient pour chercher un asile dans l'île, et ceux qui étaient descendus à terre auparavant accouraient pour se rembarquer. Les uns et les autres ne faisaient que s'embarrasser, et, dans ce désordre et cette confusion, le général de Rhodes leur prit cent dix-huit petits vaisseaux, légères frégates, brigantins, felouques et barques armées, » qu'il ramena triomphalement à Rhodes.



Dessiné par Lemercier, gravé par Lacoste jeune.



LE DAUPHIN CHARLES

(DEPUIS CHARLES V)

RASSEMBLE A COMPIÈGNE LES ÉTATS GÉNÉRAUX DU ROYAUME

(1358)

Peint par M. Jean Alaux en 1841.

La captivité du roi Jean avait été pour la France le signal de désordres et de maux sans nombre. Le Dauphin, qui plus tard, sous le nom de Charles V, régna avec tant de sagesse et de gloire, n'avait point osé saisir le pouvoir d'une main forte et assurée; il abandonnait le soin de guérir les plaies du royaume aux états généraux, qui siégeaient alors à Paris, et les états, dans leur impuissante volonté de faire le bien, n'avaient pas tardé à tomber sous le joug des factions. Paris était devenu un sanglant théâtre d'anarchie et de violences : c'était le prévôt des marchands, Étienne Marcel, qui, poursuivant avec un fol enivrement le triomphe impossible de la liberté populaire, poussait au crime avec ce grand mot une multitude souffrante et crédule. Et en même temps que le sang ruisselait dans les rues de la capitale, les campagnes étaient livrées aux horreurs de la Jacquerie : des milliers de paysans s'étaient levés sur tous les points du royaume pour venger par le meurtre et l'incendie l'excès de leurs misères, et bientôt, par un terrible retour, ils étaient tombés, comme de faibles troupeaux, sous le glaive impitoyable de leurs seigneurs.

C'est dans ces tristes circonstances que le Dauphin, sorti de Paris où son autorité était méprisée, convoqua à Compiègne les états généraux de la Langue-d'Oil. Là furent révoqués les actes séditieux des états de Paris; là justice fut solennellement demandée du meurtre des maréchaux de Normandie et de Champagne, dont le sang avait rougi les degrés du palais et rejailli jusque sur la robe du Dauphin; là enfin ce prince, légitimement investi du titre de régent du royaume, réclama hautement la soumission de Paris, et se prépara à l'assurer par les armes.



BATAILLE DE COCHEREL,

16 MAI 1364.

Peint par **Larivière**, gravé par **L. Massard**.

Depuis plus de trente ans la guerre était allumée entre les couronnes rivales de France et d'Angleterre, guerre longue et sanglante qui ne devait se terminer qu'après tout un siècle de calamités. Edouard III, vainqueur à Crécy et à Poitiers, n'avait pu conquérir le trône où il prétendait s'asseoir; mais le traité de Brétigny lui avait donné les plus belles provinces du royaume, et c'était en cette triste situation que la France, mutilée par la conquête, épuisée de sang et d'argent, et, pour comble de maux, livrée à la licence impunie des gens de guerre, était passée en héritage au Roi Charles V. Mais ce prince avait attaché à son service Bertrand du Guesclin, vaillant capitaine breton, qui devait faire la gloire de son règne, et qui, dès le début même, l'inaugura par une victoire.

Du Guesclin était chargé de tenir tête en Normandie au captal de Buch, seigneur gascon qui faisait la guerre pour le Roi de Navarre, Charles-le-Mauvais. Les deux chefs, chacun avec quelques centaines de lances, se trouvaient face à face à Cocherel, village près d'Evreux; mais les Navarrais occupaient une colline où l'ennemi ne pouvait les attaquer sans désavantage, et ils attendaient pour le lendemain des secours. Du Guesclin, quand il les vit immobiles sous les armes, recourut à un stratagème; il fit sonner la retraite comme pour emmener précipitamment ses troupes. A cette vue, le capitaine anglais Jean Joël s'élance dans la plaine malgré les ordres du captal, en poussant son cri : « En avant, Saint-Georges! qui m'aime me suive! » Les Français se retournent et lui répondent par le cri de : « Notre-Dame, Guesclin! » Trente d'entre eux, désignés par leur chef, vont se jeter sur le captal de Buch, au premier rang même de son armée, et l'enlèvent prisonnier, pendant que le gros de la troupe bat les Navarrais, tue le capitaine Joël, et remporte une complète victoire. La nouvelle en vint à Reims la veille même du sacre du Roi, et redoubla l'éclat de cette cérémonie. Cet heureux début de la campagne faisait présager qu'un règne plus heureux que les précédents venait de se lever sur la monarchie.



Ornement tiré des Grands Appartements du Roi, dessiné par L. Massard, gravé par Lacoste père et fils aîné.



Bataille de Cocherel

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE PARIS,

9 MAI 1369.

Peint par ALAUX.



Gravé par LACOSTE.

Charles V, décidé à relever la France de l'affront du traité de Brétigny, prépara silencieusement ses ressources pendant cinq années. Au bout de ce terme, il saisit l'occasion que lui fournissait l'appel des seigneurs gascons, mécontents de la tyrannique administration du prince Noir, et cita Edouard III devant *la chambre des pairs, pour ouïr droit sur les griefs et complaintes émus de par lui.* Edouard, quoique malade, était trop fier du souvenir de Crécy et de Poitiers pour répondre autrement que par des menaces. C'était combler les vœux du Roi de France, qui n'attendait qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Toutefois, avant de s'engager dans les hasards d'une si grande entreprise, Charles V crut devoir s'assurer du vœu national, et il convoqua les États-Généraux.

« Le 9 mai 1369, dit M. de Sismondi, ces états se réunirent dans la grand'chambre du parlement. On y voyait deux archevêques, quarante évêques et plusieurs abbés, les ducs d'Orléans et de Bourgogne, les comtes d'Alençon, d'Eu et d'Étampes, princes du sang, et beaucoup de nobles, avec un grand nombre de gens des bonnes villes, qui siégeaient avec les conseillers au parlement. Le cardinal de Beauvais, chancelier de France, en présence du Roi et de la Reine, communiqua à l'assemblée l'appel des barons de Gascogne et les négociations qui avaient eu lieu en Angleterre. Le Roi ajouta que, s'il en avait trop ou trop peu fait, il trouvait bon qu'on le lui représentât, et qu'il était encore à temps de corriger ce qu'il avait fait. Il invita les états à y réfléchir et à se rassembler le surlendemain. La réponse de l'assemblée fut, au reste, telle qu'il l'avait prévue. Les états déclarèrent que le Roi avait suivi les règles de la justice, qu'il n'avait pu rejeter l'appel des Gascons, et que, si les Anglais l'attaquaient, ils lui feraient une guerre injuste. »

(*Hist. des Français*, t. II.)

LES FLOTTES FRANÇAISE ET CASTILLANE

S'EMPARENT DE L'ILE DE WIGHT

(1377)

Peint par M. Théodore Gudin.

La guerre, si habilement préparée, fut heureuse pour Charles V, et, sans livrer de grandes batailles, il reprit successivement aux Anglais presque toutes leurs conquêtes. Sur mer comme sur terre il était parvenu à s'assurer une éclatante supériorité.

« Au temps des trêves dessus dites, rapporte Jean Froissart, le roi de France s'étoit toudis (toujours) pourvu grossement de nefs, de barges, de vaisseaux et de galées; et lui avoit le roi d'Espagne Henry envoyé son amiral, messire Ferrand Sance; lequel, avec messire Jean de Vienne, amiral de France, vint ardoir la ville de Rye, quatre jours après le trépas du roi Édouard d'Angleterre, la veille saint Pierre en juillet, et y mirent à feu hommes, femmes, enfants et tout ce qu'ils y trouvèrent..... Après ce, l'armée du roi de France vint prendre terre en l'île de Wight, et ardirent lesdits François les villes qui s'ensuivent : Yamende (Yarmouth), Darthemende (Dartmouth), Plemende (Plymouth), Vessinne (Winchelsea), et plusieurs autres; et quand ils eurent pillé et ars la ville de Wight, ils se trairent (rendirent) en mer et costièrent (côtoyèrent) avant..... »

(*Les Chroniques de Jean Froissart.*)



FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI

A PARIS.

1379.

Peint par Saint-Evre en 1837, gravé sur bois par Ad. Best.

Charles V était *grand clerc*, selon le langage de son époque, c'est-à-dire qu'il avait un grand amour pour les sciences et les lettres. La théologie scolastique, la philosophie d'Aristote et l'astrologie étaient les principaux objets des études dans lesquelles il aimait à se renfermer. Thomas Pisan l'assistait dans ses contemplations astrologiques; Christine, fille de Thomas, composait pour lui les pédantesques allégories de ses romans, et enregistrait ses faits et gestes pour les transmettre à la postérité, pendant que Raoul de Presle, Nicolas Oresme, Simon de Hesdin, Pierre de Bressuire, etc., traduisaient par ses ordres saint Augustin et Valère Maxime, Aristote et Tite-Live, et que des mains habiles et patientes enrichissaient ces doctes *translacions* d'éblouissantes miniatures.

Mais, non content de populariser ainsi le savoir par des traductions, Charles V faisait rechercher avec un zèle infatigable tout ce qu'il pouvait trouver de livres à cette époque, et c'est ce qui lui a valu le titre de fondateur de la Bibliothèque royale. « Le grant amour que avoit le Roy Charles à « l'estude et à science, bien le démonstra, dit Christine de Pisan, par la belle assemblée de notables « livres et belle librairie que il avoit de tous les plus notables volumes que par souverains aucteurs « aient été compillés, soit de la saincte Escripture, de théologie, de philosophie et de toutes sciences, « moult bien escripts et richement adornés, et tout temps les meilleurs escripvains que on peust « trouver occuppés pour lui en tel ouvrage. » Et comme le Roi Charles, en même temps qu'il recherchait ainsi les livres, était aussi *saige artiste* et *deviseur de beaux maçonages*, parmi les embellissements dont il décora le *chastel du Louvre*, *moult notable et bel édifice*, il y fit construire une tour dite *Tour de la Librairie*, où étaient renfermés les neuf cents volumes qu'à si grands frais il avait rassemblés. Le catalogue des livres de Charles V, fait par Malet, son bibliothécaire et son valet de chambre, existe en original à la Bibliothèque du Roi.





PRISE DE CHATEAUNEUF DE RANDON

ET

MORT DE DUGUESCLIN,

13 JUILLET 1380.

Peint par BRENET, gravé par GEILLE.

Charles V, du fond de l'hôtel Saint-Pol, où il languissait faible et malade, était parvenu à force d'habileté et de persévérance à chasser les Anglais de presque tout le royaume. Calais, Bordeaux et Baïonne étaient ce qui leur restait de toutes leurs conquêtes. C'était la vaillante épée de Duguesclin qui, venant en aide à la sagesse du Roi, avait accompli ces merveilles.

Le connétable cependant poursuivait encore la guerre contre quelques châteaux-forts de l'Auvergne et du Languedoc, où se défendait un reste de garnisons anglaises et gasconnes. Il assiégeait Châteauneuf de Randon, « à trois lieues, dit Froissart, près de la cité de Mende, et à quatre lieues du Puy, » lorsque la maladie vint le surprendre et le força de s'aliter. On rapporte, et pour l'honneur de la France cette glorieuse version a été adoptée par tous nos historiens, que le commandant anglais de la forteresse s'était engagé à la rendre si, à jour fixe, il n'était point secouru. Ce jour même mourut Duguesclin; son loyal ennemi n'en vint pas moins déposer les clefs de la place sur son lit de mort : « Son nom, suivant la belle expression de Mézeray, acheva l'entreprise. » On sait les magnifiques honneurs qui furent rendus à la mémoire de Duguesclin, et comment ses restes furent transportés à Saint-Denis, au pied même de la tombe du Roi Charles V.



Saint Louis servant les pauvres à table, bas-relief tiré de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE.



… de Chateauneuf de Randon et mort de Du Guesclin

… juillet …

BATAILLE DE ROSEBECQUE,

27 NOVEMBRE 1382.

Peint par ALF. JOHANNOT, gravé par MASSON.

Depuis trois ans (1379 à 1382), une lutte terrible s'était engagée entre le comte de Flandre, Louis de Mâle, et ses puissantes communes. Tour à tour victorieuses dans cette lutte, la noblesse et la bourgeoisie flamandes avaient exercé l'une contre l'autre de sanglantes représailles, jusqu'au moment où les Gantois, par un coup de désespoir, allèrent chercher leur seigneur dans Bruges, le vainquirent et le forcèrent à se jeter entre les bras de la France.

C'était la deuxième année du règne de Charles VI. Ses oncles, qui gouvernaient en son nom, avaient soulevé Paris et Rouen par l'excès de leur rapacité et de leur violence, et si la révolte avait été étouffée dans le sang, un sourd mécontentement régnait toujours. L'exemple des communes flamandes était dans la bouche de tout ce qu'il y avait de bourgeois dans le royaume; on parlait tout haut de les imiter, et il semblait que l'on fût à la veille d'une vaste insurrection qui, selon l'expression de Froissart, « auroit détruit et honni toute chevalerie et gentillesse, et par conséquent sainte chrétienté. »

Ce ne fut donc qu'un cri de joie parmi toute la noblesse de France lorsqu'il s'agit de tirer l'épée contre cette insolente populace de marchands et d'artisans qui avaient osé chasser leur seigneur. Le conseil du Roi se laissa aisément entraîner par l'ascendant du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, intéressé à ne pas laisser se perdre en une démocratie sans frein ni sans règle son magnifique héritage de Flandre; et, quant au jeune monarque, à peine âgé de quatorze ans, il tressaillit d'aise à l'idée de paraître pour la première fois à la tête d'une armée.

Les Français, par un téméraire et glorieux fait d'armes, forcèrent à Comines le passage de la Lys, marchèrent sur Ypres, qui se rendit sans coup férir, et le 26 novembre 1382, trouvèrent devant eux l'armée flamande rangée en bataille entre Rousselaer et Rosebecque. Philippe d'Arteveld, digne fils de ce fameux brasseur de Gand qui avait été l'allié du Roi Edouard, guidait au combat ses compatriotes; c'était lui qui avait vaincu à Bruges et qui se flattait de vaincre encore à Rosebecque, en poussant contre les lances ennemies ses cinquante mille fantassins tout couverts de fer, serrés en phalange les uns contre les autres et les bras entrelacés pour ne point laisser rompre leurs rangs. Mais il n'avait pas affaire ici, comme à Bruges, à des milices inexpérimentées; c'était la gendarmerie elle-même, avec ses armures de fer, qui avait mis pied à terre, et qu'il trouvait devant lui. Aussi, après s'être enfoncée au centre de la ligne française et y avoir fait une large trouée, cette masse redoutable, débordée sur ses deux ailes, fut enveloppée, et ce ne fut plus alors un combat, mais un massacre. Les chevaliers sentaient que, sur le champ de bataille de Rosebecque, c'étaient toutes les communes du royaume qu'ils frappaient avec celles de Flandre, et leur rage fut impitoyable. Les hérauts d'armes rapportèrent qu'ils avaient compté dans la plaine vingt-six mille cadavres, sans compter les fuyards tués dans la poursuite. On trouva Philippe d'Arteveld gisant parmi ses fidèles Gantois.



LE MARÉCHAL DE BOUCICAULT

FAIT LEVER AU SULTAN LE SIÉGE DE CONSTANTINOPLE,

1402.

Peint par Granger, gravé par Lerouge.

L'esprit des croisades s'était réveillé en Europe à la nouvelle des progrès menaçants de la puissance ottomane; une armée de Croisés français était allée se faire anéantir sous les coups des Janissaires dans les plaines de Nicopolis (1396). Cette grande défaite n'éteignit pas cependant l'esprit d'aventure dans la noblesse française, et six ans après (1402), le maréchal de Boucicault, un des prisonniers de Nicopolis, conduisit une nouvelle armée au secours de Constantinople, assiégée par Bajazet. L'arrivée du maréchal rendit le courage à l'empereur Paléologue. Par une suite de hardis coups de main les Français chassèrent les Turcs d'un grand nombre de bourgs et de villages qu'ils occupaient sur le Bosphore, et le siége de Constantinople fut levé. Peu après, pendant que Bajazet allait chercher Timour dans les plaines d'Ancyre, le faible Paléologue, que ne rassurait pas sa victoire, s'en vint en France, sous l'escorte de Boucicault, pour demander à Charles VI des secours que le malheureux monarque était impuissant à lui accorder.



Tiré du Jardin du Roi, dessiné par Lemercier, gravé par Budziłowicz.



BATAILLE DE BEAUGÉ,

22 MARS 1421.

Peint par LAVAUDEN.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils aîné.

Le Dauphin, depuis Charles VII, déshérité et banni par arrêt du parlement, en avait appelé à la *pointe de son épée*, et il avait juré de porter cet appel partout où besoin serait, en France, en Angleterre, ou dans les domaines du duc de Bourgogne (1420).

Il fut bien longtemps avant d'accomplir ce vœu, et le malheureux prince, loin de chercher l'ennemi, avait alors grand'peine à se défendre. Toutefois, en ces jours même de son infortune, ses armes se signalèrent par un glorieux succès qui releva pour un moment son parti abattu, et fit renaître l'espérance au cœur des bons Français.

C'était en Anjou que le gros de l'armée du Dauphin était réuni sous les ordres du maréchal de La Fayette et du comte de Buchan, brave Ecossais, fidèle, ainsi que ses compatriotes, à toutes les fortunes de la France. Les Anglais, dans le cours triomphant de leurs prospérités, vinrent livrer bataille près de Beaugé à cette armée qu'ils méprisaient. Le duc de Clarence, prince du sang royal, les commandait; il n'avait point eu le bonheur de se trouver à Azincourt, et, en l'absence du Roi son frère, il cherchait avidement l'occasion d'une victoire. Aussi, dans sa chevaleresque impatience, n'attendit-il pas pour charger les Français que toute son armée fût rassemblée autour de lui. Il s'élança à la tête de ses hommes d'armes, laissant de l'autre côté de la rivière ces redoutables archers des communes dont la part avait été si grande dans les dernières victoires de l'Angleterre. Sa témérité ne tarda guère à être punie; il fut pris par un chevalier de l'armée française, et, au milieu de l'effort que faisaient les siens pour le délivrer, tomba sous les coups du comte de Buchan. Lorsque ensuite le comte de Salisbury, avec le corps de bataille, arriva à son secours, il était trop tard; la fleur de la chevalerie anglaise avait été moissonnée par le glaive ou emmenée prisonnière.

JEANNE D'ARC PRÉSENTÉE A CHARLES VII,

FÉVRIER 1429.

Peint par **Papety**, d'après **Saint-Evre.**



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste et Guillaumot

Toute la France, jusqu'à la Loire, était aux mains des Anglais, et Charles VII, réduit à l'étroite souveraineté de quelques provinces du centre du royaume, recevait de ses ennemis le titre dérisoire de *Roi de Bourges*. Le duc de Bedford résolut de lui enlever ce titre même, et, pour s'ouvrir le midi de la France, une armée anglaise vint mettre le siége devant Orléans.

C'est alors que parut cette jeune et simple fille des champs, dont le patriotisme, échauffé au feu de l'enthousiasme religieux, fit des miracles et sauva la France. Jeanne d'Arc, accueillie d'abord avec incrédulité aux lieux où elle était née, finit par prouver sa mission à force de sainteté, et le sire de Baudricourt se décida à l'envoyer au Roi. Les courtisans de Charles VII refusaient à l'héroïque vierge l'accès de son souverain; mais de plus nobles inspirations prévalurent auprès du Roi, et il consentit à la voir.

« Pour l'éprouver il ne se montra point d'abord et se tint à l'écart. Le comte de Vendôme amena Jeanne, qui se présenta bien humblement, comme une pauvre petite bergerette. Cependant elle ne se troubla point, et, bien que le Roi ne fût pas aussi richement vêtu que beaucoup d'autres qui étaient là, ce fut à lui qu'elle vint. Elle s'agenouilla devant lui, embrassa ses genoux. « Ce n'est pas moi qui suis le Roi, Jeanne, dit-il, en montrant un de ses seigneurs; le voilà. — Par mon Dieu, gentil prince, reprit-elle, c'est vous et non autre. » Puis elle ajouta : « Très noble seigneur Dauphin, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et serez son lieutenant au royaume de France. »

(*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. le baron de Barante, p. 283.)





LEVÉE DU SIÉGE D'ORLÉANS

18 Mai 1429.

Peint par H. Scheffer, gravé par Audibran.

Charles VII et sa cour, par conviction ou par politique, avaient reconnu la mission miraculeuse de la Pucelle. On lui avait donné tout l'état d'un chef de guerre, un chapelain, un écuyer pour porter sa bannière et des valets pour la servir. On avait cédé même aux instances réitérées qu'elle faisait pour qu'on l'envoyât au secours d'Orléans. Là les merveilles qu'elle avait promises s'accomplirent tout aussitôt; le courage rentra au cœur des assiégés, tandis que l'irrésolution et le trouble se mettaient dans le camp des Anglais. Déjà leurs bastilles avaient été, sur la rive gauche, emportées les unes après les autres. Talbot et le comte de Suffolk n'attendirent pas de plus éclatants revers; ils se résolurent à lever le siége. Mais ils voulurent le faire en gens de cœur et sans avoir l'air de démentir leur prouesse accoutumée. Ils rangèrent toute leur armée en bataille jusqu'au bord des fossés de la ville, comme pour offrir le combat à l'ennemi.

Jeanne, blessée la veille, sortit de son lit avec une légère armure, pour défendre aux Français d'accepter ce défi; il n'était pas dans sa mission de leur donner ce jour-là la victoire. « Pour l'amour et l'honneur du saint dimanche, ne les attaquez pas les premiers... S'ils vous attaquent, défendez-vous hardiment, et vous serez maîtres. » Et elle fit aussitôt apporter une table et un marbre bénits. On dressa un autel, le clergé entonna des hymnes et des cantiques d'actions de grâces; puis on célébra deux messes. « Regardez, disait-elle, les Anglois vous tournent-ils le visage ou bien le dos? » En effet, ils avaient commencé leur retraite en bon ordre et bannières déployées.

PRISE DE JARGEAU

Juin 1429.

Peint par Th. Aligny, gravé par G. Chavane.

Jeanne d'Arc avait toujours annoncé comme le terme de sa mission qu'elle mènerait Charles VII à Reims pour y être sacré. Aussitôt après la levée du siége d'Orléans, elle insista vivement pour qu'on lui permît d'accomplir sa tâche, en conduisant le roi à cette glorieuse destination. Les difficultés étaient grandes, toutes les villes entre la Seine et la Loire occupées par les Anglais ou les Bourguignons, le conseil du roi contraire. L'enthousiasme de Jeanne entraîna tout, et, le 11 juin, le duc d'Alençon, celui de tous les princes et seigneurs de la cour qui montrait le plus de confiance aux paroles de la Pucelle, marcha sur Jargeau avec tous les vaillants chevaliers qui avaient défendu Orléans.

On trouva les Anglais rangés en bataille devant la ville avec une fière contenance; mais Jeanne se porta en avant, son étendard à la main, et aussitôt l'ennemi, incapable de soutenir le choc des escadrons français, se retira derrière les murs. Il fallut alors assiéger la ville, et pendant trois jours les canons et les bombardes ne cessèrent de tirer pour ouvrir une brèche. Dès qu'elle fut praticable, on livra l'assaut, et la Pucelle, tenant toujours son étendard, donna l'exemple d'escalader la muraille sous les coups de l'ennemi. Renversée dans le fossé par une grosse pierre qui roula sur

son casque, on la crut morte; mais elle se releva promptement en criant : « Sus, sus, mes amis! Dieu a condamné les Anglois : à cette fois ils sont à nous. »

Le comte de Suffolk essaya dès lors vainement de prolonger la résistance. Son frère, Alexandre de la Poole, venait d'être frappé à ses côtés, et lui-même se voyait à l'instant de tomber entre les mains des gens des communes, qui ne faisaient aucun quartier. Il s'adressa à un homme d'armes qui le poursuivait : « Es-tu gentilhomme? lui demanda-t-il. — Oui, répondit celui-ci, qui était un écuyer du pays d'Auvergne, nommé Guillaume Regnault. — Es-tu chevalier? continua le chef des Anglais. — Non, répondit loyalement l'écuyer. — Tu le seras de mon fait, » dit le comte de Suffolk. Il lui donna l'accolade avec son épée, puis la lui remit, et se rendit son prisonnier[1].

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, t. V.



SACRE DE CHARLES VII

A REIMS,

17 JUILLET 1429

Peint par VINCHON, gravé par DEMARRE.

Jeanne d'Arc avait toujours annoncé comme le terme de sa mission qu'elle mènerait Charles VII à Reims pour y être sacré. Aussitôt après la levée du siége d'Orléans et l'heureuse journée de Patay, elle insista vivement pour qu'on lui permît d'accomplir sa tâche, en conduisant le Roi à cette glorieuse destination. Les difficultés étaient grandes, la route occupée par les Anglais et les Bourguignons; le conseil du Roi contraire. L'enthousiasme de Jeanne entraîna tout. Le 28 juin Charles VII partit de Gien, et le 15 juillet il faisait à Reims son entrée solennelle. Deux jours après il fut sacré dans la cathédrale.

Les vieilles pairies du royaume ou n'existaient plus ou étaient réunies sur la tête du duc de Bourgogne. Ce furent les principaux seigneurs de la cour du Roi qui les représentèrent. Mais tout l'éclat qui les entourait était effacé par celui dont brillait aux yeux des peuples cette simple jeune fille, de qui tout cela était l'ouvrage. Pendant la cérémonie on la vit debout près de l'autel, tenant à la main sa bannière, et lorsqu'après le sacre elle se jeta à genoux devant le Roi et lui baisa les pieds en pleurant, il n'y eut personne qui ne pleurât avec elle. « Gentil Roi, lui dit-elle, or est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que vous êtes vrai Roi et celui auquel doit appartenir le royaume. »

On sait qu'en face de ses juges, interrogée pourquoi elle avait eu l'audace de porter au sacre du Roi son étendard, Jeanne répondit : « Il avoit été à la peine, c'étoit bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ



Sacre de Charles VII à Reim.

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A PARIS,

13 AVRIL 1436.

Peint par BERTHÉLEMY, gravé par LEROUGE.

Le traité d'Arras, en réconciliant le duc de Bourgogne avec le Roi de France, mit fin à la grande fortune des Anglais dans le royaume. Le connétable de Richemont, dont la vaillante épée avait été enfin agréée de Charles VII, leur faisait chaque jour éprouver de nouveaux échecs. Celui qu'ils essuyèrent dans Saint-Denis fut décisif. Paris en fut témoin, et ce succès des armes royales encouragea le zèle des bons citoyens qui avaient formé le projet de rendre la ville à son légitime seigneur.

Le chef de cette conspiration patriotique était un bourgeois nommé Michel Lailler. Par ses soins la porte Saint-Jacques fut ouverte à l'armée royale, et ce fut le maréchal de l'Isle-Adam, un des principaux seigneurs de Bourgogne, qui planta le premier sur la muraille la bannière de France, que lui-même en avait fait descendre dix-huit ans auparavant. Les Anglais étonnés se replièrent sur la Bastille Saint-Antoine au milieu d'une grêle de pierres, de tables et de tréteaux que, du haut des fenêtres, on faisait pleuvoir sur leurs têtes. Ils ne tinrent pas longtemps dans cette retraite.

Michel Lailler s'avança au-devant du connétable sur le pont Notre-Dame; ce fut lui qui lui offrit la soumission de la bourgeoisie. Richemont lui répondit en remerciant au nom du Roi Charles les bons habitants de Paris, et s'engageant à une pleine et entière amnistie. Ses paroles furent accueillies par les acclamations d'un peuple las de la domination étrangère. Il se rendit ensuite à Notre-Dame, où il entendit la messe tout armé, et fit lire en chaire les lettres d'abolition.



Dessine par RAYNALD, gravé par BUDZILOWICZ.



Entrée de l'Armée française à Turin

13 [illegible]

RETOUR DU PARLEMENT A PARIS,

1436.

Peint par ALAUX.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils.

Tant que Paris avait été soumis aux Bourguignons et aux Anglais, le parlement, fidèle à la cause royale, avait partagé l'exil de Charles VII. Il siégeait à Poitiers, pendant que la justice était rendue à Paris par une magistrature instituée à l'ombre de la domination étrangère. Mais quand Richemont eut remis la capitale sous l'obéissance de Charles VII, le parlement se hâta d'y rentrer, avant le Roi même, en témoignage du retour des choses à leur ordre légitime. Ce fut vers la fin du mois de décembre 1436 qu'il reprit au Palais ses séances.



BATAILLE
DE BRATELEN ou DE SAINT-JACQUES,

26 AOUT 1444.

Peint par ALF. JOHANNOT en 1837, gravé par FONTAINE.

Une trêve venait d'être conclue entre la France et l'Angleterre; mais Charles VII ne tarda pas à reconnaître que les bienfaits en seraient perdus pour son royaume, si les campagnes continuaient d'être en proie à la licence impunie des *compagnies d'aventure*. En même temps donc qu'il travaillait par ses ordonnances à régler pour l'avenir le service militaire, il résolut de porter remède aux maux du présent, en rejetant hors de France ces bandes d'égorgeurs et de pillards qui perpétuaient au sein de la paix toutes les horreurs de la guerre. Les dissensions survenues parmi les ligues suisses lui en fournirent l'occasion.

Depuis quelque temps le peuple de Zurich était entré en querelle avec les autres cantons, et, menacé des forces réunies de toute la confédération, il avait recouru à la protection de la maison d'Autriche, cette vieille et implacable ennemie de l'indépendance helvétique. Les Suisses, accoutumés depuis cent cinquante ans à la braver et à la vaincre, n'en poussèrent pas moins vivement la guerre contre Zurich, qui était près de tomber entre leurs mains. C'est alors qu'un cri de détresse fut poussé par l'Empereur et par la noblesse de l'empire, invoquant l'assistance de tout ce qu'il y avait de chevalerie en Europe contre ces redoutables paysans. Charles VII y répondit en leur envoyant ses compagnies d'aventure rassemblées toutes sous les ordres du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

La bataille se livra sous les murs de Bâle le 26 août 1444. Les Suisses comptaient dans leur armée moins de centaines de combattants que leurs ennemis n'en avaient de milliers. Leur attaque n'en fut que plus furieuse, et leurs premiers coups mirent en déroute plusieurs de ces compagnies si renommées dans les combats; mais le Dauphin, sagement conseillé, ne songeait qu'à séparer les divers corps dont se composait leur petite armée pour les accabler un à un. Il y parvint, et tout l'héroïsme des Suisses ne put alors les sauver d'une entière défaite. Ecrasés par le nombre, ils n'en continuèrent pas moins à se défendre, les uns adossés à la petite rivière de Birse, les autres retranchés dans la maladrerie de Saint-Jacques, qui a donné son nom à cette sanglante journée. Le Dauphin et ses capitaines, émus de pitié sur le sort de ces braves gens, voulaient leur laisser la vie; mais telle était la haine que leur portaient les chevaliers allemands, qu'un d'entre eux, Pierre de Morpsberg, se jeta, sur le champ de bataille même, aux pieds du sire de Chabannes, pour le prier de n'en pas épargner un seul. On les acheva en effet, car le Dauphin s'était lié par cette horrible promesse; mais ce ne fut qu'au bout de dix heures de combat, et après qu'ils eurent couché par terre huit mille de leurs ennemis. Le Dauphin tira une utile leçon de cette victoire; il accorda bien vite la paix aux Suisses, et cette paix fut le commencement de la longue amitié qui a uni depuis lors la France avec cette brave nation.

Ornement tiré du Parc de Versailles, Parterre d'Eau, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.



BATAILLE DE FORMIGNI,

18 AVRIL 1450.

Peint par Lafaye en 1837.



Dessiné par Raynaud, gravé par Lesestre.

Deux mois après la prise de Rouen, les Anglais essuyèrent un échec qui, peut-être, fut plus sensible encore à leur fierté nationale; ils perdirent Harfleur, la première ville conquise par Henri V, et pour sauver Caen, avec ce qui leur restait de la Basse-Normandie, ils n'eurent plus que la ressource désespérée de basarder une bataille.

Elle s'engagea entre Carentan et Bayeux, près du village de Formigni, auquel était adossée leur armée; un petit ruisseau coulait devant leur front de bataille, et sur ce ruisseau était un pont occupé par les Français. Sir Matthew Gough, vivement attaqué par le jeune comte de Clermont, l'avait repoussé avec vigueur, s'était emparé du pont, et, sans l'heureuse arrivée du connétable, c'en était fait de l'armée française; mais ses compagnies, avec leur redoutable ordonnance, eurent bientôt fait rentrer les Anglais dans leurs retranchements, et tout son effort fut de les y forcer. Le combat fut vif et dura trois heures; au bout de ce temps les lignes anglaises furent rompues de trois côtés, et les Français y entrèrent victorieux avec un grand carnage. De six mille combattants on en compta trois mille sept cents couchés sur le champ de bataille. Après cette défaite, Caen, Falaise et Cherbourg se firent encore assiéger; mais ce fut sans espoir et pour le seul honneur de leurs armes que les Anglais opposèrent ce reste d'inutile résistance. Quatre mois après la journée de Formigni (1450), la Normandie était rentrée tout entière sous l'obéissance de Charles VII.

ENTRÉE DES FRANÇAIS A BORDEAUX,

23 JUIN 1451.

Peint par VINCHON, gravé par THIBAULT.

Après la Normandie, ce fut la Guienne, dernière province restée aux Anglais, qui leur fut enlevée. Là les cœurs n'étaient point français. On se souvenait encore de la longue antipathie qui avait séparé la France du midi de celle du nord. Cependant, telle était dès lors la prépondérance acquise à Charles VII par ses victoires que son lieutenant, le comte de Dunois, n'eut presque qu'à montrer son armée en Guienne pour réduire cette province. Bordeaux, après toutes les autres villes du duché, traita de sa soumission, mais en stipulant pour le maintien de ses anciennes libertés et s'assurant le bienfait d'une amnistie générale.

« Le 23 juin 1451, le comte de Dunois se présenta avec la brillante et nombreuse compagnie des seigneurs de France et des capitaines de son armée devant les portes de Bordeaux. Le héraut de la ville commença par sommer trois fois à haute voix les Anglais de venir porter secours aux gens de Bordeaux. Nul ne comparaissant, les jurés de la ville, l'archevêque, son clergé et les principaux seigneurs du pays remirent les clefs au lieutenant général du Roi. L'entrée fut brillante et solennelle : on y vit, chacun à la tête de sa troupe et dans le plus brillant équipage, le sire de Pensach, sénéchal de Toulouse, capitaine des archers de l'avant-garde; les maréchaux de Loheac et de Culant, avec trois cents hommes d'armes; les comtes de Nevers, d'Armagnac, et le vicomte de Lautrec, de la maison de Foix, avec trois cents hommes de pied; les archers du comte du Maine sous les sires de La Boessière et de La Rochefoucauld. Puis chevauchaient trois des conseillers du Roi, l'évêque de Langres, l'évêque d'Alais et l'archidiacre de Tours, avec plusieurs secrétaires du Roi. Après marchaient Tristan l'Ermite, prévôt des maréchaux, et ses sergents; ensuite venaient le chancelier Juvénal, avec un manteau court de velours cramoisi par-dessus sa cuirasse; le sire de Xaintrailles, bailli de Berri, grand-écuyer; le comte de Dunois, lieutenant général du Roi; les comtes d'Angoulême et de Clermont, avec leurs armures blanches, accompagnés de leurs pages et de leurs serviteurs; les comtes de Vendôme et de Castres. Jacques de Chabannes, bailli de Bourbonnais, grand-maître de la maison du Roi, conduisait les quinze cents lances du corps de bataille, et Geoffroi de Saint-Belin, bailli de Chaumont, les hommes d'armes du comte du Maine. Enfin l'arrière-garde, dont Joachim Rouault était capitaine, était commandée par Abel Rouault, son frère. Tout ce superbe cortége, si nouveau pour les gens de Bordeaux, sujets du Roi d'Angleterre depuis tant d'années, arriva jusqu'à la cathédrale. L'archevêque porta à baiser les saintes reliques au comte de Dunois et aux principaux seigneurs de France, puis ils entrèrent dans l'église. Après la messe, messire Olivier de Coetivi présenta au chancelier les lettres du Roi qui le nommaient sénéchal de Guienne, et prêta serment de loyalement garder et faire garder justice dans le duché et dans la ville. Les jurés et la bourgeoisie jurèrent aussi d'obéir désormais audit sénéchal comme à la personne du Roi. Ensuite les seigneurs du pays, les sires de Duras, de Rauzan, de Lesparre, de Montferrand et autres, prêtèrent serment et hommage entre les mains du chancelier, et promirent d'être bons et loyaux Français. »

(*Hist. des ducs de Bourgogne*, par M. le baron de Barante, t. VII, p. 324.)

N° 72
(Série II, Section 3.)



BATAILLE DE CASTILLON,

17 JUILLET 1453.

Peint par Larivière, gravé par J.-M. Fontaine.

Charles VII, maître de la Guienne, voulut la gouverner comme le reste de la France; mais cette uniformité blessait les priviléges de la province; la *taille des gendarmes* surtout excitait un mécontentement général. Après avoir inutilement porté au Roi leurs doléances, les peuples n'eurent plus qu'à se jeter dans la révolte et appelèrent les Anglais.

Lord Talbot, malgré ses quatre-vingts ans, prit le commandement de cette expédition, et débarqua dans le Médoc au mois d'octobre 1452. Bordeaux se souleva aussitôt en sa faveur; quelques villes l'imitèrent, et le reste de la province eût suivi si de prompts renforts arrivés au comte de Clermont n'eussent arrêté l'entraînement de la révolte. Toutefois ce ne fut pas avant l'été de l'année suivante que l'armée royale put entrer en campagne. Charles VII la commandait lui-même.

Il assiégeait Castillon, petite place située sur la Dordogne, qui devait lui livrer le cours de cette rivière, lorsque Talbot, cédant aux téméraires instances des gens de Bordeaux, sortit de cette ville et tomba à l'improviste sur les postes avancés de l'armée française; en un instant il les eut délogés d'une abbaye qu'ils occupaient, et où il s'établit lui-même. Comme il y entendait la messe, on lui apporte la fausse nouvelle que les Français ont quitté leur camp et sont en pleine retraite. L'aventureux vieillard, enivré de son premier succès, n'attend pas de savoir la vérité, et, sortant brusquement de la chapelle, il se lance sur les retranchements ennemis et y fait planter son étendard. Mais là, au lieu d'une armée en fuite, il trouve pour le recevoir une artillerie formidable. En vain crie-t-il à sa gendarmerie de mettre pied à terre pour assaillir avec plus d'avantage les palissades du camp français; en vain appelle-t-il les Bretons pour appuyer de leur opiniâtre vaillance les Anglais qui reculent; un coup de couleuvrine abat par terre le héros octogénaire, et sa chute entraîne le destin de la bataille. Lord Lisle, son fils, et trente autres seigneurs, la fleur de la jeunesse anglaise, se font tuer auprès de lui sans pouvoir détourner le coup fatal qui l'achève. Le combat n'est plus dès lors qu'un affreux carnage; lord Molines, lieutenant de Talbot, rend son épée, et les débris de l'armée anglaise se réfugient dans la forteresse de Castillon, qui le lendemain ouvre ses portes. Bordeaux, forcé de se rendre à son tour, paya sa révolte au prix d'une amende de cent mille écus d'or et de la perte de ses priviléges.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste.



Bataille de Castillon

[illegible] juillet [illegible]

DÉFENSE DE BEAUVAIS,

22 JUILLET 1472.

Peint par Cibot en 1837.



Dessiné par Raynaud, gravé par Ad. Best.

Quand Charles VII eut laissé à Louis XI la France délivrée des Anglais, toutes les forces de la monarchie durent naturellement se retourner contre la puissante maison de Bourgogne, qui menaçait de grandir au-dessus d'elle et de l'étouffer.

Le duc de Guyenne venait de périr d'une mort subite. Le duc de Bourgogne prend avantage de ce crime, que la voix publique impute au Roi, publie un manifeste où il le désigne comme fratricide à l'exécration de l'Europe, et fait marcher ses troupes sur la Normandie. Beauvais était sur son passage : il ne songeait point à l'assiéger; la ville elle-même, sans autre garnison que quelques hommes d'armes fugitifs arrivés de la veille, n'était point préparée à une attaque. Mais telle était l'horreur qu'inspiraient les cruautés des Bourguignons qu'à la vue des premières lances du sire d'Esquerdes les habitants prirent la résolution de fermer leurs portes et de se défendre.

En effet, seuls et sans aucun secours, ils soutinrent le premier choc de l'armée de Bourgogne et les premières colères de son redoutable chef. La châsse de sainte Angadresme, patronne de la ville, ayant été solennellement promenée, tous les habitants crurent à son assistance miraculeuse, et il n'y en eut aucun dont le cœur faiblît devant le danger. Les femmes surtout se distinguèrent par leur merveilleuse intrépidité. « Elles montaient sur la muraille pour apporter des traits, de la poudre et des munitions; elles-mêmes roulaient de grosses pierres et versaient l'eau chaude, la graisse fondue et l'huile bouillante sur les assiégeants. » Il y en eut une entre autres, nommée Jeanne Lainé, et que la tradition appelle Jeanne Hachette, qui, au plus fort de l'assaut, saisit, quoique sans armes, la bannière d'un Bourguignon au moment où il allait la planter sur la muraille. Cette bannière a été longtemps conservée comme un trophée glorieux dans une des églises de la ville.

Cependant l'énergie de la population de Beauvais donna le temps au Roi d'y envoyer du secours, et après vingt-quatre jours de siége, après un sanglant et inutile assaut, Charles-le-Téméraire se retira en marquant sa route par d'affreux ravages. Louis XI prodigua les récompenses à la ville de Beauvais, aux femmes en particulier, et parmi elles à Jeanne Hachette.



LEVÉE DU SIÉGE DE RHODES

(19 AOUT 1480)

Peint par M. Edouard Odier en 1839, gravé par Frilley.

Mahomet II avait juré, sur les ruines de Négrepont (1470), d'anéantir l'ordre des chevaliers de Rhodes et de tuer lui-même, de sa main, le grand maître. Ce ne fut toutefois qu'au bout de dix années qu'il put songer à accomplir ce redoutable serment.

L'an 1480, vers la fin du mois de mai, le grand vizir Misach Paléologue, renégat de l'ancienne famille des empereurs grecs, parut devant Rhodes avec une flotte qui, au rapport des contemporains, ne portait pas moins de cent mille hommes. La ville fut attaquée à la fois par terre et par mer : pendant trois mois la formidable artillerie de Mahomet II ne cessa pas de foudroyer ses murailles. Deux fois repoussés dans leurs assauts contre le fort Saint-Nicolas, les Turcs dirigèrent contre la basse ville et le quartier des Juifs une attaque plus forte et mieux concertée. Dès l'abord elle réussit. Le rempart est escaladé en silence, la garde endormie est égorgée, et le drapeau des infidèles arboré en signe de triomphe.

« C'en étoit fait de Rhodes, dit Vertot, sans un prompt secours; mais le grand maître, Pierre « d'Aubusson, averti du péril que couroit la place, fit déployer sur-le-champ le grand étendard de « la religion, et, se tournant vers des chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui pour marcher aux « endroits qui seroient les plus pressés : « Allons, mes frères, leur dit-il avec une noble audace, « combattre pour la foi et pour la défense de Rhodes, ou nous ensevelir sous ses ruines! » Il s'avance « aussitôt à grands pas à la tête de ses chevaliers, et voit avec surprise deux mille cinq cents Turcs « maîtres de la brèche, du rempart, de tout le terre-plein qui le bordoit. Comme les maisons et les « rues étoient bien plus basses, on ne pouvoit aller à eux et monter sur le haut du rempart que par « deux escaliers qu'on y avoit pratiqués autrefois, mais qui étoient alors couverts des débris de la « muraille. Le grand maître prend une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierres, et, sans « s'étonner de celles que les ennemis jetoient sur lui, monte le premier, une demi-pique à la main; « les chevaliers, à son exemple, les uns avec des échelles et d'autres en gravissant parmi ces décom« bres, tâchent de le suivre et de gagner le haut du rempart. »

La lutte fut terrible : le sang des chevaliers y coula à grands flots, et le grand maître lui-même fut deux fois renversé. Mais ni cette double chute ni les sept blessures qu'il a reçues ne ralentissent son ardeur. La vue du sang qui ruisselle sur son armure ne fait qu'enflammer ses frères d'armes de la soif de la vengeance, et, après une mêlée épouvantable, les Turcs, subjugués par l'énergie surnaturelle de leurs ennemis, prennent la fuite. Cet assaut fut le dernier. Paléologue découragé se retira dans son camp, puis sur ses vaisseaux, et pendant que, couvert de confusion, il faisait voile vers le Bosphore, Pierre d'Aubusson allait dans l'église de Saint-Jean rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter.



ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS,

15 JANVIER 1484.

Peint par ALAUX



Dessiné par RAYNAUD, gravé par NIVET.

Louis XI, en mourant, avait laissé les affaires du royaume entre les mains de sa fille Anne, mariée au sire de Beaujeu, de la branche de Bourbon; mais le jeune Roi Charles VIII, âgé de plus de treize ans, était majeur d'après la fiction de la loi, et par suite l'autorité de la régente fut contestée. Les princes du sang, ayant à leur tête le duc d'Orléans, depuis Louis XII, se rassemblèrent à Amboise pour élever un gouvernement rival à côté de celui d'Anne de Beaujeu. Entre les deux partis prêts à se combattre l'opinion publique invoqua les Etats-Généraux; la régente les convoqua à Tours pour le 15 janvier 1484. La grande salle de l'archevêché fut préparée pour les recevoir.

« Dans la partie du fond était une estrade en bois au milieu de laquelle on avait placé le trône royal. Auprès du trône, à gauche, se tinrent debout le comte de Dunois, à la même hauteur que le Roi, et à côté de Dunois le comte d'Albret; derrière eux, et en suivant, le comte de Foix et le prince d'Orange. A la droite du trône se voyait un fauteuil où était assis le duc de Bourbon, puis en face de lui un second fauteuil destiné au chancelier. Derrière le fauteuil du duc de Bourbon se trouvait un banc qu'occupaient ensemble messires les cardinaux de Lyon et de Tours, les seigneurs de Gaure, de Vendôme et autres. A gauche, auprès du trône, sur un banc placé de biais, siégeaient les ducs d'Orléans et d'Alençon, et les comtes d'Angoulême, de Beaujeu et de Bresse... Une foule nombreuse d'autres seigneurs était debout dans l'étendue de l'estrade.

« L'autre partie de la salle était remplie par les députés.

« En face et en dehors de l'estrade une place avait été faite pour le greffier... »

(*Journal des Etats-Généraux de* 1484, par Jehan Masselin.)

MARIAGE
DE CHARLES VIII ET D'ANNE DE BRETAGNE,

16 DÉCEMBRE 1491.

Peint par Saint-Evre en 1837.



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste et Guillaumot.

François II, duc de Bretagne, étant mort sans enfants mâles, la couronne ducale était passée sur la tête d'Anne, sa fille, et la main de cette princesse, héritière du dernier des grands fiefs de la monarchie qui eût gardé son indépendance, était devenue l'objet d'une ambitieuse rivalité. Le sire d'Albret avait affiché des prétentions que rien ne soutenait; Maximilien, Roi des Romains, avait été plus heureux : il avait épousé la jeune duchesse par procuration, et déjà Anne prenait le titre de Reine et se promettait celui d'Impératrice. Mais, à aucun prix, le Roi de France ne pouvait permettre un mariage qui laissait une des portes de ses Etats ouverte en tout temps à l'un de ses plus redoutables ennemis. Le conseil de Charles VIII résolut donc d'emporter, s'il le fallait, par la force la main de la princesse et de saisir cette occasion, unique peut-être, de réunir un si beau fief à la couronne. Des troupes entraient de tous côtés en Bretagne : Anne était assiégée dans Rennes; une commission mixte venait d'être nommée pour décider si c'était à elle ou au Roi de France qu'appartenait le duché. Elle comprit qu'il fallait céder. Elle traita secrètement avec le prince d'Orange, et « un beau jour, Charles VIII, dit Molinet, étant allé accomplir un pèlerinage à Notre-Dame, près de Rennes, sa dévotion faite, il entra dans Rennes, accompagné de cent hommes d'armes et de cinquante archers de sa garde, salua la duchesse et parlementa longtemps avec elle. Trois jours après se trouvèrent en une chapelle, où, en présence du duc d'Orléans, de la dame de Beaujeu, du prince d'Orange, du seigneur Dunois, du chancelier de Bretagne et d'autres, le Roi fiança ladite princesse. » Puis au bout de quinze jours, Anne de Bretagne vint joindre Charles VIII au château de Langeais en Touraine, et leur mariage fut célébré en présence de toute la cour, le 6 décembre 1491.

Anne, toujours Bretonne au fond du cœur, avait conclu cette union comme un traité de paix après la guerre; elle avait soigneusement réservé toutes les chances possibles en faveur de l'indépendance de son pays. Mais ses secondes noces avec Louis XII et le mariage de sa fille Claude avec François Ier consommèrent plus tard la réunion de la Bretagne au corps de la monarchie.



ISABELLE D'ARAGON

IMPLORE CHARLES VIII EN FAVEUR DE SA FAMILLE,

14 OCTOBRE 1494.

Peint par Th. Fragonard.



Dessiné par Lorillot, gravé par Gowland.

Charles VIII était entré en Italie pour y réclamer l'héritage litigieux de la couronne des Deux-Siciles. A son approche la Lombardie avait ouvert toutes ses villes; c'était Louis Sforza, oncle et tuteur du jeune duc Jean Galéas, qui conduisait lui-même, comme par la main, le Roi de France. Arrivé dans le château de Pavie, Charles VIII voulut voir son malheureux cousin, qui s'éteignait dans les langueurs d'une cruelle maladie. La présence de Louis le More, dont l'œil surveillait sa victime, empêcha les deux jeunes princes de se parler en liberté. « Charles VIII, dit Guichardin, se contenta d'exprimer à Galéas la peine que lui faisait son état et de le consoler par l'espoir d'un prochain rétablissement; mais, au fond du cœur, et le Roi et ceux qui l'entouraient étaient émus de pitié en songeant au peu qu'avait à vivre l'infortuné jeune homme, condamné à périr par la perfidie de son oncle. Ce sentiment douloureux s'accrut encore par la présence de son épouse, Isabelle d'Aragon, qui, tremblant pour les jours de son mari et d'un enfant qu'elle avait de lui, en même temps qu'elle était effrayée du péril de son père et de toute sa famille, vint, à la face de tous, se jeter misérablement aux pieds du Roi, en lui recommandant, avec des flots de larmes, et son père et toute sa maison. Le Roi, touché de son âge et de sa beauté, en eut grande compassion. Toutefois, ne pouvant, sur un aussi léger motif, suspendre une aussi grande expédition, il répondit qu'au point où en était l'entreprise il était obligé de la poursuivre. »

(Guicciardini, *Storia d'Italia*, lib. I.)



ENTRÉE DE CHARLES VIII
DANS ACQUAPENDENTE

(7 DÉCEMBRE 1494)

Peint par **Hostein**, d'après le tableau de **Chauvin**.

Charles VIII poursuivit sa marche sans que rien l'arrêtât, et franchit les frontières de la Toscane. Là, Pise attendait en lui son libérateur, et, malgré les ombrages du patriotisme florentin, Savonarole, qui l'appelait comme *le fléau de Dieu,* fit tomber devant lui les portes de sa patrie. Mais les villes de la campagne romaine ne semblaient pas lui promettre le même accueil. Le pape Alexandre VI, Espagnol de naissance, était uni d'intérêt avec la maison d'Aragon, et avait interdit au roi de France, sous peine d'excommunication, l'entrée des États de l'Église. Cependant, le 7 décembre 1494, Charles VIII était sous les murs d'Acquapendente, la première ville des États pontificaux à la frontière de Toscane. Il n'y trouva point de garnison ennemie, mais bien le clergé tout entier, qui sortit à sa rencontre en grand appareil, avec la croix, les reliques et le saint sacrement. Il put s'assurer alors que, malgré les menaces d'Alexandre VI, il traverserait la campagne romaine, comme le reste de l'Italie, dans toute la tranquillité d'une marche triomphale.

ENTRÉE DE CHARLES VIII A NAPLES

(12 MAI 1495)

BATAILLE DE SÉMINARA

(24 JUIN 1495)

Pendant que Charles VIII s'endormait à Naples au milieu des fêtes, un orage menaçant se formait derrière lui. Le pape, le roi d'Espagne et le roi des Romains, le duc de Milan et la république de Venise se liguaient pour chasser les Français de l'Italie. Longtemps Charles accueillit avec incrédulité les avertissements répétés du sage Comines; il fallut se rendre enfin à l'évidence, et abandonner le séjour enchanté de Naples. Une moitié de l'armée française, sous les ordres du duc de Montpensier, reste à Naples pour garder le royaume; l'autre, commandée par le roi, reprend le chemin de la France. Mais à peine Charles VIII avait-il tourné le dos à sa conquête, que déjà le jeune roi détrôné, Ferdinand II, s'apprêtait à rentrer dans ses États les armes à la main. Débarqué à Reggio avec Gonzalve de Cordoue, il s'avança vers Séminara, où il surprit et fit prisonnier un petit corps de troupes françaises. Mais le sire d'Aubigny, qui commandait dans cette province, marcha rapidement à la rencontre de l'ennemi, et lui présenta la bataille. Le prudent Gonzalve ne voulait point l'accepter, mais Ferdinand fut contraint de céder à l'ardeur impétueuse de ses barons, qui comptaient sur le nombre comme sur une garantie assurée de la victoire. Leur illusion fut courte : dès le commencement de l'action, la cavalerie espagnole, chargée par les gendarmes français, fit une évolution en arrière pour revenir ensuite à la charge, selon l'usage des Maures, avec qui elle était accoutumée à combattre. L'infanterie napolitaine prit cette mesure pour le signal de la fuite, et se débanda. Ferdinand essaya en vain de la rallier : il faillit tomber aux mains de l'ennemi, et ne dut son salut qu'à l'héroïque dévouement de Jean d'Altavilla, l'un de ses gentilshommes. Cette victoire laissa pour quelques mois de plus le royaume de Naples aux mains des Français.



ENTRÉE DE CHARLES VIII A NAPLES,

12 MAI 1495.



Peint par Féron, gravé par Narcgeot.

Après plus d'un mois perdu à Rome dans de trompeuses négociations, Charles VIII met enfin son armée en mouvement vers Naples. Au seul bruit de son approche une révolution venait de s'y accomplir; le Roi Alphonse II, accablé sous le poids de l'exécration publique, avait renoncé à défendre son royaume et s'était réfugié dans un couvent de la Sicile. Le jeune et héroïque Ferdinand, son fils, ne lui succéda que pour se voir lâchement abandonné à San-Germano, où il attendait l'ennemi; à peine, au milieu des trahisons qui l'entouraient, put-il, en toute hâte, se sauver dans l'île d'Ischia.

Charles VIII ne marche plus dès lors comme un guerrier, dans le menaçant appareil de la conquête; c'est un Roi longtemps attendu par ses peuples et rendu enfin à leur amour. Naples l'appelle et s'est pour ainsi dire précipitée tout entière à sa rencontre. Il y entre avec l'éclatant cortége de son armée, au milieu des acclamations d'une foule enivrée par la nouveauté des événements et par la magnificence du spectacle. Les seigneurs du parti Angevin, jetés dans les cachots par l'ombrageuse tyrannie d'Alphonse, en sont tirés et viennent, avec l'enthousiasme de la joie et de la reconnaissance, baiser les mains et les pieds du jeune monarque. C'est ensuite le clergé qui, à la porte de la cathédrale, lui offre la couronne du royaume portée par deux enfants ailés, figurant deux anges. Charles, en la recevant, jure de défendre la religion envers et contre tous; puis il se rend au palais, où les grands du royaume lui remettent le sceptre et prêtent entre ses mains leur serment de foi et hommage.

Charles VIII et sa jeune noblesse ne surent pas recueillir les fruits de cette belle journée; ils jouirent de leur conquête avec une folle insouciance au lieu de s'y affermir, et Naples fut perdue presque aussi vite qu'elle avait été gagnée.



Ornement tiré du Vestibule des galeries de l'Empire, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste.





BATAILLE DE FORNOUE,

6 JUILLET 1495.

Peint par **Feron**, gravé par **J.-M. Fontaine**.

Pendant que Charles VIII s'endormait à Naples au milieu des fêtes, un orage menaçant se formait derrière lui. Le Pape, le Roi d'Espagne et le Roi des Romains, le duc de Milan et la république de Venise se liguaient pour chasser les Français de l'Italie. Longtemps Charles accueillit avec incrédulité les avertissements répétés du sage Comines; il fallut se rendre enfin à l'évidence, et abandonner le séjour enchanté de Naples en même temps que les beaux rêves de la conquête de l'Orient. Une moitié de l'armée française, sous les ordres du duc de Montpensier, reste à Naples pour garder le royaume; l'autre, commandée par le Roi, reprend le chemin de la France. Cette retraite fut pleine de fatigues et de périls; l'histoire a conservé le souvenir de la patiente énergie avec laquelle les Suisses traînèrent à bras, au travers de l'Apennin, cette pesante artillerie, naguère la terreur des Italiens. Mais après un si prodigieux effort, tout ce qu'on avait gagné c'était de se trouver aux portes de la Lombardie, en face d'un ennemi de beaucoup supérieur. Charles demande le passage; on le lui refuse, et alors s'engage sur la rive droite du Taro, dans le bassin de Fornovo, une bataille à jamais glorieuse pour les armes françaises.

L'armée des confédérés, au nombre de quarante mille hommes, était réunie sous les ordres de François de Gonzague, marquis de Mantoue, l'un des *condottieri* les plus renommés de l'Italie. Neuf mille Français excédés de fatigues n'hésitèrent pas à chercher un passage à travers cette masse épaisse d'hommes et de chevaux. La tactique italienne, appuyée du nombre, eut beau déployer toutes ses ressources; la *furie française*, à laquelle rien ne pouvait résister, l'emporta. En vain Gonzague, par une manœuvre habile, s'était flatté de couper l'arrière-garde; Charles VIII déconcerte à coup d'épée ses calculs et a bientôt dégagé les siens par une charge victorieuse. Les Stradiotes, milice albanaise à la solde de Venise, qui devaient appuyer le mouvement du marquis de Mantoue, oublient le combat pour se jeter en pillards sur les bagages; et le comte de Caiazzo, au lieu d'attaquer de front la gendarmerie française, dès qu'il est en face d'elle tourne bride sans rompre une lance. Le massacre des Italiens fut épouvantable; jamais ils n'avaient connu une pareille guerre. Les Français eux-mêmes restèrent un moment comme étonnés de leur victoire et hésitèrent à poursuivre leur marche, tant il leur semblait incroyable qu'une si puissante armée se fût à si peu de frais dissipée devant eux.

Ornement tiré du foyer de la salle de l'Opéra, dessiné par Raynaud, gravé par Gowland.



Bataille de [illegible]

[illegible] Juillet [illegible]



CLÉMENCE DE LOUIS XII,

AVRIL 1498.

Peint par Gassies, gravé par J.-M. Fontaine.

Louis XII, à la tête du parti des princes, avait troublé de ses prétentions ambitieuses la minorité de Charles VIII. Vaincu à la bataille de Saint-Aubin du Cormier par le sire de La Trémoille, il était tombé prisonnier entre ses mains et avait expié ses rêves de domination par une captivité de trois années.

Lorsque la couronne passa sur la tête de ce prince en 1498, tous ceux qui avaient servi contre lui le Roi son prédécesseur occupaient les plus hauts emplois à la cour; La Trémoille, entre autres, avait l'office de premier chambellan. « Le Roi le manda de son propre mouvement, le confirma en tous ses états, offices, pensions et bienfaits, le priant de lui être aussi loyal qu'à son prédécesseur, avec promesse de meilleure récompense. » (*Mém. de La Trémoille*, ch. VIII, p. 158.) A ce noble traitement Louis XII ajouta cette parole si belle et si connue : « Le Roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. » Il traita avec la même générosité les autres courtisans, à qui leur dévouement pour Charles VIII faisait redouter son inimitié; il leur annonça qu'aucun d'eux ne serait privé de ses emplois et de ses honneurs.

Ornement tiré de la salle des Etats-Généraux, dessiné par Raynaud, gravé par Gowland.



Clémence de Louis XII

ÉTATS-GÉNÉRAUX DE TOURS,

14 MAI 1506.

Peint par BEZARD, gravé par S.-M. FONTAINE.

Louis XII avait convoqué les Etats-Généraux à Tours pour le 10 mai 1506. « Le 14 du même mois, dit M. de Sismondi, il reçut les députés dans la grande salle du château de Plessis-les-Tours. Il avait à sa droite les cardinaux d'Amboise et de Narbonne, le chancelier et beaucoup de prélats; à sa gauche, François, comte d'Angoulême, à qui il avait donné le titre de duc de Valois, les princes du sang, les plus grands seigneurs du royaume, le président du parlement de Paris et quelques-uns de ses conseillers. Thomas Bricot, chanoine de Notre-Dame et premier député de Paris, porta la parole. Il remercia le Roi d'avoir réprimé la licence des gens de guerre, en sorte qu'il n'y en avait plus de si hardi que de rien prendre sans payer; d'avoir abandonné à son peuple le quart des tailles; d'avoir enfin réformé la justice dans son royaume et appointé partout de bons juges, tant à la cour du parlement de Paris que dans les tribunaux inférieurs. « Pour toutes ces causes, dit-il, il devait être appelé le Roi Louis XIIe, Père du peuple. » Ce surnom, qui répondait aux sentiments de toute l'assemblée, fut reçu avec acclamation; le Roi lui-même fut si touché qu'on le vit répandre des larmes. »

Bricot, interprète du vœu national, s'agenouilla ensuite devant le Roi, avec tous les députés, pour le supplier de donner en mariage sa fille, Claude de France, au duc de Valois, qui régna après lui sous le nom de François Ier.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE père et fils aîné.



BATAILLE D'AIGNADEL,

14 MAI 1509.



Peint par **Jollivet**, gravé par **A. V. Fontaine**.

Louis XII, irrité contre Venise, son ancienne alliée, s'était uni à l'Empereur Maximilien, au Roi d'Angleterre et au Roi d'Espagne, pour humilier cette orgueilleuse république. Le Pape Jules II, quoique jaloux avant tout de *chasser d'Italie les Barbares*, avait accédé à cette alliance pour faire plier sous son ascendant la puissance vénitienne et la tourner ensuite avec le reste des forces de l'Italie contre les Français et les Allemands. La ligue de Cambrai avait été conclue (1509), et une bulle d'excommunication lancée contre le Doge et la république était venue en aide aux armes françaises.

Louis XII, en effet, était entré le premier en campagne; il avait passé l'Adda à Cassano sans rencontrer d'obstacle, et menaçait de séparer les Vénitiens de leurs magasins de Crême et de Crémone. L'Alviane et Pitigliano se mettent alors en mouvement pour chercher auprès de Crême une plus sûre position. Mais dans leur marche simultanée les deux armées se rencontrent fortuitement, et le combat s'engage. L'Alviane veut rappeler à lui son collègue, qui l'a devancé, mais celui-ci se refuse à courir les risques d'une bataille que le sénat a ordonné d'éviter, et le laisse seul contre toute l'armée française. Ce fut la vaillante infanterie des *Brisighella*, naguère formée en Romagne, et que distinguaient ses casaques à moitié rouges et blanches, qui soutint seule tout l'effort de la bataille. Ces braves gens, encouragés par l'intrépidité de leur chef, se firent tuer presque jusqu'au dernier; on en compta six mille couchés par terre. Vingt canons tombèrent aux mains des Français, et l'Alviane, blessé au visage, fut amené prisonnier devant Louis XII. La bataille d'Aignadel porta un coup terrible à la puissance de Venise, mais sans assurer au Roi de France les conquêtes qu'il était venu chercher; d'autres mains que les siennes devaient recueillir les fruits de sa victoire.

Candélabre de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessiné par Raynaud, gravé par Lavoignat.



lignadet

BAYARD SUR LE PONT DE GARIGLIANO

(DÉCEMBRE 1503)

Les Français faisaient un dernier effort pour reconquérir le royaume de Naples, enlevé à Louis XII par la perfidie de Ferdinand le Catholique et l'habileté guerrière de Gonzalve de Cordoue.

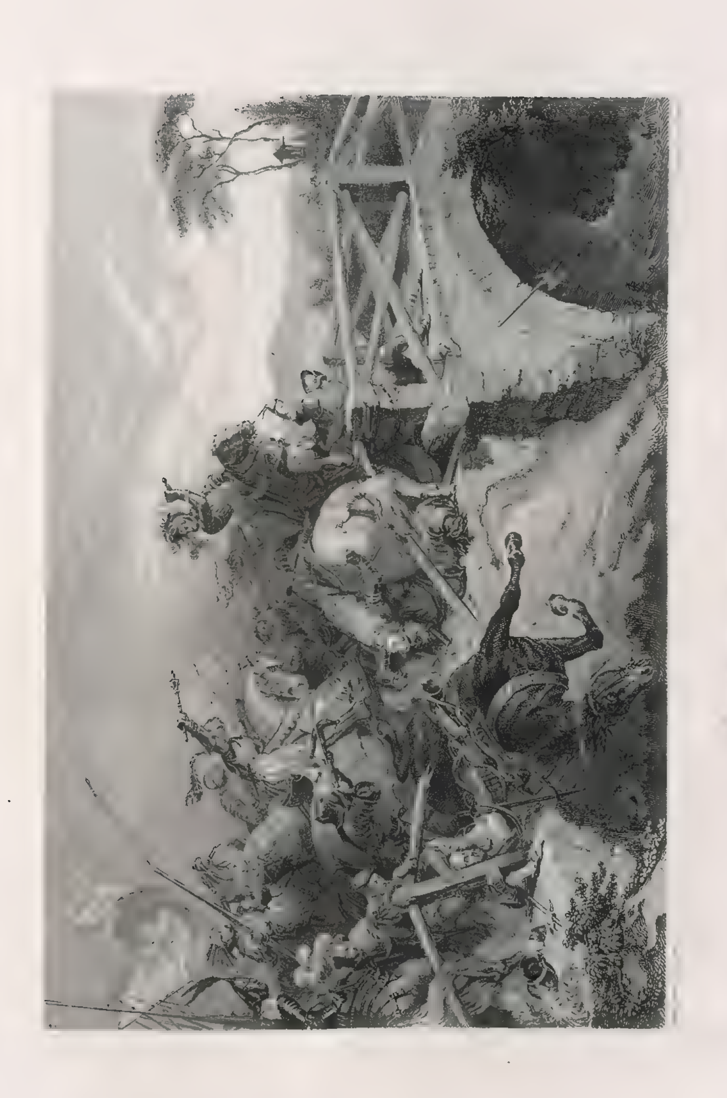
Un parti de cavalerie espagnole s'avançait à la dérobée pour surprendre le camp français. Bayard, dont l'œil était toujours ouvert, s'en aperçut. « Si commencea à dire à l'escuyer Basco, son compaignon : « Monseigneur l'escuyer, mon amy, allez vistement querir de noz gens pour garder ce pont, ou nous sommes tous perduz; ce pendant je mettray peine de les amuser jusques à vostre venue : mais hastez-vous; » ce qu'il fist. Et le bon chevalier, la lance au poing, s'en va au bout dudit pont, où de l'autre costé estoient desjà les Espaignolz prestz à passer; mais comme lyon furieux va mettre sa lance en arrest, et donna en la troppe, qui desjà étoit sur ledit pont. De sorte que trois ou quatre se vont esbranler, desquelz en cheut deux en l'eaue, qui oncques puis n'en releverent, car la rivière estoit grosse et profonde. Cela fait, on luy tailla beaucoup d'affaires; car si durement fut assailly, que sans trop grande chevalerie n'eust sceu résister : mais comme un tigre eschauffé s'accula à la barrière du pont, à ce qu'ilz ne gaignassent le derrière, et à coup d'espée se deffendit si très bien que les Espaignolz ne sçavoient que dire, et ne cuydoient point que ce fust ung homme, mais ung ennemy (un diable). Brief, tant bien et si longuement se maintint, que l'escuyer le Basco, son compaignon, luy amena assez noble secours, comme de cent hommes d'armes; lesquelz arrivez firent ausdits Espaignolz habandonner du tout le pont, et les chasserent ung grand mille de là. »

VICTOIRE DES FRANÇAIS

SUR LA FLOTTE ANGLAISE, DEVANT BREST

(25 AVRIL 1513)

Pendant que l'Italie était le théâtre de ces sanglantes guerres, Henri VIII, entré dans la *sainte ligue* contre la France, préparait une descente sur les côtes du royaume. Louis XII, pour écarter ce danger, fit, selon le récit de Du Bellay, « passer par le destroict de Gibraltar quatre galères soubs la charge du capitaine Prégent, pour résister aux incursions que faisoient les Anglois sur la mer de Ponant, le long des costes de Normandie et Bretaigne; l'amiral d'Angleterre, lequel avoit donné la chasse aux galères dudit Prégent, jusque près de Brest, fut combattu par lesdites galères, et fut blessé ledit amiral, qui mourut peu de jours après. De rechef, devant Saint-Mathieu en Bretaigne, le jour de Saint-Laurent, fut combattu par quatre-vingts navires angloises contre vingt bretonnes et normandes, et estant le vent pour nous et contraire aux Anglois, fut combattu en pareille force : et entre autres le capitaine Primauguet, breton, capitaine de *la Cordelière*, navire surpassant les autres en grandeur, que la royne Anne avoit fait construire et équipper, se voyant investy de dix ou douze navires d'Angleterre, et ne voyant moyen de se développer, voulut vendre sa mort; car ayant attaché *la Régente* d'Angleterre, qui estoit la principale nef des Anglois, jeta feu, de sorte que *la Cordelière* et *la Régente* furent bruslées, et tous les hommes perdus, tant d'une part que d'autre. »





PRISE DE BOLOGNE,

21 MAI 1511.

Peint par LARIVIÈRE et NAIGEON en 1837.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par COWLAND

A peine Jules II eut-il obtenu de Venise ce qu'il en réclamait qu'il s'empressa de la réconcilier avec l'Eglise et de s'allier avec elle contre les Français. Ferdinand-le-Catholique, Henri VIII et l'Empereur Maximilien entrèrent dans cette nouvelle alliance, et Louis XII, naguère le chef de la ligue de Cambrai, la vit alors, sous le nom de *sainte ligue*, tournée contre lui tout entière.

L'âme de cette guerre, c'était le Pape avec ses passions ardentes et irréconciliables. Il était venu s'établir à Bologne, reconquise sur la famille de Bentivoglio, et de là il poussait impétueusement toutes les forces de l'Italie contre le duc de Ferrare, allié de la France. C'est alors qu'on le vit entrer par la brèche dans les murs de la Mirandole, qu'au cœur de l'hiver il avait emportée d'assaut. Mais, après quelques pieuses hésitations de conscience, Louis XII s'était décidé à traiter en ennemi le chef de l'Eglise, et le maréchal de Trivulce, libre d'agir, s'avança par une manœuvre hardie sur Bologne. Jules II, à son approche, fuit en toute hâte vers Ravenne pour y trouver un plus sûr asile, et laisse son neveu, le duc d'Urbin, en face des Français. Le courage manqua à ce capitaine et à ses soldats, comme il avait manqué au Pontife. Ils furent en un instant dispersés par l'armée française, et tel fut l'entraînement de la déroute qu'il ne resta aux mains du vainqueur que l'artillerie et les bagages. Cette victoire, dont le principal trophée fut des bêtes de somme, reçut des Français le nom dérisoire de *journée des âniers*. Elle rendit Bologne aux Bentivoglio. La haine populaire s'exerça contre la statue en bronze de Jules II, œuvre colossale de Michel-Ange. On la jeta à bas, et elle servit à fondre deux canons, qui, au bout de six jours, étaient tournés par le peuple contre la citadelle.

PRISE DE BRESCIA PAR GASTON DE FOIX,

19 FÉVRIER 1512.

Peint par **Labivière** en **1837**, gravé par **Demare**.

La prise de Bologne fut suivie de quelques succès qui ne coûtèrent guère plus aux armes françaises; mais Raymond de Cardonne ne tarda pas à amener au Pape les secours de l'Espagne, et la lutte devint pour Louis XII bien autrement redoutable. C'est alors qu'il envoya en Italie son jeune neveu, Gaston de Foix, le plus impétueux capitaine qui eût paru jusqu'alors au-delà des monts. Gaston commença par gagner ou intimider les Suisses, que Jules II avait appelés à son aide, et il les fit rentrer dans leurs montagnes. Le 7 février il sauve Bologne assiégée, en y entrant à la faveur de la neige et de l'ouragan; le 18 il était devant Brescia, où le comte Avogaro venait de relever l'étendard de Venise; le 19 il avait forcé cette ville et la livrait aux impitoyables vengeances de son armée.

Dans le terrible assaut qui emporta cette place, Gaston de Foix paya de sa personne comme le plus simple chevalier, et on le vit « oster ses souliers et se mettre en escharpin de chausses pour escalader la muraille. » Mais ce fut à Bayard qu'appartint la palme du courage pendant le combat comme celle de la générosité après la victoire.

« Les François, raconte son écuyer qui a écrit son histoire, cryoient : *France! France!* ceulx de la compaignie du bon chevalier cryoient : *Bayard! Bayard!* les ennemis cryoient : *Marco! Marco!*... Mais s'ils avoyent grant cœur de deffendre, les François l'avoyent cent fois plus grant pour entrer dedans, et vont livrer ung assault merveilleux par lequel ils repoussèrent un peu les Vénitiens; quoy voyant le bon chevalier, commencea à dire : « Dedans! dedans, compaignons! ils sont nostres. « Marchez! tout est deffait. » Lui-même entra le premier et passa le rempart, et après lui plus de mille, de sorte qu'ils gaignèrent le premier fort; et y en demoura de tous les costés, mais peu du François. Le bon chevalier eut un coup dedans le hault de la cuysse, et entra si avant que le bout rompit, et demoura le fer et ung bout du fust dedans. Bien cuyda estre frappé à mort de la douleur qu'il sentit; si commencea à dire au seigneur de Molart : « Compaignon, faites marcher vos gens; la « ville est gaignée demy; je ne saurois tirer oultre, car je suis mort. » Le sang lui couloit en habondance. Si lui fut force de mourir sans confession, ou se retirer hors de la foule avecques deux de ses archiers, lesquels lui estanchèrent au mieulx qu'ils peurent sa playe avecques leurs chemises, qu'ils descirèrent et coupèrent pour ce faire. »

(*Histoire du bon Chevalier sans paour et sans reprouche.*)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste.



BATAILLE DE RAVENNES,

11 AVRIL 1512.

Peint par ARY SCHEFFER en 1824, gravé par BLANCHARD.

Raymond de Cardonne avait reculé devant l'impétuosité de Gaston de Foix. Il voulait à tout prix éviter la bataille, attendant le moment où l'édit de Maximilien, qui rappelait les lansquenets, éclaircirait les rangs de l'armée française; mais Gaston, en menaçant l'importante ville de Ravennes, le contraignit à en venir aux mains pour la sauver.

Les premiers succès de la journée furent pour les Espagnols, dont l'artillerie ravageait les rangs de l'infanterie ennemie, pendant que la leur, couchée sur le ventre, ne souffrait aucune perte. Cette habile disposition était l'œuvre de Pietro Navarro, dont les inventions perfectionnèrent beaucoup alors l'art militaire. Mais le chef de la gendarmerie italienne, Fabrizio Colonna, impatient de voir ses cavaliers exposés seuls à tout le feu des batteries françaises, fit un mouvement en avant, que Navarro fut forcé de suivre avec ses fantassins. L'impétuosité redoutable des gendarmes français reprit par là tous ses avantages. En un instant la cavalerie espagnole fut rompue et dispersée, et l'infanterie elle-même, qui avait déjà entamé le corps de lansquenets, rudement chargée, céda le champ de bataille. Cependant elle se retirait en bon ordre, et Gaston de Foix, irrité du massacre qu'elle avait fait des siens et de l'opiniâtre résistance qu'elle lui opposait encore, ordonne contre elle une dernière charge. Il est blessé et renversé de cheval, et un soldat espagnol lui traverse le corps de son épée. L'honneur de la journée n'en resta pas moins aux Français, mais trop chèrement acheté par la perte du héros qui seul pouvait alors soutenir et faire triompher leur cause en Italie.



ROBERT STEWART,
COMTE DE BEAUMONT-LE-ROGER, SEIGNEUR D'AUBIGNY,
MARÉCHAL DE FRANCE LE 1ER AVRIL 1514, ✠ 1544.

N° 1328. Dessiné par RAYNAUD, tiré de la salle des maréchaux.



CHAPITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN

A RHODES

CONVOQUÉ PAR LE GRAND MAITRE FABRICE CARETTE,

1514.

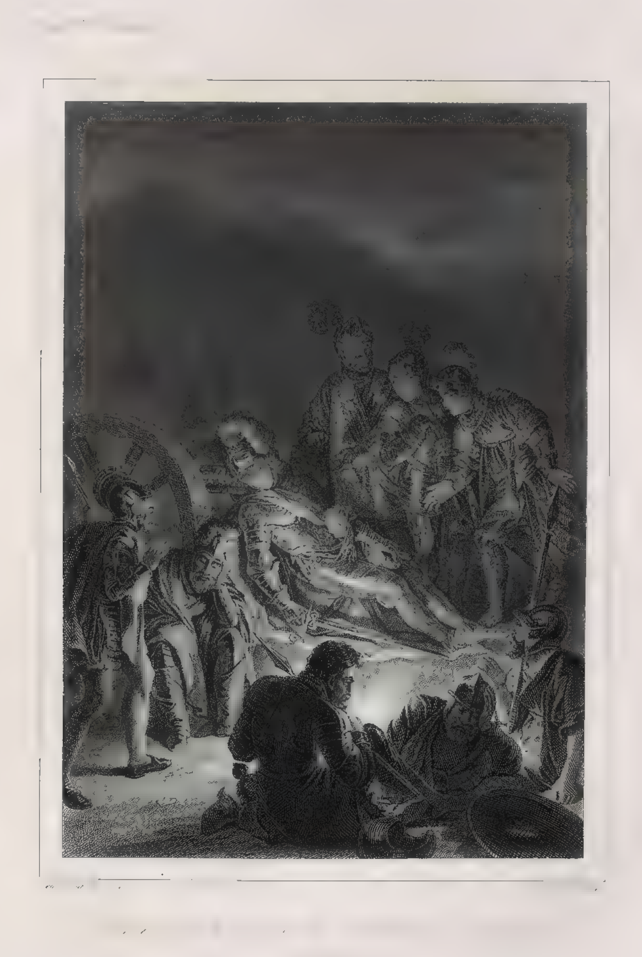
Peint par Jacquand, gravé par Delannoy.

Le sultan Selim, conquérant de la Syrie, de l'Arabie et de l'Égypte, ne voyait plus en Orient d'autre obstacle à sa puissance que la petite île de Rhodes et les chevaliers qui l'occupaient. Tous ses projets se tournèrent de ce côté. C'est alors que Fabrice Carette (Fabrizio Caretto, d'une illustre famille romaine) fut élevé à la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Jean. Réparer les ruines entassées pendant le siége que la ville avait soutenu trente-trois ans auparavant, relever et agrandir les fortifications, rappeler tous les chevaliers dispersés dans les commanderies d'Europe, lever de l'argent et des troupes, enfin faire tête par tous les moyens possibles à l'orage qui allait fondre sur Rhodes, tel était le premier devoir du grand-maître, telle fut sa première pensée, et pour l'accomplir, presque au lendemain de son élection il convoqua le chapitre général de l'Ordre.

Les ressources qu'il demandait lui furent toutes accordées, et Rhodes, sortie de ses ruines, fut en état de soutenir l'effort de la puissance ottomane; mais ce n'était point à Fabrice Carette qu'il était réservé de défendre cette ville, non plus qu'à Selim de l'attaquer; l'un et l'autre léguèrent cette redoutable tâche à leur successeur.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Achard.





BATAILLE DE MARIGNAN,

14 SEPTEMBRE 1515

Peint par **Fragonard**, gravé par **Monnin**.

François Ier, à peine monté sur le trône, songea à reconquérir le duché de Milan, où régnait Maximilien Sforza, sous la protection des hallebardes suisses. Il eut bien vite ramassé une armée, pendant que ses envoyés resserraient avec le sénat de Venise cette vieille alliance, commandée par la politique, que Louis XII lui-même avait fini par renouer après l'avoir rompue dans une vaine fantaisie de conquête. François se rendit alors à Grenoble, et pour descendre sur les terres de son allié, le marquis de Saluces, s'engagea, à gauche du mont Genèvre, entre Barcelonette et L'Argentière, par un sentier des Alpes que jamais la grande armée n'avait encore franchi. Le cinquième jour il arriva dans les plaines du marquisat de Saluces.

On négocia d'abord avec les Suisses, et François Ier s'efforça par tous les moyens de les faire rentrer dans son alliance. Mais une seconde armée de ces montagnards venait de descendre en Italie, demandant impatiemment la guerre et le pillage, et le cardinal de Sion, en s'appuyant sur ces nouveaux venus, eut bientôt ramené les autres sous la bannière de Sforza. « Prenez vos piques, leur criait-il; battez vos tambours, et marchons sans perdre de temps, pour assouvir notre haine sur ces Français et nous abreuver de leur sang. »

(*Guichardin*, liv. XII.)

A ce cri de guerre les Suisses, au nombre de trente-cinq mille, s'ébranlent et sortent de Milan pour aller au-devant du Roi de France, dont les quartiers touchaient presque aux murs de cette capitale. C'était une mauvaise position que celle des troupes françaises en avant de Marignan, à San-Donato et Sainte-Brigitte; mais on ne s'attendait pas à y être attaqué. Aussi les Suisses, arrivés au déclin du jour, commencèrent par tout renverser devant eux. Ni les coups d'une batterie dirigée par le fameux Pietro Navarro, passé au service de France, ni les charges impétueuses de la gendarmerie, ne les arrêtèrent, et après quatre heures de combat, à la lumière de la lune, tout ce que purent gagner les Français, fut de se replier sur une meilleure position et de relever leurs batteries, en attendant le jour. C'est alors que, selon le langage de Martin du Bellay, « coucha le Roy toute la nuist, armé de toutes ses pièces, hormis son habillement de teste, sur l'affust d'un canon. Et demanda à boire, ledit seigneur, ajoute Fleuranges dans ses Mémoires; car il étoit fort altéré; et y eut un piéton qui lui alla quérir de l'eau qui étoit toute pleine de sang .. »

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Suisses revinrent à la charge avec plus de fureur que la veille; mais les Français étaient mieux préparés à les recevoir, et ce fut en vain qu'ils assaillirent chacune des entrées du camp l'une après l'autre. Tous leurs efforts pour s'emparer de l'artillerie qui éclaircissait leurs rangs étaient inutiles; la cavalerie ne cessait de charger sur leurs flancs, et déjà ils commençaient à chanceler, lorsque retentit le cri de guerre des Vénitiens : *Saint Marc! Saint Marc!* et que parut l'Alviane avec une faible avant-garde, qui fut prise pour toute son armée. Les Suisses n'osèrent pas l'attendre, et se replièrent en bon ordre vers Milan. Plus de douze mille d'entre eux, mais aussi plus de six mille Français, étaient couchés sur le champ de bataille. Ainsi finit la fameuse journée de Marignan, ce *combat de géants*, comme l'appelait le vieux maréchal de Trivulce, qui avait assisté à dix-huit batailles rangées.



FRANÇOIS Ier ARMÉ CHEVALIER PAR BAYARD,

14 SEPTEMBRE 1515.

Peint par FRAGONARD.

Dessiné par LORILLOT, gravé par LACOSTE père et fils aîné.

« Le soir du vendredi, auquel finit la bataille à l'honneur du Roi de France, fut joie démenée parmi le camp, et en parla-t-on en plusieurs manières, et s'en trouva des mieux fesants les uns que les autres. Mais sur tous fut trouvé que le bon chevalier (Bayard), par toutes les deux journées, s'estoit montré tel qu'il avoit accoustumé en autres lieux où il estoit en pareil cas. Le Roi le voulut grandement honorer, car il prit l'ordre de chevalerie de sa main. Il avoit bien raison, car de meilleur ne l'eust sceu faire. »

(*Mémoires de Bayard*, chap. LX, p. 382.)

François Ier conféra à son tour le même honneur au brave Fleuranges.



N° 93.
(Série II, Section 3.)



MORT DE LÉONARD DE VINCI

(2 MAI 1519)

Peint par Ménageot.

C'est sur la fin de sa carrière, lorsqu'il était déjà sexagénaire, que le grand peintre florentin, cédant enfin aux pressantes sollicitations de François Ier se retira en France en 1515. Logé par ce prince au château de Clou, à Amboise, il reçut de lui jusqu'à ses derniers moments des témoignages d'affection et d'estime qui honorent autant l'artiste que le roi. La tradition populaire qui fait mourir Léonard de Vinci dans les bras de François Ier est donc tout au moins vraisemblable.

Léonard de Vinci est le premier peintre moderne qui ait eu le sentiment du beau idéal, et qui ait su en fixer les principes. Son œuvre est rare, et témoigne, par la perfection de toutes les parties, de la patience de son génie. Le ciseau lui était aussi familier que le pinceau. Il cultiva tous les arts du dessin et laissa des modèles dans tous les genres. Joignant même les préceptes à l'exemple, il a écrit un traité *della Pittura* où ses successeurs puisent encore d'utiles enseignements. On est étonné de la singulière étendue des facultés de l'homme extraordinaire qui a opéré la jonction du canal de la Mortésana à celui du Tessin, et donné le plan célèbre d'un canal de navigation de Florence à Pise, pendant qu'il peignait sur les murailles du couvent des Dominicains la fresque de la *Cène*. Artiste et ingénieur, il a contribué aux progrès des sciences et des arts, et il n'a qu'anticipé sur le jugement de la postérité, lorsqu'il écrivait au prince Ludovic Sforce, son ami et son protecteur : « Je puis, en temps de guerre, employer des machines nouvelles, telles que ponts, canons, bombardes, pièces de menue artillerie, toutes de mon invention, et faisant les plus grands ravages; attaquer les places fortes et les défendre par moyens non encore pratiqués. En temps de paix, je suis capable, en peinture, sculpture et architecture, mécanique et conduite d'eau, de tout ce qu'on peut attendre d'une créature mortelle. »



ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR,

7 JUIN 1520

Peint par **Debay** fils, gravé par **Millin**.

François Ier et Charles V s'efforçaient de gagner l'alliance de Henri VIII. François Ier se flatta qu'il lui suffirait d'une entrevue avec le Roi d'Angleterre pour en faire son ami; alors eut lieu entre les deux petites villes d'Ardres et de Guines la fameuse entrevue du *Camp du Drap d'or*.

« Avait fait le Roi de France, dit le maréchal de Fleuranges dans ses Mémoires, les plus belles tentes qui furent jamais vues et le plus grand nombre, et les principales étaient de drap d'or frisé dedans et dehors, tant chambres que salles et galeries, et tout plein d'autres draps d'or ras et toiles d'or et d'argent. Et avait dessus lesdites tentes force devises et pommes d'or, et quand elles étaient tendues au soleil il les faisait beau voir. Et y avait sur celle du Roi un saint Michel tout d'or, afin qu'elle fût cognue entre les autres, mais il était tout creux. Or quand je vous ai devisé de l'équipage du Roi de France, il faut que je vous devise de celui du Roi d'Angleterre, lequel ne fit qu'une maison; mais elle était trop plus belle que celle des Français et de plus de coûtance; et était assise ladite maison aux portes de Guines, assez proche du château, et était de merveilleuse grandeur en carrure, et était ladite maison toute de bois, de toile et de verre; et était la plus belle verrine que jamais l'on vit, car la moitié de la maison était toute de verrine; et vous assure qu'il y faisait bien clair. Et y avait quatre corps de maison, dont au moindre vous eussiez logé un prince. Et était la cour de bonne grandeur, et au milieu de ladite cour et devant la porte y avait deux belles fontaines qui jetaient par trois tuyaux, l'un l'hypocras, l'autre le vin et l'autre l'eau... Et était la chapelle de merveilleuse grandeur et bien étoffée, tant de reliques que de tous autres parements. Et vous assure que si tout cela était bien fourni, aussi étaient les caves; car les maisons des deux princes, devant le voyage, ne furent fermées à personne. »

Les deux monarques se rencontrèrent à cheval, et s'embrassèrent le lundi 7 juin, jour de la Fête-Dieu. Le cérémonial de cette première rencontre avait été réglé tout entier par une convention diplomatique, suivant les lois d'une sévère étiquette, et de manière à donner des garanties égales à la dignité et à la sûreté de chacun des deux monarques. Mais dès le lendemain matin, le Roi de France, *qui n'était pas homme soupçonneux*, alla faire visite à Henri VIII à Guines, sans être attendu, l'éveilla lui-même et l'aida à s'habiller. Henri lui rendit confiance pour confiance, les deux cours se mêlèrent, et trois semaines se passèrent en fêtes et en réjouissances. « Les deux Rois, raconte Martin de Bellay, laissant négocier les affaires par ceux de leur conseil, par douze ou quinze jours courrent l'un contre l'autre, et si trouva audit tournoi grand nombre de bons hommes d'armes, ainsi que vous pouvez estimer; car il est à présumer qu'ils n'amenèrent pas des pires... Je ne m'arrêterai à dire les grands triomphes et festins qui se firent là, ni la grande dépense superflue, car il ne se peut estimer : tellement que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. »

Charles-Quint trouva un moyen plus habile de s'assurer l'alliance de Henri VIII; il flatta son orgueil en l'allant lui-même visiter en Angleterre, et il fit briller aux yeux du cardinal Wolsey l'espoir de la tiare.







ENTRÉE
DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN
A VITERBE,
1527.

Peint par ODIER, gravé par REBEL.

Rhodes, arrachée à Mahomet II par l'intrépidité de Pierre d'Aubusson, était tombée aux mains de Soliman, malgré l'héroïsme du grand-maître Villiers de l'Isle-Adam. Aussi illustre dans son malheur que son prédécesseur l'avait été dans sa victoire, l'Isle-Adam recueillit avec une soigneuse humanité les débris de l'Ordre et de la population rhodienne, puis il alla montrer à l'Europe sa grande infortune, et s'achemina vers Rome pour intéresser le Pape au maintien d'un Ordre qui avait rendu tant de services à la chrétienté. La querelle de François Ier et de Charles-Quint, qui tenait en suspens tous les intérêts de la politique européenne, ne laissait guère alors aux pontifes romains d'autre pensée que celle de l'indépendance du Saint-Siége et de l'Italie, et Clément VII, prisonnier de l'Empereur, ne pouvait être qu'un bien faible médiateur auprès de ce puissant monarque, arbitre des destinées de l'Ordre. C'est alors que Villiers de l'Isle-Adam réunit ses chevaliers à Viterbe en un chapitre général. Dispersés sur les divers points de l'Europe, où la guerre était allumée, tous ne purent se rendre à la convocation du grand-maître. Cependant, ce fut à ce chapitre que fut remis le soin de décider si l'on courrait les chances d'une expédition pour reconquérir Rhodes, ou si l'on accepterait l'île de Malte, offerte à l'Ordre par Charles-Quint. Ce dernier parti prévalut; mais l'Isle-Adam, gardien soigneux des hautes prérogatives qui lui étaient confiées, ne consentit à recevoir le don de l'Empereur qu'à condition que la *religion* aurait l'entière souveraineté de l'île, sans autre charge que celle de faire dire une messe tous les ans en mémoire de ce bienfait.

Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 94 *ter.*
(Série II, Section 3.)

94 TER



L'ORDRE DE SAINT-JEAN

PREND POSSESSION DE L'ILE DE MALTE

(26 octobre 1530)

Peint par Berthon.

Ce fut avec une amère douleur que Villiers de l'Isle-Adam renonça à l'île de Rhodes, si riche et si florissante, pour le stérile rocher de Malte, à peine couvert de quelques cabanes de pêcheurs. Ses regards étaient toujours tournés vers l'Orient, et il y rêvait la conquête de la ville de Modon, en Morée, qui eût rapproché l'ordre de l'ancien théâtre de sa puissance, et lui eût fourni l'espoir d'y rentrer un jour. Mais l'acte de donation de l'empereur avait été revêtu des dernières formalités, et « il ne manquait plus, dit Vertot, pour l'entier établissement des chevaliers dans Malte, que le passage du grand maître, du conseil et de tous les chevaliers dans cette île. On embarqua d'abord sur cinq galères, deux grandes caraques et différents vaisseaux de transport, ce peuple de Rhodes, qui s'était attaché à la fortune et à la suite de la *religion*. On mit dans les vaisseaux les effets et les titres de l'ordre, avec des meubles, des vivres et des munitions de guerre et de bouche. Un grand nombre de chevaliers et de troupes qui étaient à leur solde passèrent sur cette petite flotte qui, avant d'arriver, essuya une furieuse tempête, dans laquelle une galère, qui échoua contre un écueil, fut entièrement brisée. Une des caraques pensa aussi périr en s'enfonçant dans le sable; mais un vent contraire la releva, et on la remit à flot. Ceux qui tournent tout en augures ne manquèrent pas de publier que le ciel, par cet événement particulier, semblait désigner la destinée de l'ordre qui, après avoir essuyé tant d'orages et de périls, se fixerait enfin heureusement dans l'île de Malte…

« Le grand maître, le conseil et les principaux commandeurs entrèrent dans le grand port le 26 octobre, et, après être débarqués, ils allèrent droit à l'église paroissiale de Saint-Laurent. Après y avoir rendu leurs premiers hommages à celui que l'ordre reconnaissait pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château Saint-Ange[1], etc… »

(1) *Histoire de Malte*, liv. IX.



ENTREVUE

DE FRANÇOIS Ier ET DU PAPE CLÉMENT VII

A MARSEILLE,

13 OCTOBRE 1533.

Peint par LARIVIÈRE et X. DUPRÉ en 1837.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par CHEVIN.

Clément VII, jaloux de rétablir en Italie l'équilibre violemment rompu par le traité de Cambrai en 1529, songeait à s'allier le plus étroitement possible avec le Roi de France. Il lui avait fait offrir sa nièce, la fameuse Catherine de Médicis, pour le jeune duc d'Orléans, depuis Henri II, et s'était engagé, malgré ses infirmités et son grand âge, à venir trouver François Ier à Marseille.

Cette entrevue eut lieu comme elle avait été convenue. François Ier, en prodiguant au chef de l'Église les plus humbles marques de respect, trompa l'espoir de Henri VIII, qui s'était flatté de l'entraîner dans sa révolte contre le Saint-Siége. Il resta fidèle en toute chose au titre de Roi très chrétien. Le mariage du duc d'Orléans avec Catherine fut conclu; seulement la dot de la jeune princesse se borna à cent mille écus en argent comptant, et les trois magnifiques joyaux que promettait d'y joindre la forfanterie de l'ambassadeur pontifical, Gênes, Milan et Naples, ne sortirent pas des mains de l'Empereur.

JACQUES CARTIER

AVEC TROIS BATIMENTS

REMONTE LE FLEUVE SANT-LAURENT QU'IL VIENT DE DÉCOUVRIR

(1535)

Peint par M. Théodore Gudin, en ...

Jacques Cartier, navigateur de Saint-Malo, s'était proposé à Philippe de Chabot, grand amiral de France, pour aller visiter les terres de l'Amérique septentrionale désignées sous le nom de *Terre-Neuve.* Cette demande ayant été présentée au roi par le grand amiral, François Ier avait chargé Cartier lui-même d'exécuter ses projets; et dans un premier voyage, en 1534, il avait découvert le golfe Saint-Laurent et l'embouchure de ce fleuve. Mais l'approche de la mauvaise saison l'avait rappelé avant qu'il eût le temps de pousser plus loin ses découvertes. Sur le récit de son voyage, le roi ordonna un armement plus considérable que le premier : on équipa un bâtiment de cent vingt tonneaux, que Cartier commanda; on en mit sous ses ordres un autre de soixante tonneaux, et un troisième de quarante, propre à entrer dans les rivières où il n'y aurait pas assez d'eau pour les deux autres. Plusieurs jeunes gens de distinction s'embarquèrent avec Jacques Cartier en qualité de volontaires. Cette campagne commença par un acte public de religion. Le jour de la Pentecôte, les capitaines et les équipages firent ensemble leurs dévotions dans la cathédrale de Saint-Malo, et reçurent ensuite la bénédiction de l'évêque. Ils mirent à la voile le 19 mai 1535. Leur trajet, pour se rendre à Terre-Neuve, fut long et pénible; le mauvais temps sépara les bâtiments, mais ils se réunirent dans le détroit de Belle-Isle, où l'on avait assigné un rendez-vous. Cartier, dans sa première campagne, avait prolongé les côtes du golfe Saint-Laurent qui sont au sud du détroit de Belle-Isle; dans celle-ci, il ne s'écarta pas de la côte septentrionale, et pénétra, presque en ligne droite, dans l'intérieur du fleuve. Il le visita avec soin, et s'avança à sept à huit lieues au delà de l'endroit où depuis la ville de Québec a été bâtie. La rivière près de laquelle la flotte mouilla reçut le nom de *Sainte-Croix;* mais la postérité lui a donné celui de Jacques Cartier. Cartier remonta avec ses canots jusqu'à un village que les habitants appelaient *Hochelaga,* et sur les ruines duquel s'éleva plus tard la ville de Montréal, située à plus de cent cinquante lieues marines de l'embouchure du fleuve. Après un hiver rigoureux passé à Sainte-Croix, pendant lequel ses compagnons furent décimés par le scorbut, maladie encore inconnue aux navigateurs français, Cartier se rembarqua, le 6 mai 1536, avec deux bâtiments, n'ayant plus assez de monde pour manœuvrer le troisième, et sortit du fleuve par le canal qui est au sud de l'île d'Anticosti, et qu'il avait pris, en 1534, pour un golfe; il vint ensuite chercher le passage qu'il avait supposé, à la même époque, devoir exister au sud de Terre-Neuve; il le trouva, et compléta, par cette dernière découverte, celle du fleuve et du golfe Saint-Laurent. Les bâtiments arrivèrent à Saint-Malo le 16 juillet 1536. Jacques Cartier montra ainsi aux Français la route du Canada. (*Biographie universelle.*)





ANDRÉ DORIA

DISPERSE LA FLOTTE ESPAGNOLE

(1524)

Peint par M. Théodore GUDIN.

François Ier avait chargé le Génois André Doria, alors à son service, de veiller sur les côtes avec sa flotte, tandis qu'il rassemblait une armée pour venir délivrer la Provence envahie. La flottille de Doria rencontra, le 4 juillet, Philibert de Challon, prince d'Orange, revenant de Barcelone avec deux vaisseaux. Ils furent capturés par l'amiral de François Ier. Le prince d'Orange, fait prisonnier avec plusieurs seigneurs espagnols, fut enfermé dans la tour de Bourges. La même flotte attaqua, le 7 juillet, devant l'embouchure du Var, la flotte espagnole de Hugues de Moncade; elle lui coula à fond trois galères, et força le reste à abandonner les côtes de Provence. Cet échec, joint à l'approche de François Ier, qui venait par terre avec trente mille hommes de troupes et quinze cents hommes d'armes, détermina le duc de Bourbon à lever le siége de Marseille qu'il avait entrepris.

FRANÇOIS IER A LA ROCHELLE

(1543)

Peint par ROUGET.

La guerre durait depuis vingt-huit ans; la terre était imbibée de sang; la mer avait englouti hommes, vaisseaux et richesses; les impôts allaient toujours croissants. François Ier avait rendu le sel marchand; mais dans les provinces où cette denrée avait toujours joui de la franchise, il mit un léger impôt pour dédommager le trésor royal des pertes que lui faisait éprouver l'abolissement de la gabelle dans le reste du royaume. Les habitants de l'Aunis, du Poitou et de la Saintonge refusèrent de payer ce supplément et se révoltèrent contre les percepteurs. La ville de Bordeaux, la plupart de celles qui bordent la Garonne et la Dordogne suivirent leur exemple; celle de La Rochelle les imita : c'était un incendie qui s'étendait. François Ier crut qu'il ne fallait pas moins que sa présence pour l'arrêter. A la tête de son armée du Roussillon, il arriva en monarque irrité, et se conduisit en père indulgent : le pardon et de faibles diminutions accordées à propos firent tout rentrer promptement dans l'ordre.





BATAILLE DE CÉRISOLLES,

14 AVRIL 1544.

Peint par SCHNETZ, gravé par GIRARDET père.

Le marquis del Guasto, qui commandait en Italie les troupes impériales, avait conçu le hardi projet de se jeter sur Lyon par la Savoie, et ses premiers succès semblaient lui en promettre le facile accomplissement. C'est alors que François Ier mit à la tête de son armée de Piémont le comte d'Enghien, jeune prince de la maison de Bourbon, dont la bouillante ardeur rendit bientôt aux Français l'offensive.

Montluc raconte comment ce fut lui qui, par l'entraînement de sa vivacité gasconne, obtint du Roi, que ses revers avaient rendu timide, la permission de livrer bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette permission, apportée par lui dans le camp près de Cerisola, y fut accueillie avec un incroyable enthousiasme. L'armée française était un peu inférieure par le nombre, et, ce qui était pis, le comte d'Enghien, en quittant imprudemment une position qu'il occupait la veille, avait laissé à l'ennemi l'avantage du terrain. Au point où en étaient les choses, il crut qu'il n'en devait pas moins donner la bataille.

Elle fut livrée le lundi de Pâques, le 14 avril 1544. Del Guasto restait immobile dans sa forte position sans que les Français se hasardassent à l'attaquer; quelques arquebusiers escarmouchaient seulement dans la plaine. Enfin un mouvement du sire de Tais attire les lansquenets de l'armée impériale, qui se lancent contre les Suisses. Le choc de cette pesante masse d'infanterie fut vaillamment soutenu; les gendarmes du sire de Boutières, par une charge heureuse, achevèrent de la rompre, et le marquis del Guasto lui-même fut entraîné dans la déroute. Cependant à son aile gauche ses vieilles bandes espagnoles n'avaient point perdu l'avantage; l'infanterie italienne et provençale de l'armée française avait fui devant elles, et tout l'effort du duc d'Enghien s'était porté dès lors de ce côté. Deux fois emporté par son impétueuse valeur, il avait traversé de part en part ces épais bataillons; mais dans ces deux charges l'élite de sa chevalerie était tombée à ses côtés; les plis du terrain lui dérobant le reste de son armée, il la croyait tout entière en fuite, et ne songeait plus, avec la poignée de braves gens qui l'entouraient, qu'à vendre chèrement sa vie, lorsque parut le corps de bataille victorieux des lansquenets. L'infanterie espagnole recula à ce coup, et le comte d'Enghien se lança à sa poursuite. Le carnage fut épouvantable; les Suisses, qui avaient à exercer contre les Espagnols de sanglantes représailles, ne firent aucun quartier. Du Bellay porte à douze mille hommes le nombre des morts de l'armée ennemie. La victoire de Cérisolles facilita quelques mois plus tard la conclusion de la paix de Crépy en Valois.



Ornement tiré des Appartements de Louis XV, dessiné par RAYNAUD.



GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



SÉRIE II

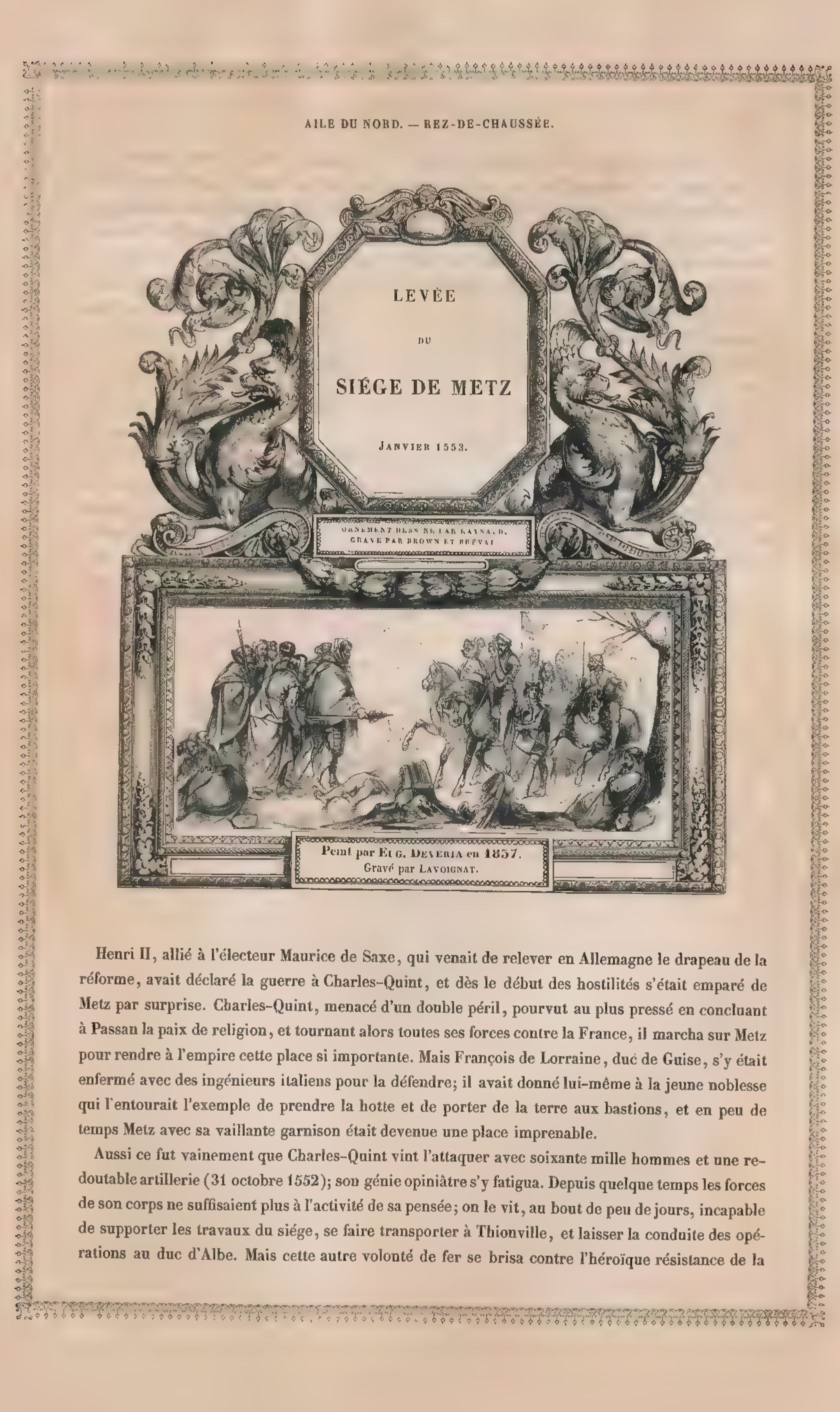
RÈGNES DE CLOVIS A LOUIS XIII

SECTION IV

RÈGNES DE HENRI II A LOUIS XIII

ANNÉES 1547 A 1643

E. Duverger, typ



Peint par EUG. DEVÉRIA en 1857.
Gravé par LAVOIGNAT.

Henri II, allié à l'électeur Maurice de Saxe, qui venait de relever en Allemagne le drapeau de la réforme, avait déclaré la guerre à Charles-Quint, et dès le début des hostilités s'était emparé de Metz par surprise. Charles-Quint, menacé d'un double péril, pourvut au plus pressé en concluant à Passau la paix de religion, et tournant alors toutes ses forces contre la France, il marcha sur Metz pour rendre à l'empire cette place si importante. Mais François de Lorraine, duc de Guise, s'y était enfermé avec des ingénieurs italiens pour la défendre; il avait donné lui-même à la jeune noblesse qui l'entourait l'exemple de prendre la hotte et de porter de la terre aux bastions, et en peu de temps Metz avec sa vaillante garnison était devenue une place imprenable.

Aussi ce fut vainement que Charles-Quint vint l'attaquer avec soixante mille hommes et une redoutable artillerie (31 octobre 1552); son génie opiniâtre s'y fatigua. Depuis quelque temps les forces de son corps ne suffisaient plus à l'activité de sa pensée; on le vit, au bout de peu de jours, incapable de supporter les travaux du siége, se faire transporter à Thionville, et laisser la conduite des opérations au duc d'Albe. Mais cette autre volonté de fer se brisa contre l'héroïque résistance de la

noblesse française. Chaque brèche ouverte laissait voir une nouvelle muraille élevée par derrière; chaque assaut était repoussé par une jeunesse ardente à se jeter au-devant du péril; enfin il était devenu impossible de ramener à l'attaque les Impériaux découragés. Charles-Quint voulut essayer encore une fois sur ses soldats le magique effet de sa présence; il se fit porter au milieu du camp : leur courage en fut ranimé; mais des renforts étaient arrivés à la garnison française, et ce dernier effort fut encore impuissant. Cependant l'armée espagnole commençait à être atteinte par les maladies; les hommes, enfoncés dans une fange glacée, y périssaient par milliers; Charles-Quint reconnut l'arrêt de la fortune *qui n'aime point les vieillards*, et se décida à lever le siége vers la mi-janvier 1553. Il avait tiré onze mille coups de canon et perdu trente mille hommes.

Il laissait derrière lui un nombre considérable de malades, victimes abandonnées à une mort certaine, si l'on eût suivi à leur égard le triste droit de la guerre à cette époque. Mais le duc de Guise donna l'exemple de l'humanité comme il avait donné celui du courage. « Nous trouvions, dit Vieilleville, des soldats par grands troupeaux de diverses nations, malades à la mort, qui étaient renversés sur la boue; d'autres assis sur grosses pierres, ayant les jambes dans les fanges, gelées jusques aux genoux, qu'ils ne pouvaient ravoir, criants miséricorde, et nous priant de les achever de tuer. En quoi M. de Guise exerça grandement la charité, car il en fit porter plus de soixante à l'hôpital pour les faire traiter et guérir; et à son exemple les princes et les seigneurs firent de semblable; si bien qu'il en fut tiré plus de trois cents de cette horrible misère; mais à la plupart il fallait couper les jambes, car elles étaient mortes et gelées. »



Dessus de porte et sujet dessinés par RAYNAUD.

COMBAT DE RENTY,

13 AOUT 1554.

HENRI II DONNE LE COLLIER DE SON ORDRE AU MARÉCHAL TAVANNES.



Peint par **Brenet**, gravé par **Thibaut**.

La guerre continuait, mais faiblement soutenue par les deux monarques dont le trésor était également épuisé. Charles-Quint, porté en litière avec huit mille hommes pour cortége plutôt que pour armée, manœuvrait le long de sa frontière des Pays-Bas, couvrant ses places les unes après les autres. Henri II, de son côté, suivait une marche parallèle à celle de l'Empereur, se jetant sur toutes les villes qu'il pouvait surprendre, et mettant une triste gloire « à laisser toujours après lui, pour ses brisées, feux, flammes, fumées et toute calamité. » L'armée française avait ainsi marqué son passage depuis la frontière du pays de Liége jusqu'au cœur de l'Artois, à quelques lieues de la mer, lorsqu'elle arriva devant Renty, petite forteresse qu'elle entreprit d'assiéger. L'Empereur, retranché dans les positions, demeura d'abord spectateur immobile de ce siége; « mais à la fin le regret et honte qu'il avoit de laisser ainsi destruire et ruiner son pays, et devant ses yeux prendre et forcer cette place, se meslèrent tellement ensemble que, se fesant ennemy de sa peur, résolut tenter fortune et faire tous ses efforts, quoi qu'il en peust advenir, pour la secourir et garder. »

(*Mémoires de F. de Rabutin*, liv. VI, p. 283.)

Il fit donc un mouvement en avant pour s'emparer d'un petit bois qu'occupaient les Français, et d'où il se flattait de détruire les batteries qu'ils dirigeaient contre la place. La cavalerie légère du duc de Savoie et les reitres du comte Volrad de Schwartzemberg, « tous noirs comme beaux diables, afin de mieux intimider l'ennemi, » donnèrent dans le bois avec une telle impétuosité qu'en un moment les arquebusiers français en furent délogés et la gendarmerie qui les soutenait dispersée ou couchée par terre. Mais le duc de Guise, avec le sire de Tavannes, rallie sur-le-champ les fuyards, appelle à lui la cavalerie légère du duc d'Aumale, et, chargeant à son tour les Impériaux, rejette leurs pistoliers en désordre sur le bataillon de leurs lansquenets qui se débandent. Au même moment le duc de Nevers avec son régiment s'était jeté « au travers de l'arquebuserie espagnole, qu'il avoit toute renversée et mise à vau de route. » On ne laissa pas aux Impériaux le temps de se rallier. L'amiral de Coligny, habile à saisir l'instant décisif, lance à leur poursuite une partie de sa troupe, pendant que Tavannes, à la tête de ses gendarmes, achevait, comme il avait commencé, la victoire. Henri II récompensa sa vaillance sur le champ de bataille même en détachant de son cou le collier de son ordre pour l'en décorer. Le combat de Renty coûta près de deux mille hommes à l'armée espagnole.

Ornement tiré du bosquet des Dômes (Parc), dessiné par **Raynaud**, gravé par **Breval**.



Combat de Renty



D'ESPINEVILLE, DE HARFLEUR
BRULE UNE FLOTTE HOLLANDAISE
SUR LES COTES D'ANGLETERRE

(AOUT 1555)

La gouvernante des Pays-Bas, au mépris du droit des gens, venait de saisir et de confisquer à son profit tous les navires français trafiquant dans les ports de Flandre. Il fallait tirer prompte vengeance de cet affront. Henri II donna l'ordre à Coligny, son amiral, de mettre une flotte en mer. Malheureusement les ports étaient vides; la France n'avait de vaisseaux que sur les chantiers. « Je ne connais, dit l'amiral, que les bourgeois et les marchands de Dieppe qui puissent fournir une flotte à Votre Majesté. » Il fallut donc avoir recours aux Dieppois : ceux-ci, fiers de cet honneur, répondirent qu'ils ne demandaient au roi que la moitié des frais de l'armement, faisant du reste leur affaire. La seule condition qu'ils mettaient à leur offre, c'était que les capitaines de vaisseaux seraient tous enfants de la ville, afin que s'il y avait de l'honneur à conquérir, il ne revînt qu'à eux. Les capitaines élirent pour chef de cette petite escadre Louis de Bures, sieur d'Espineville.

Le 5 août 1555, la flottille sort du port par une belle matinée, et va mouiller sur une ligne au milieu de la Manche, en vue de Douvres et de Boulogne, attendant qu'il vînt à passer quelques vaisseaux sous pavillon de Flandre. Le 11 août, au point du jour, vingt-quatre grandes voiles furent signalées au sud-ouest : c'était une flotte flamande, toute composée de hourques, espèces de grands vaisseaux élevés et fort longs, bien armés de canons et du port de quatre à cinq cents tonneaux. Se reposant sur la force et le nombre de ses embarcations, l'ennemi s'avançait à pleines voiles, sans donner la moindre attention aux barques qu'il apercevait devant lui. Aidés par la marée et cinglant avec adresse, les Dieppois se trouvèrent tout à coup et comme à l'improviste au milieu de l'escadre ennemie. Les Flamands avaient à peine eu le temps de lâcher une bordée de leur formidable artillerie, que déjà le harpon était lancé sur leurs navires. Les Dieppois, la hache et la pique à la main, s'élançaient à l'abordage; ce n'était déjà plus un combat, c'était un assaut. Les Flamands, quittant leurs canons, se défendirent en gens de cœur, à coups d'arquebuse, de grenades et de lances. La mêlée devint furieuse, et le brave chef des Dieppois, le capitaine d'Espineville, fut blessé mortellement. On se battait avec tant de rage que personne ne s'en aperçut; mais tout à coup des torrents de flammes et de fumée s'élèvent d'une des hourques : le capitaine dieppois Beaucousin, sur le point d'être accablé, avait fait jeter sur cette hourque, qu'il tenait harponée, des lances à feu et des matières combustibles; mais n'ayant pu se dégager assez vite, son propre vaisseau avait été atteint par les flammes. Aussitôt tout change de face; il ne s'agit plus de se battre, mais d'éviter l'incendie, de s'isoler de ces deux malheureux navires enflammés. Dans cette horrible confusion, trois vaisseaux dieppois sont écrasés entre deux hourques énormes et coulés bas, corps et biens; par bonheur, les autres parviennent à se dégager et à gagner le haut du vent. Les Flamands, au contraire, moins alertes à la manœuvre, ne peuvent manier leurs gros et lourds bâtiments; on en voit jusqu'à douze s'engloutir à demi consumés dans les flots. Ceux qui s'échappent sont assaillis par les Dieppois, qui leur font la chasse, les entourent, les attaquent de nouveau à l'abordage, et finissent par s'en emparer.



ÉTATS GÉNÉRAUX DE PARIS

(6 JANVIER 1558)

Peint par Jean ALAUX, 1841.

Henri II, à qui de nouvelles ressources étaient nécessaires pour soutenir le fardeau d'une guerre si longue et si ruineuse, résolut, après une interruption de près de cinquante ans, de convoquer les états généraux. L'autorité royale domina sans contrôle dans cette assemblée, où elle fit siéger la magistrature comme un quatrième ordre, avec une représentation séparée de celle du tiers état.

La réunion eut lieu le 6 janvier 1558, au Palais, dans la chambre de saint Louis. « La salle étoit ornée avec magnificence, le roi étoit sur son trône, et les plus grands seigneurs l'entouroient ou siégeoient au-dessous de lui. Henri II adressa un discours à ses sujets, dans lequel il leur rendoit compte de ses efforts pour tenir tête à la maison d'Autriche, et de ses besoins. Le cardinal de Lorraine prit ensuite la parole au nom du clergé ; son discours fut long et diffus, plein d'éloges de lui-même et de flatteries adressées au roi ; il promit que l'Église contribueroit pour des sommes considérables. Le duc de Nevers parla ensuite au nom de la noblesse, et en peu de mots il dit qu'elle étoit toujours prête à prodiguer son sang et ses biens pour la défense du royaume. Jean de Saint-André parla au nom du parlement, mais à genoux, à la différence des deux autres orateurs ; il remercia le roi d'avoir formé de la magistrature un ordre nouveau, et il lui offrit en retour les biens et la vie de ceux pour lesquels il parloit. André Guillart du Mortier, enfin, l'orateur du tiers état, se jeta aussi à genoux ; et après avoir loué le roi de la générosité avec laquelle il repoussoit une paix qui ne seroit pas glorieuse, il déclara que le peuple, quoique accablé d'impôts, sentoit qu'il devoit tout au roi, et lui fourniroit encore de grosses sommes pour mener à fin la guerre… Le garde des sceaux, Bertrandi, qui avoit récemment été fait cardinal, vint ensuite prendre de même à genoux les ordres du roi, puis il répondit à tous. Il promit en particulier au tiers état que le roi recevroit avec bonté un cahier de ses doléances. »





PRISE DE CALAIS PAR LE DUC DE GUISE,

9 JANVIER 1558.

Peint par PICOT, gravé par GEILLE.

La bataille de Saint-Quentin avait porté un coup terrible à la France : le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André, l'amiral de Coligny étaient prisonniers aux mains des Espagnols. On rappela d'Italie le duc de Guise, François de Lorraine, comme seul capable de soutenir la fortune chancelante du royaume. Ce grand homme comprit qu'il fallait au plus tôt, par un coup d'éclat, relever la renommée des armes françaises; sans attendre le printemps, époque ordinaire du renouvellement des hostilités, il résolut de surprendre Calais au cœur même de l'hiver.

Plusieurs plans avaient été formés déjà pour s'emparer de cette place, et le maréchal de Strozzi avait eu la hardiesse d'y pénétrer sous un déguisement pour en reconnaître les fortifications. Il avait trouvé la garnison faible et la ville entièrement délaissée par la Reine Marie, dont l'attention était toute à la grande querelle de religion qu'elle soutenait en Angleterre. Mais le succès dépendait surtout du secret et de la promptitude. L'armée française, rassemblée à la frontière du Nord, semblait n'être là que pour faire face à un ennemi victorieux. Une manœuvre hardie la transporte tout à coup sous les murs de Calais, et le duc de Guise arrive de la cour le 1er janvier 1558 pour en prendre le commandement. Dès le premier jour, deux forts qui défendaient la ville sont emportés. Trois jours après la brèche était ouverte et la citadelle prise d'assaut. Lord Wentworth, qui commandait les Anglais, réduit à une garnison de huit ou neuf cents hommes, comprit qu'une plus longue résistance était inutile; il demanda à capituler, et le 9 janvier la ville fut remise aux Français. Il y avait un peu plus de deux cent dix ans (1347) qu'Edouard III l'avait enlevée à Philippe de Valois. Guines se rendit onze jours après, et ainsi furent effacées les dernières traces de la domination anglaise dans le royaume.

Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE jeune.

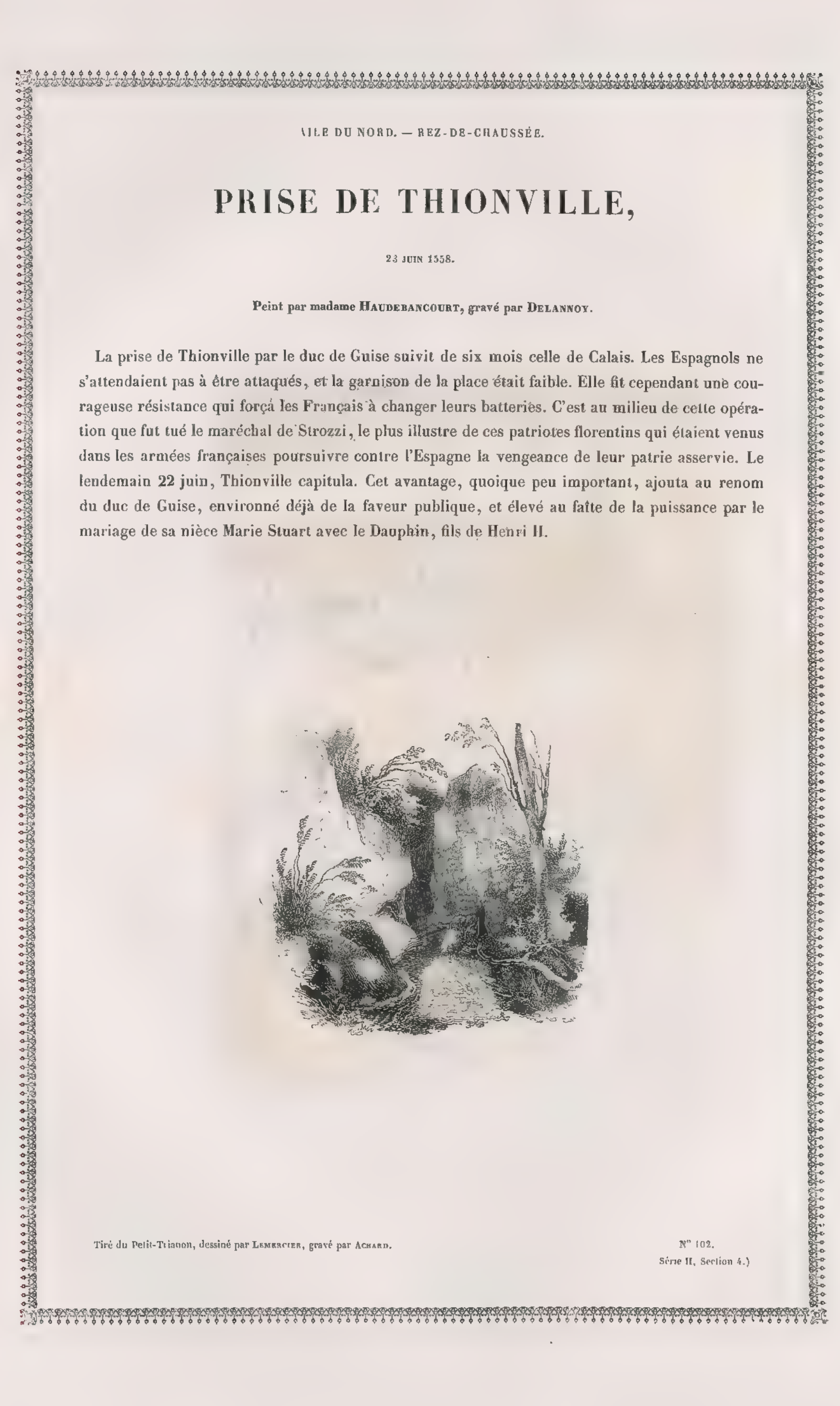


PRISE DE THIONVILLE,

23 JUIN 1558.

Peint par madame **Haudebancourt**, gravé par **Delannoy**.

La prise de Thionville par le duc de Guise suivit de six mois celle de Calais. Les Espagnols ne s'attendaient pas à être attaqués, et la garnison de la place était faible. Elle fit cependant une courageuse résistance qui força les Français à changer leurs batteries. C'est au milieu de cette opération que fut tué le maréchal de Strozzi, le plus illustre de ces patriotes florentins qui étaient venus dans les armées françaises poursuivre contre l'Espagne la vengeance de leur patrie asservie. Le lendemain 22 juin, Thionville capitula. Cet avantage, quoique peu important, ajouta au renom du duc de Guise, environné déjà de la faveur publique, et élevé au faîte de la puissance par le mariage de sa nièce Marie Stuart avec le Dauphin, fils de Henri II.



Tiré du Petit-Trianon, dessiné par Lemercier, gravé par Achard.



LEVÉE DU SIÉGE DE MALTE

(SEPTEMBRE 1565)

Peint par M. **Larivière** en 1839, gravé par **Frilley**.

Les chevaliers de Saint-Jean, chassés de Rhodes en 1522 et établis par Charles-Quint dans l'île de Malte, n'avaient pas cessé de faire une guerre opiniâtre à la puissance ottomane. Soliman, irrité des échecs dont chaque jour ils humiliaient son orgueil, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il crut que la fortune réservait à sa vieillesse les mêmes faveurs qu'elle lui avait accordées au début de son règne, et il entreprit une expédition contre Malte.

Le 18 mai 1565, parut à la hauteur de cette île une flotte turque de cent cinquante-neuf bâtiments de guerre, chargée de trente mille soldats. Un nombre considérable de transports la suivait, et plus tard les galères du fameux Dragut, pacha de Tripoli, ainsi que celles d'Hascen, vice-roi d'Alger, vinrent s'y joindre avec cinq mille combattants. A ce menaçant appareil, le grand maître, Jean de La Valette, n'avait à opposer que sept cents chevaliers et huit mille soldats enrôlés sous la bannière de l'ordre. Mais le noble vieillard unissait à la sainte intrépidité des martyrs tous les talents d'un homme de guerre, et il sut inspirer à ses frères d'armes l'héroïque résolution de s'ensevelir avec lui sous les ruines de Malte plutôt que de se livrer aux infidèles.

Le siége dura cinq mois. Mustapha, général des armées de Soliman, et Piali, amiral de sa flotte, rivalisèrent d'ardeur et d'opiniâtreté dans les attaques qu'ils livrèrent à l'île sur tous les points. Dragut, le successeur et l'émule des deux Barberousse, y laissa la vie. Le premier effort des Turcs s'était porté sur le fort Saint-Elme, et ils s'en emparèrent après avoir égorgé jusqu'au dernier des chevaliers qui le défendaient. Ils restèrent ainsi maîtres du port appelé *Marza Musciet*. Mais ce fut là le terme de leur succès : leurs formidables assauts contre le *Borgo*, le fort Saint-Michel et la *Cité notable*, furent tous repoussés. Un jour cependant la situation des chevaliers parut désespérée : au milieu des débris fumants du *Borgo* et des cadavres amoncelés de leurs compagnons d'armes, tous les grands-croix de l'ordre supplièrent La Valette d'abandonner des ruines impossibles à défendre, et de se retirer au château Saint-Ange. « Non, mes frères, non, leur répondit le héros : c'est ici qu'il « faut que nous mourions ensemble, ou que nous en chassions les ennemis. » (*Histoire de Malte*, par Vertot.) Et par un nouveau prodige de vaillance les Turcs furent chassés du poste qui semblait devoir livrer la place à leurs coups.

Toute l'audace et l'habileté des deux lieutenants de Soliman, tout l'art de leurs ingénieurs étaient épuisés : seize mille hommes étaient le reste unique de la puissante armée qu'ils avaient amenée des ports de Turquie, et la crainte seule du courroux de leur maître les empêchait de renoncer à une entreprise désespérée, lorsque le vice-roi de Sicile, don Garcie de Tolède, jusqu'alors vainement appelé par les vœux impatients du grand maître, débarqua enfin des troupes qui firent lever le siége. Mais la gloire d'avoir sauvé Malte ne resta pas à Philippe II, dont la lâche prudence avait fait attendre pendant cinq mois ses secours. Ce fut à La Valette que s'adressèrent les cris d'enthousiasme et de reconnaissance de toute la chrétienté.



INSTITUTION DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT,

1er JANVIER 1579.

Peint par VANLOO, gravé par BLANCHARD.

« Le jeudy premier jour de l'an 1579, le Roy (Henri III) établit et solemnisa, en l'église des Augustins de Paris, son nouvel ordre des chevaliers du Saint-Esprit en grande magnificence, et les deux jours suivants traita à dîner audit lieu des nouveaux chevaliers, et l'après-dîner tint conseil avec eux. Ils étoient vêtus de barrettes de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreaux d'épée de velours blanc, le grand manteau de velours noir bordé à l'entour de fleurs de lys d'or et langues de feu entremêlées de mêmes broderies et de chiffres du Roy de fil d'argent et tout doublé de satin orangé; et un autre mantelet de drap d'or en lieu de chaperon par-dessus le grand manteau, lequel mantelet étoit enrichi, comme le grand manteau, de fleurs de lys, langues de feu et chiffres; leur grand collier entrelacé des chiffres du Roy, fleurs de lys et langues de feu, auquel pendoit une croix d'or industrieusement élabourée et émaillée, au milieu de laquelle étoit une colombe d'argent. Ils s'appellent chevaliers-commandeurs du Saint-Esprit, et portent journellement sur leurs cappes et manteaux une grande croix de velours orangé, bordé d'un passement d'argent, ayant quatre fleurs de lys d'argent aux quatre coins du croisen, et le petit ordre pendu à leur col avec un ruban bleu.

« On disoit que le Roy avoit institué cet ordre pour joindre à soy d'un nouvel et plus étroit lien ceux qu'il y vouloit nommer, à cause de l'effréné nombre de chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, qui étoit tellement avili qu'on n'en fesoit non plus de compte que de simples aubereaux ou gentillâtres, et appéloit-on dès piéça le collier de cet ordre le collier à toutes bêtes. »

(*Journal de l'Etoile*, année 1579.)



Ornement tiré du vestibule de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD.



Institution de l'Ordre du St Esprit



ACHILLE DE HARLAY

PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT

DANS LA JOURNÉE DES BARRICADES

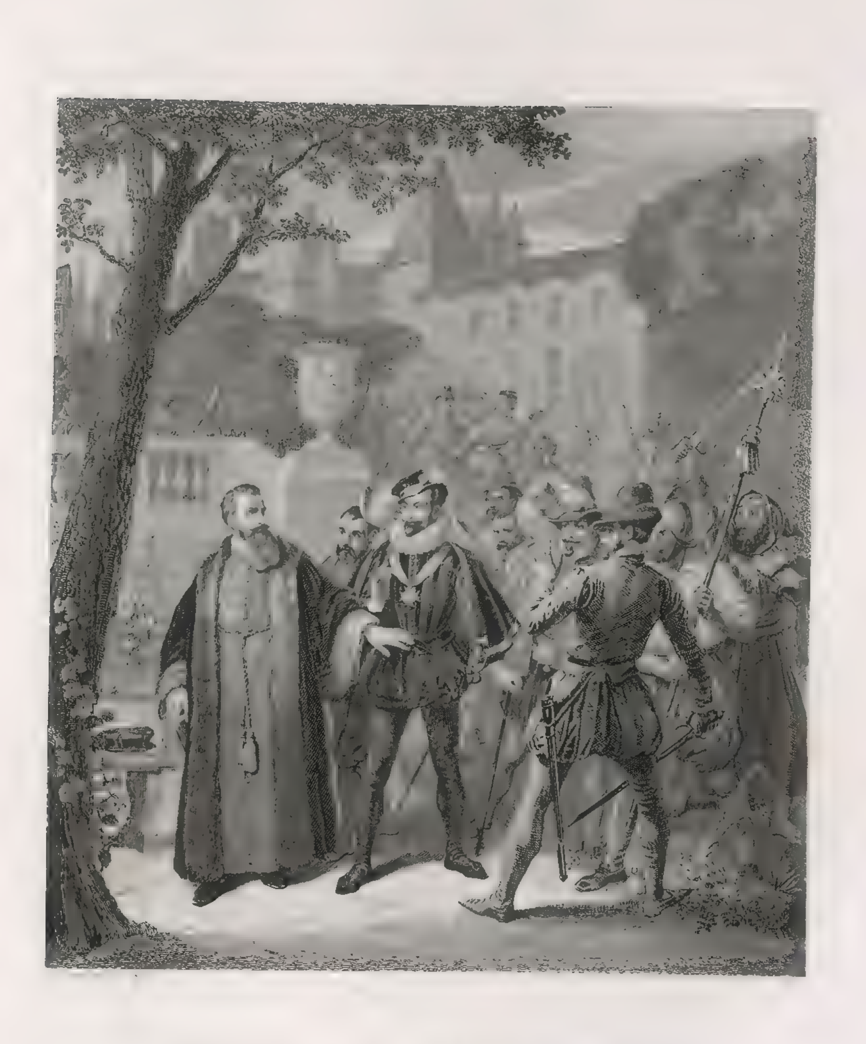
(12 MAI 1588)

Peint par M. Abel de Pujol en...

La Ligue venait de remporter dans Paris un triomphe éclatant. Les troupes royales avaient reculé devant les compagnies bourgeoises, et les barricades, poussées jusqu'aux portes du Louvre, tenaient Henri III prisonnier dans son palais. Le roi, sans autre ressource que la fuite pour sauver les restes de son autorité, courut au galop vers Chartres, et laissa les ligueurs maîtres de sa capitale. Le duc de Guise (Henri de Lorraine), qui avait dans cette journée dirigé les mouvements de la multitude, resta chargé de tous les embarras de la victoire populaire. Il avait compté gouverner avec la signature du roi captif; déchu de cet espoir, il sentit que la loi, par ses organes réguliers, pouvait seule sanctionner la rébellion victorieuse. Il se rendit, avec une suite nombreuse, chez le premier président du parlement, Achille de Harlay.

« Il le trouva qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de leur venue qu'il ne daigna seulement pas détourner la tête, ni discontinuer sa pourmenade commencée, laquelle achevée qu'elle fut, étant au bout de son allée, il retourna, et en retournant il vit le duc de Guise qui venoit à lui. Alors ce grave magistrat, haussant la voix, lui dit : « C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les mains des méchans : qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

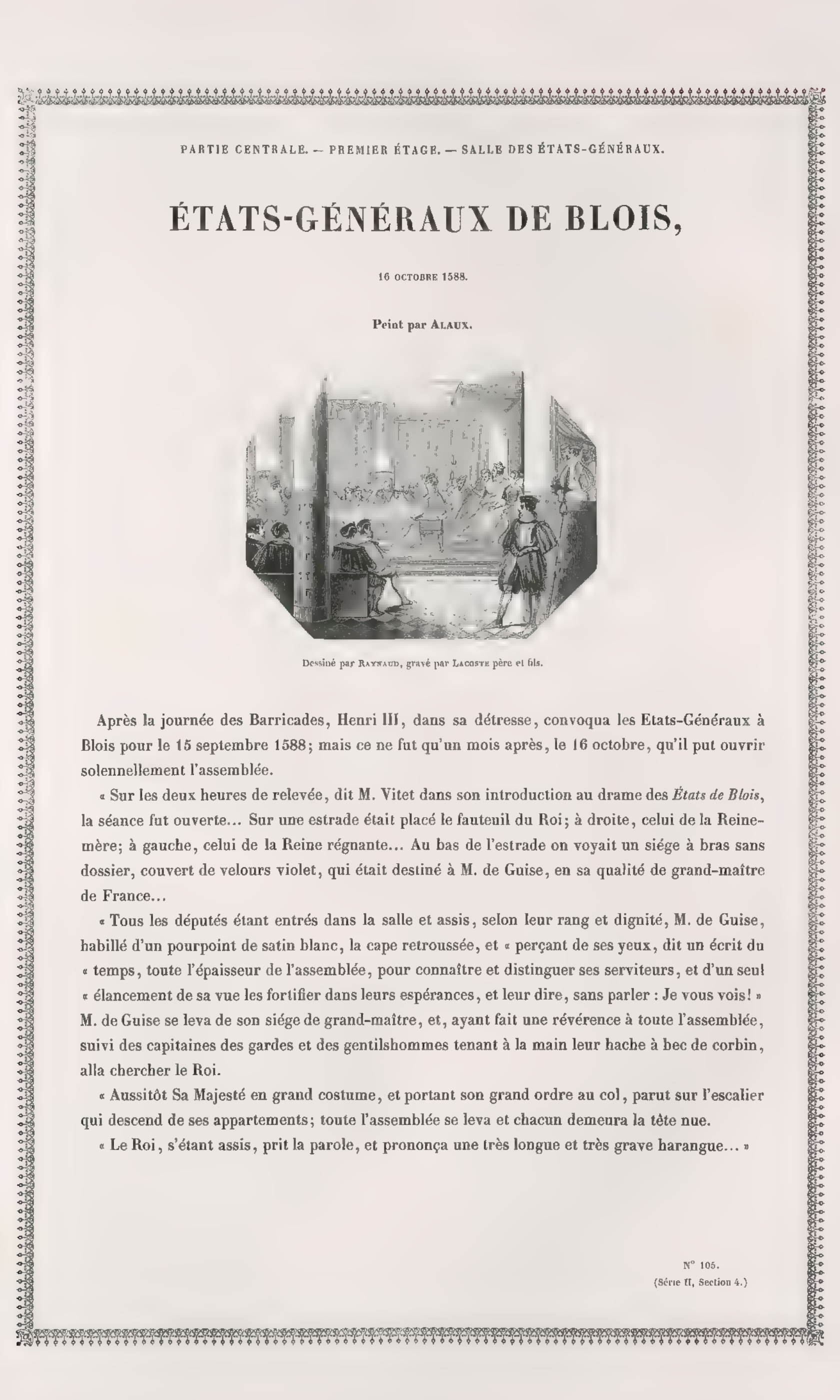
(*Discours sur la vie et la mort du président de Harlay.*)



ÉTATS-GÉNÉRAUX DE BLOIS,

16 OCTOBRE 1588.

Peint par ALAUX.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils.

Après la journée des Barricades, Henri III, dans sa détresse, convoqua les Etats-Généraux à Blois pour le 15 septembre 1588; mais ce ne fut qu'un mois après, le 16 octobre, qu'il put ouvrir solennellement l'assemblée.

« Sur les deux heures de relevée, dit M. Vitet dans son introduction au drame des *États de Blois*, la séance fut ouverte... Sur une estrade était placé le fauteuil du Roi; à droite, celui de la Reine-mère; à gauche, celui de la Reine régnante... Au bas de l'estrade on voyait un siége à bras sans dossier, couvert de velours violet, qui était destiné à M. de Guise, en sa qualité de grand-maître de France...

« Tous les députés étant entrés dans la salle et assis, selon leur rang et dignité, M. de Guise, habillé d'un pourpoint de satin blanc, la cape retroussée, et « perçant de ses yeux, dit un écrit du « temps, toute l'épaisseur de l'assemblée, pour connaître et distinguer ses serviteurs, et d'un seul « élancement de sa vue les fortifier dans leurs espérances, et leur dire, sans parler : Je vous vois! » M. de Guise se leva de son siége de grand-maître, et, ayant fait une révérence à toute l'assemblée, suivi des capitaines des gardes et des gentilshommes tenant à la main leur hache à bec de corbin, alla chercher le Roi.

« Aussitôt Sa Majesté en grand costume, et portant son grand ordre au col, parut sur l'escalier qui descend de ses appartements; toute l'assemblée se leva et chacun demeura la tête nue.

« Le Roi, s'étant assis, prit la parole, et prononça une très longue et très grave harangue... »

BATAILLE D'IVRY

(14 MARS 1590)

Peint par M. Charles. STEUBEN en. . ., gravé par LECHARD.

Le dernier des Valois venait de tomber sous le couteau de Jacques Clément, et la couronne de France était passée à l'aîné de la maison de Bourbon. Mais Henri IV, délaissé de presque tous les seigneurs catholiques, était serré de près par le duc de Mayenne[1]. Ce chef de la ligue, moins populaire, mais non moins habile que son frère, s'était vanté d'amener aux Parisiens le Béarnais pieds et poings liés. Dejà même on louait des fenêtres pour le voir passer. Henri, dans ses retranchements d'Arques, où avec une poignée de soldats il soutint l'effort de trente mille ligueurs, prouva à Mayenne qu'il n'était point si facile à prendre, et l'année suivante il lui donna près d'Ivry, sur l'Eure, une leçon plus forte encore.

Mayenne, à la tête de vingt-quatre mille combattants, dont un grand nombre Flamands, Espagnols, Suisses, Allemands, s'avançait pour faire lever au roi le siége de Dreux. On conseillait à Henri, qui avait à peine onze mille hommes, de se retirer encore une fois sur la Normandie. Il ne voulut pas montrer un roi de France reculant toujours devant des rebelles, et résolut d'attendre l'ennemi de pied ferme et dans une position qui lui laisserait tous ses avantages. On connaît les belles paroles que, le matin de la bataille, en mettant son casque, il adressa à ses compagnons d'armes : « Mes compagnons, Dieu est pour nous; voici ses ennemis et les nôtres; voici votre roi; « donnons à eux. Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc : vous le trou- « verez au chemin de l'honneur et de la victoire[2]. » L'armée répondit à ce noble langage par le cri de : *Vive le Roi!* et la bataille commença.

L'artillerie du roi, grâce à l'avantage de sa position, portait en plein dans les rangs ennemis, tandis que celle des ligueurs tirait toujours sans atteindre. L'impatience prit au jeune comte d'Egmont[3], et sans attendre la troisième décharge, il se lança avec sa cavalerie flamande contre les batteries de l'armée royale. Là, par une folle bravade, il tourne contre la bouche même des canons la croupe de son cheval, et donne à ses gendarmes l'exemple de cette bizarre insulte à une arme qu'il appelle celle « des hérétiques et des lâches. » Biron, le maréchal d'Aumont et le grand prieur eurent bon marché d'une cavalerie ainsi désordonnée, et l'imprudent Egmont resta sur le champ de bataille. Un autre accident mettait en même temps le désordre dans les reîtres de l'armée de la ligue. On laissait d'ordinaire à ces escadrons irréguliers un espace ménagé entre les rangs de l'infanterie pour se reformer après chacune de leurs charges. Cet espace leur manque par la faute du vicomte de Tavannes, et ils donnent de toute la vitesse de leurs chevaux contre les lanciers du duc de Mayenne. Vainement celui-ci s'efforce-t-il de remettre l'ordre dans cette mêlée; le roi, qui a vu le trouble des escadrons ennemis, les charge à la tête de sa noblesse, et chefs et soldats ne savent plus que fuir. L'infanterie de la ligue restait ainsi seule dans la plaine, exposée à tous les coups de l'armée royale; les Suisses, sans attendre les premières attaques de l'ennemi, livrent leurs armes pour signifier qu'ils demandent à se rendre : on les reçoit à merci. Les lansquenets en voulaient faire autant; mais le roi fut forcé de les abandonner à la vengeance de ses soldats, qui se souvenaient de leur trahison dans le retranchement d'Arques, et tout ce que put l'âme généreuse de Henri IV fut de faire entendre ce cri : « Sauvez les Français, et main basse sur l'étranger! » En effet, dès ce moment il ne périt pas un Français de plus. Davila porte à six mille hommes la perte de l'armée de la ligue. C'était la plus belle victoire remportée depuis le commencement des guerres religieuses.

(1) Claude de Lorraine. (2) D'Aubigné, liv. III, ch. v, p. 231. (3) Philippe, comte d'Egmont, général des armées du roi d'Espagne.



ENTRÉE D'HENRI IV A PARIS,

22 MARS 1594.

Peint par le baron Gérard, gravé par Blanchard.

Henri IV avait abjuré la religion protestante dans l'église de Saint-Denis le 25 juillet 1593, et le 27 février de l'année suivante il avait été sacré dans la cathédrale de Chartres. Il n'y avait plus désormais d'obstacle entre lui et le cœur de ses sujets. Ce ne fut donc plus les armes à la main, mais par voie d'accommodement, qu'il travailla cette fois à entrer dans Paris. Les portes lui en furent ouvertes par le comte de Brissac qui y commandait.

Le 22 mars 1594, à sept heures du matin, Henri IV entra dans la capitale par la porte Neuve, près des Tuileries; c'était par cette même porte qu'en était sorti Henri III six ans auparavant, après la fatale journée des Barricades. Les troupes de la Ligue occupaient encore la ville : les Espagnols étaient au faubourg Saint-Antoine, le régiment napolitain au faubourg Saint-Germain, les Allemands au faubourg Saint-Honoré. Aussi le Roi fit-il son entrée en grand appareil de guerre, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, et son cheval bardé de fer; sa noblesse qui l'entourait était comme lui en tenue de bataille, et des lansquenets, l'arquebuse sur l'épaule, éclairaient sa marche. Mais Henri reconnut bientôt qu'il n'y avait point d'ennemis accourus sur ses pas, et que tout ce qu'il voyait autour de lui était un peuple enivré du bonheur de le voir et de le posséder; dès lors son âme noble et confiante s'abandonna avec une entière effusion aux impressions de cette heureuse journée.

« Estant arrivé sur le pont Nostre-Dame, dit l'Estoile, et oiant tout le peuple crier si alaigrement *vive le Roy!* dit ces mots : « Je voy bien que ce pauvre peuple a esté tyrannisé. » Puis, ayant mis pied à terre devant l'église Nostre-Dame, estant porté de la foule, ses capitaines des gardes voulant faire retirer le peuple, il les en engarda, disant qu'il aimoit mieux avoir plus de peine, et qu'ils le vissent à leur aise; car ils sont, dit-il, affamés de voir un Roy. »

Pendant ce temps on publiait une déclaration du Roi, datée de Senlis, qui pardonnait à tout le monde, même aux Seize. On connaît l'innocente vengeance tirée par Henri de son implacable ennemie, la duchesse de Montpensier, et comment le soir de cette belle journée il s'en alla voir à la porte Saint-Denis passer les Espagnols qui sortaient de la ville. « Ils le saluaient tous, dit Péréfixe, le chapeau fort bas et avec une profonde inclination. Il rendit le salut à tous les chefs avec grande courtoisie, ajoutant ces paroles : « Recommandez-moi bien à votre maître; allez-vous-en, à la bonne heure; mais n'y revenez plus. » Henri IV se trouva alors vraiment maître au sein de sa capitale heureuse et libre. »



Ornement tiré du salon de l'Abondance, dessiné par Raynaud, Ecole de gravure de Bruxelles.



Peint par Gerard



1 [illegible]
2 B[illegible]on
3 [illegible]lly
4 B[illegible]
5 [illegible]
6 [illegible]
7 Gabrielle
8 de Ret[illegible]
9 [illegible]
11 Montmorency
12 [illegible]
13 [illegible]
13 [illegible]
14 [illegible] et [illegible]



HENRI IV

REÇOIT DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT,

8 JUIN 1595.

Peint par DETROY, gravé par madame MATHIEU.

Le dimanche 8 janvier 1595, Henri IV tint pour la première fois le chapitre de l'ordre du Saint-Esprit. C'était onze jours après qu'il avait été atteint du couteau de Jean Chastel, et cette circonstance ajoutait à l'intérêt toujours si vivement excité par une aussi brillante cérémonie. « Après que le Roy eut ouï vespres (dans l'église des Augustins, à Paris), il partit de son siége, tous les officiers de l'ordre marchant devant lui, et s'en alla près de l'autel s'asseoir dans une chaire préparée à cest effet, ayant à sa dextre M. le chancelier de France, chancelier de l'ordre, M. de Beaulieu-Ruzé, grand-thrésorier de l'ordre, et M. l'évesque de Bourges, comme grand-aumosnier de l'ordre, et à sa gauche le sieur de l'Ausbépine, greffier de l'ordre. » Les deux prélats élus furent reçus d'abord, et alors « M. de Rhodes, maistre des cérémonies, accompagné de l'huissier et du hérault, alla advertir MM. le prince de Conty et le duc de Nevers, commandeur et chevalier dudit ordre, d'aller prendre MM. les ducs de Montpensier, duc de Longueville et comte de Saint-Paul, princes élus et reçus pour entrer audit ordre, lesquels ils amenèrent aussi l'un après l'autre au Roy. Après que M. le duc de Montpensier eut de genoux, les deux mains posées sur le livre des Evangiles que tenoit M. le chancelier, leu à haute voix le vœu du serment que lui bailla le greffier de l'ordre, lequel il signa de sa main, le prévost et maistre des cérémonies baillèrent à Sa Majesté le manteau et le mantelet dont il vestit ledit duc, en lui disant : « L'ordre vous revest et vous recouvre du manteau de son amiable compagnie et union fraternelle, à l'exaltation de nostre foy et religion catholique, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; » et fit sur lui le signe de la croix. Puis le grand-thrésorier de l'ordre présenta le collier de l'ordre au Roi, lequel le mit au cou dudit sieur duc et lui dit : « Recevez de nostre main le collier de nostre ordre du benoist Saint-Esprit, auquel nous, comme souverain grand-maistre, vous recevons... Et Dieu vous face la grace de ne contrevenir jamais aux vœux et serments que venez de faire... » A quoy ledit sieur duc luy répondit : « Sire, Dieu m'en donne la grace, et plustost la mort que jamais y faillir, remerciant très humblement Vostre Majesté de l'honneur et bien qu'il vous a pleu me faire. » Et en achevant il lui baisa la main. Autant en firent lesdits sieurs duc de Longueville et comte de Saint-Paul l'un après l'autre. Aux autres chevaliers Sa Majesté vestit et donna le collier de l'ordre, après qu'ils eurent fait le vœu et serment en la mesme façon qu'avoit fait ledit sieur duc de Montpensier. »

(*Chronol. Novenaire de Palma Cayet*, année 1595.)





Henri IV crée chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit

[illegible]



COMBAT DE FONTAINE-FRANÇAISE

Juin 1595.

Peint par **Eugène Devéria**, gravé par **Lechard**.

Henri IV avait déclaré la guerre à l'Espagne; il avait ainsi enlevé à Philippe II son beau titre de défenseur de la foi catholique, pour ne plus lui laisser que celui d'ennemi de la France. Cependant quelques chefs de la ligue tenaient encore, Mercœur en Bretagne, d'Aumale en Picardie, Mayenne en Bourgogne, et à chacun le monarque espagnol avait envoyé des troupes auxiliaires.

On annonce à Henri IV, qui vient à peine d'entrer à Troyes, que Dijon, ville fidèle et dévouée, est devenue un champ de bataille entre le maréchal de Biron et le vicomte de Tavannes, et que l'armée du connétable de Castille s'avance pour donner la victoire au parti de la ligue. Henri ne prend pas le temps de rassembler une armée : il part avec quelques centaines de gendarmes et d'arquebusiers à cheval, et se flatte, par une brillante escarmouche, d'arrêter la marche du général espagnol. Mais, en faisant une reconnaissance au delà de Fontaine-Française, quelques-uns de ses cavaliers vont donner étourdiment dans les avant-postes espagnols, qui arrivaient à l'instant même à Saint-Seine; le baron de Lux, le marquis de Mirebeau et le maréchal de Biron lui-même courent en toute hâte pour les dégager. Leur attaque impétueuse fait un moment reculer l'ennemi; mais, cédant bientôt au nombre, ils reculent à leur tour, et Biron arrive devant le roi, entouré des débris de sa troupe en désordre, et tout sanglant d'une blessure qu'il vient de recevoir à la tête. Il fallut que Henri IV recommençât alors les exploits aventureux du roi de Navarre. « Messieurs, dit-il à ses gentilshommes qui se pressaient autour de lui, à quartier, ne m'offusquez pas, je veux paraître. » Et on le vit le front nu, l'épée à la main, courir de tous côtés pour arrêter les fuyards et les ramener à la charge contre un ennemi dix fois plus nombreux; on le vit, se multipliant à force de vaillance, forcer à la retraite son prudent ennemi, qui croyait avoir affaire à toute une armée, et dans cette retraite même oser le poursuivre pour mieux lui cacher sa faiblesse. Henri IV disait avoir combattu cette fois non pour la victoire, mais pour la vie. « En cette rencontre, écrivait-il à sa sœur, j'ai eu affaire de tous mes bons amis, et vous ai vue bien près d'être mon héritière. »

PARTIE CENTRALE. — SALLE DES ÉTATS GÉNÉRAUX

ASSEMBLÉE DES NOTABLES A ROUEN

4 Novembre 1596

Peint par **Alaux**, gravé par **Thomas**.

Trente années de guerres civiles avaient épuisé la France. Les peuples y étaient écrasés sous le poids des impôts, et cependant le Trésor était vide, et, outre les dépenses ordinaires de l'État, Henri IV avait encore à payer plus de cent millions, au prix desquels il avait racheté sa couronne. Pour remédier à cette grande plaie, l'habile monarque n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre : il appela Rosny aux finances, et puis se jeta loyalement entre les bras de la nation.

Une assemblée de notables fut convoquée à Rouen : c'était le roi lui-même qui en avait choisi les membres parmi le clergé, la noblesse et le tiers-état. Il en fit l'ouverture le 4 novembre 1596,

dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Autour de lui étaient les ducs de Montpensier et de Nemours, le connétable de Montmorency, les ducs d'Épernon et de Retz, le maréchal de Matignon, les quatre secrétaires d'État, le cardinal légat, les cardinaux de Gondi et de Givry et les présidents des parlements de Paris, de Bordeaux et de Toulouse. On connaît la harangue prononcée par Henri IV dans cette circonstance. Elle a toujours été citée comme un modèle de cette vive éloquence du cœur, si puissante sur les hommes assemblés. Nous n'en citerons que les dernières paroles :

« Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés ; je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets, et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux titres, de libérateur et restaurateur de cet État, à celui de roi, me font trouver tout aisé et honorable... »

AILE DU NORD. — REZ-DE-CHAUSSÉE.

SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX DE VERVINS

2 Mai 1598.

Peint Saint-Èvre, gravé par Dien.

Le cardinal de Médicis fut accueilli en France comme un messager de paix, et en effet tous ses soins, d'après l'ordre de Clément VIII, tendirent à ménager la réconciliation des deux couronnes de France et d'Espagne. Philippe II, âgé de soixante et onze ans, commençait à reconnaître la longue illusion de ses projets ambitieux, et il craignait de léguer à son fils encore jeune un héritage aussi troublé que celui qu'il avait recueilli lui-même. Il souhaitait d'ailleurs qu'un acte conclu à la face de l'Europe confirmât l'abandon qu'il voulait faire à sa fille chérie, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, de l'ancien patrimoine de la maison de Bourgogne. Il écouta donc volontiers les conseils de paix du frère Bonaventure Catalagirone, général de l'ordre des franciscains, qui lui était envoyé par le pape, pendant que Henri IV se rendait plus aisément encore aux persuasions du cardinal de Médicis.

Par suite de ces dispositions réciproques, un congrès s'ouvrit dans la petite ville de Vervins, à la frontière de Picardie et de l'Artois. Au commencement du mois de février 1598, les sieurs de Bellièvre et de Sillery s'y rendirent au nom du roi Henri IV; le président Richardot, J.-B. Taxis et Louis de Verrières, au nom du roi catholique. On y admit le marquis de Lullin comme représentant du duc de Savoie; mais Henri IV ne voulut à aucun prix permettre l'entrée du congrès à l'envoyé du duc de Mercœur, lequel n'était pour lui qu'un sujet rebelle. Les deux médiateurs pontificaux apportèrent dans ces conférences leur pacifique intervention : il y manqua les ambassadeurs d'Élisabeth et des Provinces-Unies, dont Henri IV sacrifiait alors l'alliance à la loi suprême de l'intérêt de son royaume.

Les négociations durèrent trois mois. Au bout de ce temps (2 mai 1598) un traité fut conclu, qui, adoptant pour bases celles du traité de Cateau-Cambrésis, en 1558, rendait à la France les places de la Picardie qui étaient aux mains des troupes espagnoles, au roi d'Espagne le comté de Charolais, dépendance de la Franche-Comté; au duc de Savoie les forteresses que lui avaient enlevées les armes françaises. A ces conditions, non-seulement la paix, mais « une confédération et perpétuelle alliance et amitié, avec promesse de s'entr'aimer comme frères, » fut rétablie entre Philippe II et Henri IV, et le repos fut rendu à la France après quarante années de troubles et de guerres.

ASSEMBLÉE DES NOTABLES A ROUEN,

4 NOVEMBRE 1596

Peint par Rouget.



Dessiné par Raynaud, gravé par Niart.

Trente années de guerres civiles avaient épuisé la France. Les peuples y étaient écrasés sous le poids des impôts, et cependant le trésor était vide, et, outre les dépenses ordinaires de l'Etat, Henri IV avait encore à payer plus de cent millions, au prix desquels il avait racheté sa couronne. Pour remédier à cette grande plaie, l'habile monarque n'hésita pas sur le parti qu'il avait à prendre : il appela Rosny aux finances, et puis se jeta loyalement entre les bras de la nation.

Une assemblée de notables fut convoquée à Rouen : c'était le Roi lui-même qui en avait choisi les membres parmi le clergé, la noblesse et le tiers-état. Il en fit l'ouverture le 4 novembre 1596, dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Autour de lui étaient les ducs de Montpensier et de Nemours, le connétable de Montmorency, les ducs d'Épernon et de Retz, le maréchal de Matignon, les quatre secrétaires d'état, le cardinal légat, les cardinaux de Gondi et de Givry, et les présidents des parlements de Paris, de Bordeaux et de Toulouse. On connaît la harangue prononcée par Henri IV dans cette circonstance. Elle a toujours été citée comme un modèle de cette vive éloquence du cœur, si puissante sur les hommes assemblés. Nous n'en citerons que les dernières paroles :

« Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés; je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux Rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets, et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux titres (de libérateur et restaurateur de cet État) à celui de Roi, me font trouver tout aisé et honorable... »



SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX
DE VERVINS

(2 MAI 1598)

Peint par SAINT-ÈVRE.

Le cardinal de Médicis fut accueilli en France comme un messager de paix, et en effet tous ses soins, d'après l'ordre de Clément VIII, tendirent à ménager la réconciliation des deux couronnes de France et d'Espagne. Philippe II, âgé de soixante et onze ans, commençait à reconnaître la longue illusion de ses projets ambitieux, et il craignait de léguer à son fils encore jeune un héritage aussi troublé que celui qu'il avait recueilli lui-même. Il souhaitait d'ailleurs qu'un acte conclu à la face de l'Europe confirmât l'abandon qu'il voulait faire à sa fille chérie, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, de l'ancien patrimoine de la maison de Bourgogne. Il écouta donc volontiers les conseils de paix du frère Bonaventure Catalagirone, général de l'ordre des franciscains, qui lui était envoyé par le pape, pendant que Henri IV se rendait plus aisément encore aux persuasions du cardinal de Médicis.

Par suite de ces dispositions réciproques, un congrès s'ouvrit dans la petite ville de Vervins, à la frontière de la Picardie et de l'Artois. Au commencement du mois de février 1598, les sieurs de Bellièvre et de Sillery s'y rendirent au nom du roi Henri IV; le président Richardot, J.-B. Taxis et Louis de Verrières, au nom du roi catholique. On y admit le marquis de Lullin comme représentant du duc de Savoie; mais Henri IV ne voulut à aucun prix permettre l'entrée du congrès à l'envoyé du duc de Mercœur, lequel n'était pour lui qu'un sujet rebelle. Les deux médiateurs pontificaux apportèrent dans ces conférences leur pacifique intervention : il y manqua les ambassadeurs d'Élisabeth et des Provinces-Unies, dont Henri IV sacrifiait alors l'alliance à la loi suprême de l'intérêt de son royaume.

Les négociations durèrent trois mois. Au bout de ce temps (2 mai 1598) un traité fut conclu, qui, adoptant pour bases celles du traité de Cateau-Cambrésis, en 1558, rendait à la France les places de la Picardie qui étaient aux mains des troupes espagnoles, au roi d'Espagne le comté de Charolais, dépendance de la Franche-Comté, au duc de Savoie les forteresses que lui avaient enlevées les armes françaises. A ces conditions, non-seulement la paix, mais «une confédération et perpétuelle alliance et amitié, avec promesse de s'entr'aimer comme frères,» fut rétablie entre Philippe II et Henri IV, et le repos fut rendu à la France après quarante années de troubles et de guerres.





PRISE DU FORT DE MONTMÉLIAN,

16 NOVEMBRE 1600.



Peint par **Edouard Odier**, gravé par **L. Massard.**

Le duc de Savoie refusait de rendre à Henri IV le marquisat de Saluces, fief mouvant du Dauphiné, qu'il avait envahi en 1588, à la faveur des troubles qui agitaient alors la France. Las d'être joué par des délais et des subterfuges sans terme, le Roi prit enfin le parti de déclarer la guerre au duc de Savoie (11 août 1600), et il envahit aussitôt ses Etats. Celui-ci, confiant dans la force de ses places et dans les intrigues qu'il avait ourdies aux côtés même du Roi, restait à Turin dans une immobilité affectée, « chassant et dansant, dit Péréfixe, tandis qu'on le dépouillait de ses provinces. » Il avait vu sans émotion Chambéry, sa capitale, occupée par les Français; mais sa tranquille insouciance cessa quand il apprit que la forteresse de Montmélian venait de capituler.

C'était Sully qui, avec sa redoutable artillerie, avait amené la reddition de cette place. En établissant ses batteries il avait failli deux fois être atteint par celles de l'ennemi, et c'est alors que Henri IV lui écrivit d'un ton touchant de reproche la lettre *demi-colère* qui finit par ces mots : « Adieu, mon amy que j'ayme bien; continuez à me bien servir, mais non pas à faire le fol et le simple soldat. » Cependant le Roi, si avare des jours de son ami, voulut risquer les siens pour voir *l'estat du siége*. Il imposa silence aux alarmes de Sully et consentit à se couvrir d'un *meschant manteau*, ainsi que le comte de Soissons, le duc d'Épernon et Bellegarde, « pour cacher leurs clinquants et leurs bonnes mines. » Comme ils passaient dans un champ tout à découvert, on tira sur eux de telle force « que le Roi en fut tout couvert de terre et de cailloux qui l'égratignèrent, et qu'il commença à faire le signe de la croix; à quoi Sully lui dit : « Vrayment, Sire, c'est à ce coup que je vous recognois bon catholique; car c'est de bon cœur que vous faites ces croix. — Allons, allons, dit-il, car le séjour ne vaut rien icy. »

(*Economies royales*, t. III, p. 382.)

Cependant le tonnerre de l'artillerie française, qui causait un si terrible étonnement au légat du Pape arrivé là comme médiateur, n'étonnait guère moins l'ennemi, malgré ses fortes murailles. La comtesse de Brandis, femme du gouverneur de la place, entra en échange de politesses avec la duchesse de Sully, et de proche en proche les deux dames négocièrent un accommodement en vertu duquel la place, si elle n'était point secourue, se rendrait au bout d'un mois. Elle ne fut point secourue, et Créquy en prit possession au nom de Henri IV. La guerre finit peu après l'échange de la Bresse et du pays de Gex contre le marquisat de Saluces.

Ornement tiré du Parc, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



Prise du Fort de Montmélian

LES PLANS DU LOUVRE

DÉPLOYÉS DEVANT HENRI IV PAR SON ARCHITECTE,

VERS 1609

Peint par Garnier, gravé par Geille.

Nul Roi n'était mieux fait que Henri IV pour rendre les bienfaits de la paix fructueux à la France. On sait tout ce qu'il fit pour l'agriculture, pour le commerce, pour l'industrie même, dont il encouragea les premiers essais à Tours et à Lyon. On sait aussi tous les grands travaux d'architecture qui furent son ouvrage. « Henri, pour nous servir des belles paroles de Voltaire, fait creuser le canal de Briare, par lequel on a joint la Seine et la Loire. Paris est agrandi et embelli : il forme la place Royale, il restaure tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain ne tenait point à la ville, il n'était point pavé; le Roi se charge de tout. Il fait construire ce beau pont où les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, et surtout le Louvre, sont augmentés et presque entièrement bâtis. Il donne des logements dans le Louvre, sous cette longue galerie qui est son ouvrage, à des artistes en tout genre, qu'il encourageait souvent de ses regards comme par des récompenses... »

Le peintre a représenté ici Henri IV recevant des mains d'Étienne Dupérac, son architecte, les plans d'après lesquels furent donnés au Louvre ces importants accroissements.



Dessiné par Girardet, gravé par Janyer



ÉTATS GÉNÉRAUX DE PARIS

(27 OCTOBRE 1614)

Peint par M. Jean Alaux, en 1841.

Les princes, dans leur jalousie contre l'autorité de Marie de Médicis et contre la faveur du maréchal d'Ancre, avaient demandé la convocation des états généraux. La régente déféra à leur vœu, ou plutôt, comptant que cette assemblée prêterait un utile appui à son pouvoir, elle tourna contre eux la mesure qu'ils avaient sollicitée. Louis XIII venait d'être déclaré majeur par le parlement, réuni en lit de justice, le 2 octobre 1614 : vingt-cinq jours après il alla ouvrir les états généraux, convoqués d'abord à Sens et puis à Paris.

« L'ouverture de cette célèbre compagnie, disent les Mémoires du cardinal de Richelieu, fut le 27 du mois d'octobre, aux Augustins. Il s'émut en l'ordre ecclésiastique une dispute pour les rangs, les abbés prétendant devoir précéder les doyens et autres dignités de chapitres. Il fut ordonné qu'ils se rangeroient et opineroient tous confusément, mais que les abbés de Cîteaux et Clairvaux, comme étant chefs d'ordre et titulaires, auroient néanmoins la préférence.

« Les hérauts ayant imposé silence, le roi dit à l'assemblée qu'il avoit convoqué les états pour recevoir leur plainte et y pourvoir. Ensuite le chancelier prit la parole et conclut que Sa Majesté permettoit aux trois ordres de dresser leur cahier, et leur y promettoit une réponse favorable.

« L'archevêque de Lyon, le baron de Pont-Saint-Pierre et le président Miron firent, l'un après l'autre, pour l'église, la noblesse et le tiers état, les très-humbles remerciements au roi de sa bonté et du soin qu'il témoignoit avoir de ses sujets, de l'obéissance et fidélité inviolable desquels ils assuroient sa majesté, à laquelle ils présenteroient leur cahier de remontrances le plus tôt qu'ils pourroient.. »



MARIAGE

DE

LOUIS XIII ET D'ANNE D'AUTRICHE

25 NOVEMBRE 1615

Peint par ALAUX et LAFAYE, gravé par LACOSTE.

Marie de Médicis avait toujours désiré pour son fils l'alliance de l'Espagne. Ce projet, d'abord conçu et ensuite abandonné du vivant de Henri IV, fut repris après sa mort, et les efforts de la Reine, pendant les années de sa régence, parvinrent à en amener l'accomplissement. Il fut convenu que Louis XIII et l'Infant d'Espagne, depuis Philippe IV, épouseraient les filles aînées des deux maisons d'Espagne et de France, et que le même jour, 18 octobre 1615, aurait lieu la célébration du double mariage. En conséquence le duc d'Uceda, fils du duc de Lerme, investi de la procuration du Roi de France, épousa en son nom, dans la ville de Burgos, l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, pendant que le duc de Guise épousait à Bordeaux, au nom de l'infant D. Philippe, Madame Élisabeth de France, sœur de Louis XIII. Le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, et l'archevêque de Burgos célébrèrent chacun dans leur église la cérémonie des épousailles.

L'échange des deux princesses se fit le 6 novembre sur la rivière de la Bidassoa, entre les ducs d'Uceda et de Guise. L'étiquette la plus rigoureuse présida à cette cérémonie. Le 21, Anne d'Autriche fit son entrée solennelle à Bordeaux, où elle fut reçue par la Reine-mère et le Roi Louis XIII. Quatre jours après, la bénédiction nuptiale fut donnée aux deux époux dans l'église de Saint-André.

Le *Mercure français* nous a conservé jusqu'aux plus minutieux détails du cérémonial, tel qu'il eut lieu dans cette circonstance.

(*Mercure français*, 1615, p. 338.)



FONDATION
DE LA COLONIE DE SAINT-CHRISTOPHE
ET DE LA MARTINIQUE

(1625-1635)

Peint par M. Théodore Gudin.

Vandrosque Diel d'Énambuc, bon pilote, homme de résolution et d'honneur, courait les mers depuis son jeune âge, et s'était rendu fameux dans maints combats. Vers 1625 l'envie lui vint de ne plus s'en tenir à la course et de tenter quelque exploit plus hardi. Ayant choisi quarante marins intrépides, il monte un brigantin de huit canons, construit à Dieppe de ses propres deniers, et s'en va dans la mer des Caraïbes avec dessein de s'emparer de quelque coin de terre et d'y établir un port, une station pour les vaisseaux français trafiquant dans ces parages. Après s'être vaillamment défendu contre un galion espagnol de trente-cinq canons, il aborde à l'île Saint-Christophe; ce lieu lui semble dans une situation favorable, et il en prend possession. Après huit mois de séjour dans cette contrée fertile, d'Énambuc revint en France avec son navire richement chargé. Il fut présenté au cardinal de Richelieu, et lui mit sous les yeux un projet d'association pour le commerce des Antilles. Le ministre, ayant goûté les plans d'Énambuc, lui délivra une patente pour fonder sa colonie et signa le premier l'acte d'association. Quelque temps après, voulant rendre sa protection plus efficace, il lui donna des secours en hommes et en argent, à l'aide desquels d'Énambuc sut garantir de la jalousie des Espagnols son établissement naissant et le faire respecter de ses voisins les Anglais. Quand la colonie de Saint-Christophe ne réclama plus sa présence, d'Énambuc passa, en 1635, à la Martinique, suivi de cent hommes, demi-soldats, demi-cultivateurs, qui l'aidèrent à bâtir le fort de Saint-Pierre. Il travaillait avec une ardeur infatigable à la prospérité de cette nouvelle colonie, lorsque la mort le surprit en 1636. Le cardinal, en apprenant cette nouvelle, dit au roi : « Votre Majesté vient de perdre un de ses plus utiles serviteurs. »



LEVÉE DU SIÉGE DE L'ILE DE RHÉ,

8 NOVEMBRE 1627.

Tableau du temps, commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu, et exécuté sur les dessins de Callot

Gravé par Chavane jeune.

Tous les récits du temps parlent de la passion romanesque du duc de Buckingham pour la Reine Anne d'Autriche, et des folies qu'elle lui inspira.

Louis XIII, qui n'ignorait pas les audacieuses galanteries de sa première ambassade, refusa de le recevoir une seconde fois à Paris avec le même titre. L'orgueilleux favori jura, dit-on, d'y revenir si bien accompagné qu'on ne pourrait lui en refuser l'entrée; et prenant aussitôt en main la cause des protestants français menacés par Richelieu, il obtint du parlement anglais des subsides, et de Charles Ier un manifeste de guerre contre le Roi de France. Le 20 juillet 1627 une flotte anglaise parut sur les côtes de Bretagne, et le 22 elle était maîtresse de l'île de Rhé, malgré l'héroïque résistance du gouverneur Toiras, qui fut obligé de se retirer dans le fort Saint-Martin.

Ce vaillant capitaine y soutint avec une poignée de soldats un siége de plus de trois mois. Buckingham, impatient d'être si longtemps arrêté devant une petite forteresse, offrit aux assiégés une capitulation honorable; elle fut rejetée. Il leur livra un furieux assaut; il fut repoussé. Enfin arriva le maréchal de Schomberg avec des renforts considérables, et les Anglais furent forcés de lever le siége. La flotte et l'armée françaises les poursuivirent dans leur retraite.

« A un endroit nommé *la Coharde*, les Français firent mine de vouloir charger; mais la contenance des Anglais fut si bonne que l'ennemi s'arrêta tout à coup, quoique le lieu lui donnât de l'avantage. On continue la marche de part et d'autre. Les Anglais tiennent la plaine, et les Français les dunes qui bordent la mer. Quand ceux-là furent arrivés à une digue qui, traversant les marais, aboutit au pont appelé de *l'Oye*, leurs bataillons commencèrent à se presser et à prendre leur défense : l'avant-garde et le corps de bataille enfilent le chemin étroit; mais l'arrière-garde, chargée par le maréchal de Schomberg, fut aisément défaite. Le duc de Buckingham et quelques seigneurs de sa nation se battirent bravement en cette rencontre. Puységur était sur le point de faire Buckingham prisonnier. Mais les soldats anglais l'enlevèrent promptement en l'air et le passèrent de main en main au-delà du pont de *l'Oye*. Plusieurs officiers demeurèrent entre les mains des Français. Le Roi paya leur rançon à ceux dont ils étaient prisonniers, et les renvoya peu de jours après à la Reine d'Angleterre, sa sœur. »

(*Hist. de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIV, p. 757.)

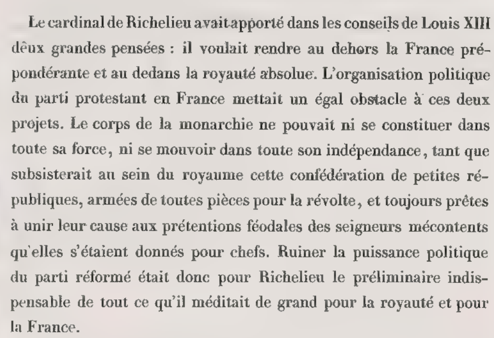
Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



PRISE DE LA ROCHELLE,

28 OCTOBRE 1628.

Tableau du temps,
commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.
Gravé par CHAVANE jeune.



Le cardinal de Richelieu avait apporté dans les conseils de Louis XIII deux grandes pensées : il voulait rendre au dehors la France prépondérante et au dedans la royauté absolue. L'organisation politique du parti protestant en France mettait un égal obstacle à ces deux projets. Le corps de la monarchie ne pouvait ni se constituer dans toute sa force, ni se mouvoir dans toute son indépendance, tant que subsisterait au sein du royaume cette confédération de petites républiques, armées de toutes pièces pour la révolte, et toujours prêtes à unir leur cause aux prétentions féodales des seigneurs mécontents qu'elles s'étaient donnés pour chefs. Ruiner la puissance politique du parti réformé était donc pour Richelieu le préliminaire indispensable de tout ce qu'il méditait de grand pour la royauté et pour la France.

Avec ce ferme génie qui toujours abordait de front les plus redoutables difficultés, il résolut de détruire du premier coup « le nid d'où avaient accoutumé d'éclore tous les desseins de rébellion, » la ville de La Rochelle. Les Rochellois, tenus en bride par le fort Louis qu'on leur promettait de démolir et qu'on ne démolissait pas, s'en étaient vengés en faisant au commerce du royaume une guerre de pirates, et en appelant les Anglais dans l'île de Rhé; mais une fois l'armée et la flotte anglaises éloignées des côtes, le cardinal se mit aussitôt à l'œuvre pour abattre ce vieux boulevard du protestantisme.

Le siége de La Rochelle, commencé le 10 août 1627, dura jusqu'au 28 octobre de l'année suivante. La résistance des habitants fut héroïque. Mais la détermination du cardinal était plus forte que la leur, et l'on sait par quel prodige de persévérance il construisit cette fameuse digue qui fermait le port et tenait la ville comme emprisonnée dans son isolement. Louis XIII l'avait nommé lieutenant général de ses armées et de ses flottes, et tout marchait à son absolu commandement. Aussi le Roi, qui lui-même à deux reprises vint prendre part aux opérations du siége, n'hésita-t-il pas à proclamer dans la déclaration qu'il publia après la soumission de la ville, « que le succès de l'entreprise était dû au cardinal. » La Rochelle, vaincue, perdit avec ses priviléges tout ce qui pouvait lui fournir les moyens de troubler la paix du royaume. Mais le cardinal se garda d'ensanglanter sa victoire par d'inutiles rigueurs.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BODZILOWICZ.





PRISE DE PIGNEROL

30 Mars 1630.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu, gravé par Chavane.

Le duc de Savoie n'exécutait pas le traité de Suze; l'empereur refusait toujours au duc de Nevers l'investiture du duché de Milan, et le marquis de Spinola, à la tête d'une armée espagnole, était rentré dans le Montferrat. La guerre devenant imminente, Louis XIII nomma le cardinal de Richelieu généralissime des troupes françaises en Italie.

Le cardinal quitta Paris en grand appareil, ayant à l'une des portières de son carrosse le cardinal de la Valette et le duc de Montmorency; à l'autre, les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. Le duc de Savoie, effrayé de l'approche des troupes françaises, envoya au pont de Beauvoisin son fils, le prince de Piémont, pour ouvrir avec le cardinal de nouvelles négociations. Mais le fier génie de Richelieu ne s'accommoda pas de ces lenteurs; il marcha rapidement devant lui, entra dans le Piémont, et fut bientôt sous les murs de Pignerol. Au bout de deux jours la ville demanda à capituler.

« Mais le comte Urbain de l'Escalange et ses gens de guerre, au nombre de huit cents, se jetèrent dans la citadelle, qui fut assiégée; les tranchées furent ouvertes le 23 mars, et les travaux avancés en telle diligence que la veille de Pâques on fut attaché à l'un des bastions de la citadelle, auquel on commença à faire deux mines. Les assiégés se sentant pressés, voyant aussi une circonvallation parfaite de la citadelle, et en outre un camp retranché avec des lignes, redoutes et forts, en sorte que les puissances d'Espagne, de l'Empire et du duc de Savoie, qui estoient jointes ensemble, n'eussent pu le secourir, aimèrent mieux se rendre par capitulation que d'attendre la rigueur des armées du roi, qui leur estoit inévitable... Ainsi le siége finit le propre jour de Pâques, jour heureux en Italie pour y avoir gagné la bataille de Cerisoles et de Ravenne[1]. »

COMBAT DE VEILLANE

10 Juillet 1630.

Tableau du temps commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu, gravé par Chavane.

La prise de Pignerol n'avait pu ouvrir à l'armée française le chemin de Mantoue. Le duc de Nevers y était plus que jamais menacé par ses ennemis, et Toiras, assiégé dans Casal, n'y tenait qu'à force de persévérance et de courage. Il fallait agir plus puissamment en Italie. Louis XIII, toujours heureux d'échapper par la guerre aux intrigues de sa cour, se rendit à l'armée. On résolut de conquérir et l'on conquit en effet la Savoie, pour effrayer le duc, qui venait de se rattacher à l'alliance espagnole. Mais, au moment de pénétrer dans le Montferrat, le roi tomba dangereusement malade à Saint-Jean de Maurienne; l'intrigue recommença de s'agiter autour de son lit; on se préparait à un nouveau règne, et la guerre était abandonnée aux soins du brave duc de Montmorency, amiral de France, et petit-fils du grand connétable.

(1) *Mercure françois*, année 1630, p. 81.

Il la soutint dignement. Ayant appris que le duc de Savoie a réuni près de Veillane une armée deux fois plus puissante que la sienne, et jaloux cependant d'obéir aux ordres du roi qui lui a commandé de conquérir, s'il est possible, la paix par une victoire, il manœuvre pour se joindre au maréchal de la Force et donner la bataille avec des chances moins inégales. Il n'y peut parvenir, et est forcé d'accepter seul le combat. L'historien de sa vie raconte des merveilles sur la bravoure qu'il y déploya, plus dignes d'un guerrier des temps de la chevalerie que d'un capitaine contemporain de Gustave-Adolphe. Seul, il se lança au milieu des ennemis, abattit à ses pieds Pagano Doria, frère du commandant de l'armée espagnole, pénétra jusqu'au cinquième rang de l'escadron que son impétuosité avait rompu ; puis, se jetant au milieu du gros bataillon des Allemands, « il l'enfonça avec une adresse accompagnée d'un bonheur inconcevable. Les ennemis croyaient l'avoir tué ; mais, le voyant tout couvert de feu de leurs mousquetades, rompre leurs rangs et jeter leurs soldats par terre, ils sont tellement effrayés qu'ils prennent la fuite, sans regarder si le duc est suivi ou non... C'est une merveille qu'aucun des coups qu'il reçut en si grand nombre ne fut sanglant, excepté une égratignure à la lèvre. Son cheval était blessé en trois endroits, la garde de son épée et les tassettes de sa cuirasse emportées par des mousquetades; son habillement de tête enfoncé, la branche de fer qui lui défendait le visage à demi-coupée, et ses bras tellement meurtris que la noirceur y parut plus de trois semaines. »

Le combat de Veillane fut un des plus beaux faits d'armes de la campagne de 1630 : sept cents hommes de l'armée réunie de l'empereur et du duc de Savoie y périrent; six cents demeurèrent prisonniers avec Doria, leur général.



TRAITÉ DE RATISBONNE,

13 OCTOBRE 1630

Peint par ALAUX et HIPP. LECOMTE.

LOUIS XIII

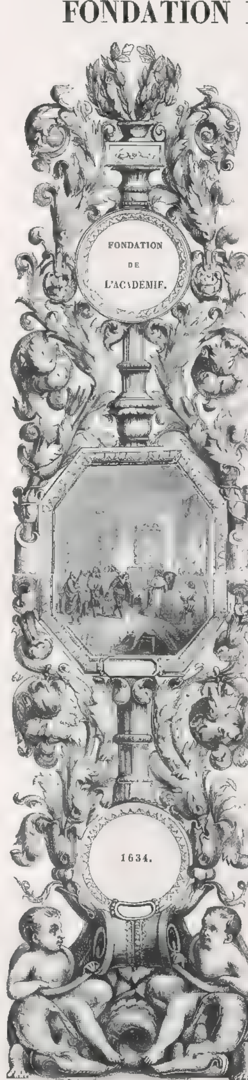
TRAITÉ DE RATISBONNE

Depuis douze ans l'Allemagne avait vu s'allumer dans son sein cette longue et terrible guerre entre les puissances catholiques et protestantes, connue dans l'histoire sous le nom de *Guerre de Trente-Ans*. Jusque-là la prépondérance de l'autorité impériale et le génie de Wallenstein avaient fait triompher la cause catholique, lorsque les protestants appelèrent à la tête de leur ligue le Roi de Suède, Gustave-Adolphe. Ce grand guerrier changea bientôt la face des choses; ce fut l'Empire qui trembla à son tour, et au bruit de ses premiers succès (1630) Ferdinand II comprit bien vite qu'il ne fallait pas avoir à la fois Gustave et Richelieu sur les bras. Il convoqua à Ratisbonne une diète où devaient être portées toutes les réclamations élevées contre l'Empire. Léon Brûlart y fut reçu en qualité d'ambassadeur du Roi de France; il était accompagné du fameux père Joseph, confesseur et confident du cardinal de Richelieu. Les envoyés de Louis XIII firent valoir auprès de la diète les droits du duc de Nevers, et réclamèrent en sa faveur l'investiture du duché de Mantoue et de Montferrat. La cour impériale cédait dès qu'elle avait consenti à négocier : le 13 octobre, fut conclu le traité de Ratisbonne qui remettait en paix la France avec l'Empire et assurait au duc de Nevers l'héritage de la maison de Gonzague.

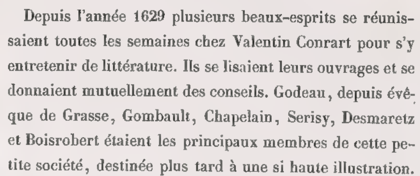


FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(1634).



Peint par **Alaux** et **Hipp. Lecomte**.



Depuis l'année 1629 plusieurs beaux-esprits se réunissaient toutes les semaines chez Valentin Conrart pour s'y entretenir de littérature. Ils se lisaient leurs ouvrages et se donnaient mutuellement des conseils. Godeau, depuis évêque de Grasse, Gombault, Chapelain, Serisy, Desmaretz et Boisrobert étaient les principaux membres de cette petite société, destinée plus tard à une si haute illustration.

Le cardinal de Richelieu, passionné pour les lettres, mais voulant les gouverner comme tout le reste en souverain maître, apprit par Boisrobert l'existence de cette réunion de beaux-esprits, et tout aussitôt il s'avisa du parti qu'il pouvait en tirer. Il leur fit offrir de se former en une compagnie régulière et placée sous sa protection. On hésita quelques instants si l'on échangerait contre ce glorieux patronage la douce liberté d'une obscure association; mais Chapelain fit comprendre que les désirs du cardinal étaient des ordres, et sa protection fut acceptée. Richelieu les engagea alors à agrandir leur compagnie et à lui donner les statuts qu'ils croiraient les plus convenables. Ainsi naquit l'Académie Française. Ses députés allèrent présenter solennellement au cardinal-ministre les règlements d'après lesquels elle devait se gouverner, et celui-ci, après les avoir revus et corrigés en quelques parties, les approuva, puis expédia les lettres-patentes qui la constituaient (1635). Le parlement sembla d'abord ne pas comprendre la haute pensée de Richelieu, et ce ne fut qu'après deux ans et avec restriction qu'il enregistra les lettres-patentes. L'Académie s'éleva alors comme un témoignage de ce que les plus petites choses peuvent devenir sous la main d'un grand homme.

BATAILLE D'AVEIN,

20 MAI 1635.

Tableau du temps, commandé par le cardinal de Richelieu pour son château de Richelieu.
Gravé par CHAVANE aîné

Gustave-Adolphe était mort victorieux à Lutzen, et dès ce moment la fortune du parti protestant avait commencé à décroître en Allemagne. La bataille de Nordlingen (1634), gagnée sur les Suédois par le comte de Gallas, venait surtout de rendre à la maison d'Autriche un ascendant menaçant pour la France. Richelieu n'hésita pas à faire descendre alors dans la lice les armées françaises, et ici s'ouvre cette longue guerre contre l'Espagne, où se formèrent les premiers capitaines du siècle de Louis XIV, et qui ne devait se terminer qu'après vingt-cinq ans, à la paix des Pyrénées.

Les Espagnols avaient pris Trèves et son électeur, prince allié de la France. Louis XIII envoya réclamer contre cette infraction des traités, et n'obtint qu'un refus. Ce refus fournit à Richelieu le prétexte qu'il cherchait. « Un héraut fut envoyé, dit le marquis de Montglat, pour déclarer la guerre au cardinal-Infant, au nom du Roi d'Espagne. Ce héraut ne put avoir audience, de sorte qu'il fut obligé d'afficher sur la grande place de Bruxelles et sur la frontière cette déclaration. »

Quatre armées sont mises à la fois sur pied; les deux premières vont attaquer les Espagnols au pied des Alpes, dans la Valteline et le Milanais; la troisième, sous le cardinal de Lavalette, marche en Allemagne; la dernière, commandée par les maréchaux de Chastillon et de Brezé, se rassemble à la frontière des Pays-Bas. Celle-ci doit combiner ses mouvements avec les Hollandais, engagés contre l'Espagne dans la longue guerre de leur indépendance.

Elle entre avant toutes les autres en campagne, et son premier effort est de se porter sur la Meuse pour se joindre, si elle le peut, au prince d'Orange, qui s'avance à la tête de l'armée des Provinces-Unies; mais le prince Thomas de Savoie, général des troupes espagnoles, manœuvre de son côté pour empêcher cette réunion, et n'ayant que des forces inférieures pour fermer aux Français le passage, il prend près le village d'Avein, au pays de Liége, une forte position et y attend la bataille.

« Le combat (ainsi que le rapporte Sirot, vieux capitaine, qui plus tard commanda la cavalerie à la bataille de Rocroy) fut rude et opiniâtre. Les ennemis à l'abord mirent notre aile droite en désordre; mais l'aile gauche l'ayant soutenue, les Français qui ployaient prirent tant de force et de vigueur qu'ils enfoncèrent tout ce qui se présenta devant eux, et il n'y eut plus qu'à poursuivre et à tuer. Il demeura des ennemis morts sur le champ de bataille et sur le chemin de leur fuite au moins quatre mille hommes, et l'on fit plusieurs prisonniers de considération; mais le prince Thomas s'étant sauvé de bonne heure, le comte de Bucquoy soutint tout l'effort et se retira enfin à Namur, lui quatorzième. La plaine où se donna le combat s'appelle Avein, et il dura depuis midi jusqu'à cinq heures du soir. »





PRISE DE SAVERNE,

19 JUIN 1636.

Peint par EUG. DEVÉRIA.

Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE aîné.

Le 19 juin 1636, la ville de Saverne se rendit au duc Bernard de Saxe-Weimar, illustre aventurier, qui avait engagé son épée au service de la France. Le duc avait voulu avoir seul l'honneur de la prise de cette place, disent les *Mémoires de Richelieu;* « mais voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, il pria le cardinal de Lavalette de faire entrer à la garde de la tranchée les troupes qu'il commandait pour relever les siennes. » Une portion de ce succès appartint donc aux armes françaises. Le vicomte de Turenne y commença sa renommée qui, plus tard, devait s'élever si haut.





COMBAT NAVAL DE SAINT-VINCENT

(22 JUILLET 1640)

Peint par THÉODORE GUDIN.

« Le marquis de Brézé ayant rencontré entre le cap de Saint-Vincent et Cadix la flotte des Indes, commandée par le marquis de Castignosa, de la maison de Zapata, l'avoit attaquée et contrainte à se retirer dans la baie de Cadix, après avoir perdu six galions brûlés ou coulés à fond, avec un grand nombre de marchandises et d'hommes tués ou noyés, entre lesquels on compte Castignosa. Plein d'ardeur et de courage, Brézé vouloit poursuivre sa victoire et entrer dans la baie; mais les plus habiles officiers le retinrent, et lui remontrèrent que ce seroit exposer la flotte à un trop grand danger, et qu'il falloit se contenter d'avoir tellement incommodé l'ennemi, qu'il ne pût envoyer cette année aux Indes, ni par conséquent recevoir le secours d'argent qu'il en attendoit[1]. »

SOURDIS

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

CHASSE LES ESPAGNOLS DU PORT DE ROZES

(26 MARS 1641)

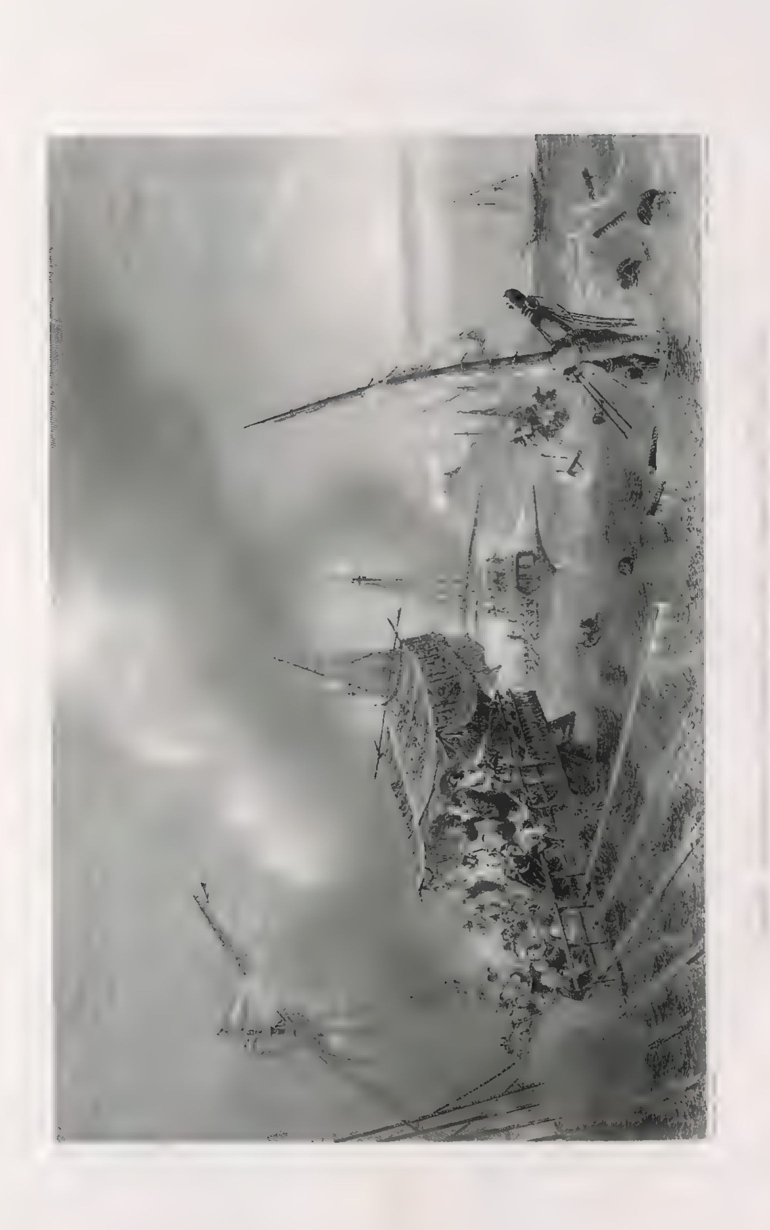
Peint par THÉODORE GUDIN.

Les succès de la marine française continuèrent dans l'année 1641.

Le cardinal-ministre avait mis à la tête de l'armée navale Sourdis, archevêque de Bordeaux, qualifié général des armées navales du Levant, avec ordre de se préparer à faire voile vers les côtes de Catalogne avec les vaisseaux et les galères de la Méditerranée. « Le prélat, dit Levassor dans son *Histoire de Louis XIII*, qui étudioit plus assidument le cérémonial de la mer que les rubriques de son bréviaire et de son missel, et auquel le bruit du canon plaisoit beaucoup plus que la musique et le son des orgues de son église, exécuta promptement l'ordre qu'on lui avoit donné de se mettre en mer avec les vaisseaux et les galères, et de se rendre maître du cap de Quiers. Le 15 février il y envoie trois vaisseaux avec quatre cents hommes, qui s'emparent de la ville et de trois tours sur les éminences; fait partir ensuite dix vaisseaux de guerre avec des munitions et huit cents hommes de pied, qui arrivent le 12 mars. Le prélat-général d'armée vient enfin lui-même le 26 avec douze galères, chasse celles des Espagnols et leurs vaisseaux du port de Rozes et des autres qu'ils avoient encore, et leur prend quelques vaisseaux et quelques galères. De manière que le duc de Ferrandin, général des galères d'Espagne, ou trop foible, ou effrayé, n'ose sortir du port de Gênes pour s'opposer à ce premier feu de l'archevêque. »

(1) Levassor, *Histoire de Louis XIII*.





PRISE DE PERPIGNAN,

5 SEPTEMBRE 1642.

Peint par **Alaux** et **Hipp. Lecomte**

Dix jours après la prise de Collioure (23 avril) Louis XIII alla investir Perpignan. Il présida lui-même aux premières opérations du siége, « montant à cheval tous les jours pour ordonner les travaux et faisant le tour des lignes pour voir si tout allait bien. Le marquis de Florez d'Avila, qui commandait la place, envoya savoir où logeait le Roi, afin d'empêcher qu'on tirât de ce côté; ce qu'il observa ponctuellement pour faire voir le respect qui était dû à la majesté royale, même par les ennemis. » Mais une fois les lignes achevées et le blocus établi autour de la ville qu'on voulait réduire par la famine, Louis XIII, malade, se sentit hors d'état de rester plus longtemps sous les murs de Perpignan, et laissa le soin du siége aux maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye. « Ceux-ci gardèrent si bien leurs lignes que rien n'entrait dans la ville; tellement qu'après avoir duré cinq mois et consumé tous les vivres qui étaient dedans, jusqu'aux chevaux, mulets, ânes, chiens et chats, même cuirs, le marquis de Florez d'Avila capitula et rendit la ville et la citadelle de Perpignan le 5 septembre. »

(*Mém. de Montglat*, p. 366.)

Perpignan passait alors pour le plus fort boulevard de la frontière espagnole.

« Sire, vos armes sont dans Perpignan et vos ennemis sont morts, » écrivait Richelieu à Louis XIII, lui annonçant cette belle conquête et le supplice de Cinq-Mars, son favori, comme deux succès d'une égale importance.

PRISE DE PERPIGNAN

5 SEPTEMBRE 1642.

BATAILLE DE LÉRIDA,

7 OCTOBRE 1642.

Peint par HIPP. LECOMTE, gravé par CHOLET

Le Roussillon était perdu pour l'Espagne, et toutes les forces rassemblées par le comte-duc d'Olivarès arrivaient trop tard pour sauver cette province. Le ministre de Philippe III voulut du moins réparer par quelque action d'éclat une perte aussi considérable, et il donna l'ordre au marquis de Leganez de s'emparer de Lérida, ville forte de la Catalogne, sur la Segre. Le maréchal de La Mothe Houdancourt se porte aussitôt au secours de cette place, et, informé que le général espagnol a réuni ses troupes à celles du marquis de Tarracuse, défenseur malheureux du Roussillon, il les attend de pied ferme, malgré la supériorité de leurs forces, sous les murs de la ville qu'ils viennent assiéger.

« Les deux armées furent, le 7 octobre, en vue l'une de l'autre, et à dix heures du matin, la bataille commença, dans laquelle les Français furent chargés d'abord si vigoureusement par les régiments du prince d'Espagne et du comte-duc, qu'ils furent mis en désordre; mais le baron d'Alais et le comte des Roches-Baritaut les soutinrent si hardiment que la chance tourna, et les Espagnols furent rompus et tellement mis en déroute qu'ils prirent la fuite, et se sauvèrent en grande confusion à Fragues. Le champ de bataille demeura aux Français avec tout le canon... Les Espagnols laissèrent deux mille morts sur la place, et la ville de Lérida fut sauvée, ce qui causa une grande joie dans la Catalogne. »

(*Montglat*, t. Ier, p. 368.)

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.



COMBAT NAVAL DEVANT TARRAGONE

(20 AOUT 1641)

Le comte-duc d'Olivarez se faisait un point d'honneur de secourir Tarragone, assiégée par le comte de La Motte-Houdancourt, et de repousser ensuite les Français au-delà des Pyrénées. Toutes les forces navales d'Espagne ramassées s'avançaient sous la conduite du duc de Mequada, général des galions; de don Melchior de Borgia, général des galères d'Espagne, et du duc de Ferrandin, général de celles de Naples. Le duc de Laurenzana, le ministre d'Inojosa et plusieurs autres personnes distinguées servaient sur la flotte en qualité de volontaires. L'archevêque de Bordeaux était bien inférieur en forces à une flotte si nombreuse et si puissante, où l'on comptait soixante dix gros bâtiments. Cependant, après un combat de quatre heures, la nuit le termina à l'avantage des Français.

PIERRE LEGRAND

S'EMPARE D'UN GALION ESPAGNOL

(1643)

Parmi les flibustiers dieppois qui allèrent se joindre à Saint-Domingue aux boucaniers (dits *Frères de la Côte*), et que combattaient les Espagnols, Pierre Legrand fut un des plus célèbres. Il croisait depuis quinze jours au débouquement de Bahama, lorsqu'il vit venir à lui un grand galion espagnol avec un pavillon de vice-amiral. Legrand montait un bateau de quatre canons et n'avait avec lui que vingt-huit hommes, mais tous braves et décidés comme lui. Forçant aussitôt de voiles et de rames, il court au devant du galion, le joint, s'élance sur son bord et en même temps coule à fond son propre navire. Cette audace désespérée étourdit le capitaine espagnol; son équipage stupéfait ne songe pas même à se défendre. Legrand, maître du galion, dépose une partie de ses prisonniers sur le rivage et, n'emmenant avec lui que le capitaine et ses officiers, s'en retourne fièrement à Dieppe, sa patrie, faire admirer sa prise et en recueillir les immenses profits.

COMBAT NAVAL DE CARTHAGÈNE

(3 SEPTEMBRE 1643)

Pendant que les victoires du duc d'Enghien ouvraient avec tant d'éclat le règne de Louis XIV, le jeune amiral de Brézé donnait à la France une gloire toute nouvelle, par les avantages qu'il remportait dans la Méditerranée. Déjà, après le combat livré sur les côtes de Barcelone, il avait pris ou coulé à fond six des vaisseaux de l'armée espagnole. Le 3 septembre, il eut avec elle un nouvel engagement à la hauteur de Carthagène.

« Les Espagnols se défendirent fort long-tems; mais ils furent obligéz enfin de succomber aux efforts des François qui leur enlevèrent le vaisseau amiral de Naples, deux autres gros navires, et un gros galion, sur lesquels étoient cent soixante pièces de canon. On leur tua ou fit prisonniers quinze cens hommes. »





MORT DE LOUIS XIII

(14 MAI 1643)

Louis XIII, attaqué d'une maladie de langueur, se préparait à la mort qui avançait à grands pas. Ses dernières années n'avaient été qu'un tissu de chagrins et d'inquiétudes, et ses derniers mois furent remplis de peines d'esprit à l'occasion de la régence. Il créa un conseil souverain et défendit à Anne d'Autriche et à Gaston de le changer; il en établit chef le prince de Condé; et le 19 avril, ayant fait jurer à son épouse et à son frère de se conformer à ses dispositions, il signa sa déclaration, et mit au bas, de sa main : « Ce que dessus est ma très expresse et dernière « volonté, que je veux être exécutée. » Le lendemain elle fut enregistrée au parlement. Le roi languit encore quelques jours, pendant lesquels il éprouva une espèce d'abandon, autant causé par les cabales dont étaient occupés ceux qui auraient dû songer à lui que par leur indifférence. Il mourut le 14 mai 1643, à l'âge de quarante-trois ans, peu regretté, comme il avait vécu peu aimé de ses sujets.

BATAILLE DE LA MARTINIQUE

(21 AOUT 1674)

Peint par Théodore GUDIN.

Les états généraux avaient mis en mer, le 24 du mois de mai, une flotte de soixante-six vaisseaux de guerre, vingt-quatre flûtes, huit brûlots et douze barques d'avis.

Le succès ne répondit pas à la dépense d'un si puissant armement; l'amiral Ruiter alla tenter une descente au cul-de-sac de la Martinique, qu'il avait espéré de surprendre; mais les troupes françaises qui le gardaient, les habitants et les vaisseaux de guerre et marchands qui s'y trouvèrent, firent une telle défensive et tuèrent un si grand nombre de Hollandais qui avaient mis pied à terre pour attaquer le fort, que l'amiral Ruiter, ayant connu le mauvais succès de cette première tentative, où il vit bien qu'il consumerait inutilement son temps et ses troupes s'il s'obstinait à vouloir l'emporter, les fit rembarquer le même jour de la descente, et reprit la route de la Hollande, sans faire aucune autre entreprise.



